

Université de Montréal

**De la déconstruction discursive du genre à la  
déconstruction technique de la matière**  
**Une analyse du concept de genre dans l'univers technoscientifique**

par  
Maxime Wolfe

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en sociologie

Janvier 2018

© Maxime Wolfe, 2018

## Résumé

L'accent mis aujourd'hui sur la notion de genre, conceptualisée et mise de l'avant au sein de la théorie féministe, et la critique radicale des constructions sociales et historiques portant sur le sexe et ses déterminations biologiques semblent avoir entraîné, d'une part, la perte d'un important pan du pouvoir d'analyse et, d'autre part, en le réduisant abusivement à ses inscriptions sociales, la perte du corps lui-même, dans sa matérialité. En ce sens, ce mémoire se développe autour de l'idée que la déconstruction et la remise en question des constructions sociales comme la sexualité, le genre, le sexe et même la parenté, qui sont menées principalement par les théories féministes et queers — et plus largement, par les sciences sociales —, s'intègrent aux processus de dénaturalisation et de déconstruction matérielle déjà enclenchés par le développement technologique et scientifique. La réflexion mise en œuvre à travers le concept de genre et les théorisations se l'appropriant et le véhiculant reposent, dans une certaine mesure, sur les mêmes principes que cette entreprise de dénaturalisation technoscientifique, de même qu'elles y participent et l'encouragent. Plus encore, la déconstruction matérielle du corps et du sexe qui avait déjà cours dans le domaine biomédical au début du XXe siècle nous apparaît comme étant la base, la condition de possibilité, de l'élaboration de la notion de genre dans les années 1950. Et quant à celle-ci, elle ne semble jamais avoir cessé d'être en relation directe avec cet univers de sens technoscientifique qui l'a rendue possible, en l'accompagnant dans ses mutations et en y participant activement. Si le projet de déconstruction du corps et du sexe est généralement associé aux auteur-e-s postmodernes et à leur usage particulier du genre, nous souhaitons mettre de l'avant l'idée que le concept de genre suppose en lui-même un corps et un sexe déconstruits, fragmentés, voire niés ; qu'il repose, depuis ses origines, sur la maîtrise et l'instrumentalisation du corps, héritées de la pensée mécaniste ; et qu'il dépend du paradigme technicien et de l'univers technoscientifique industriel sans lesquels il n'aurait pu être envisagé.

**Mots-clés** : Genre, Sexe, Corps, Technique, Technoscience, Déconstruction

## **Abstract**

Today's emphasis on the notion of gender, conceptualized and promoted within the feminist theory, as well as the radical criticism of social and historical constructions regarding sex and its biological determinations, seem to have lead, on the one hand, to the loss of an important aspect of the analytical power and, on the other hand, by reducing it to is social inscriptions, to the loss of the body itself in its materiality. In this respect, this paper evolves around the issue whereby the deconstruction and reassessment of social constructions such as sexuality, gender, sex and even kinship, lead mainly by feminist and queer theories and, more broadly, by social sciences, contribute to the denaturalization and material deconstruction process already undertaken by technological and scientific development. The reflexion implemented throughout the gender concept and the theorization which assimilates and conveys it, rests basically on the same principles undertaken by technoscience denaturalization, participating and encouraging it as well. Moreover, the material deconstruction of the body and the sex which took place in the biomedical field in the early 20th century appears to be the basis, the conditional possibility as well as the shaping of the notion of gender in the 1950's. Such notion seems to never have ceased being in direct relation to this realm of technoscientific sense which made it possible, by going along with its mutations as well as by its active participation. If the project of body and sex deconstruction is generally associated to post-modern authors and their particular use of gender, we wish to set forth the idea that the gender concept entails in itself the deconstruction of the body and the sex, fragmented, if not denied, and that since its origins, its rests basically on controlling and instrumentalizing the body, inherited from the mechanistic model of thought; relying on the technicistic paradigm and the technoscientific industrial realm without which, it would not even have been considered.

**Keywords** : Gender, Sex, Body, Technic, Technoscience, Deconstruction

# Table des matières

<b>Résumé</b> .....	<b>i</b>
<b>Abstract</b> .....	<b>ii</b>
<b>Remerciements</b> .....	<b>vi</b>
<b>Chapitre I. Approche liminaire du concept de genre</b> .....	<b>7</b>
<b>Chapitre II. Sur l'historicité d'une construction conceptuelle : vers une approche généalogique du genre</b> .....	<b>32</b>
<b>1. Conceptualisation de l'objet d'étude</b> .....	<b>33</b>
1.1. Définition de l'objet d'étude : le genre comme concept .....	33
1.2. Pour une approche sociohistorique du concept de genre .....	36
1.3. Pour une généalogie du concept de genre .....	40
<b>2. La nécessité d'une distanciation de l'approche foucauldienne</b> .....	<b>45</b>
2.1. Impasses terminologique et théorique de la « technologie » et de la « technique » .....	46
2.2. Technique, technologie et pouvoir chez Michel Foucault .....	48
<b>3. La rationalité technique moderne : définition et conceptualisation</b> .....	<b>52</b>
3.1. La distinction de la technique et de la technique moderne .....	54
3.2. Rationalité technique et volonté de maîtrise du réel .....	56
3.3. Rationalité technique et science moderne .....	60
<b>4. Le choix du matériau</b> .....	<b>68</b>
<b>Chapitre III. De la quête du « vrai sexe » à sa construction biomédicale : gonades, hormones et identité de genre</b> .....	<b>73</b>
<b>1. Les débuts de la quête scientifique moderne du sexe : l'anatomie de la différence sexuelle</b> .	<b>76</b>
<b>2. Médecine expérimentale, gonades et sécrétions internes au XIXe siècle</b> .....	<b>85</b>
<b>3. Endocrinologie, biochimie et production industrielle : le modèle hormonal du sexe des premières décennies du XXe siècle</b> .....	<b>90</b>
<b>4. La « crise » scientifique de la vérité du sexe : des protocoles hormono-chirurgicaux de traitement de l'hermaphrodisme à l'invention du concept de genre</b> .....	<b>98</b>
4.1. L'ambiguïté sexuelle et son traitement médical au cœur de la crise.....	99

4.2. L'introduction de facteurs psychosociaux dans la compréhension du sexe : John Money et la genèse du concept de genre .....	102
4.3. Psychologisation du sexe et transsexualisme : Robert Stoller et l'« identité de genre » .....	108
<b>Chapitre IV. Un saut dans l'époque contemporaine : une tentative d'analyse du concept de genre .....</b>	<b>120</b>
<b>Chapitre V. Conclusion .....</b>	<b>137</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>i</b>

*À vous toutes qui m'entourez, merci.  
Je vous suis entièrement redevable.*

## Remerciements

S'il est coutume de dédier nos premiers mots de remerciements à notre directrice ou notre directeur de recherche en signalant ses mérites et ses compétences à titre de responsable de notre cheminement académique, je ne voudrais pas y manquer. Toutefois, au-delà des opportunités de recherche et d'enseignement qu'elle m'a bienveillamment offertes et des nombreuses qualités qu'elle affiche en tant que chercheuse et professeure, c'est avant tout comme profonde source d'inspiration que je souhaite remercier ma directrice, Céline Lafontaine, sans qui je n'aurais pu avoir le regard critique que j'ai aujourd'hui sur le monde et sans qui, je crois, bien sincèrement, il m'aurait été impossible de développer les réflexions qui guident actuellement mes pas. En plus du soutien qu'elle m'a accordé dans la réalisation de ce travail, je tiens en effet à souligner cette vision du monde qu'elle prend plaisir à partager avec ses étudiant-e-s ; une vision qui, bien que parfois assombrie par la démesure de nos semblables humains, demeure farouchement porteuse d'un humanisme salvateur et d'un respect profond pour la vie et l'ensemble de ses manifestations. Merci d'y croire et merci d'avoir cru en ce travail, malgré tous les obstacles qui, jusqu'à la toute fin, en ont fait une épreuve de foi.

J'aimerais de plus remercier mes très chères collègues et amies, Janie et Élodie. Votre intelligence, votre curiosité et votre perspicacité ont été pour moi de grandes lumières dans mes réflexions autant académiques que personnelles. Sans vous, les deux dernières années auraient sans l'ombre d'un doute été moins enrichissantes et enthousiasmantes qu'elles ne l'ont été en réalité en votre présence.

Un grand merci, aussi, à l'une de celle qui m'a le plus souvent poussé, au fil de nos multiples discussions, à retourner aux bases, à expliquer plus clairement mes idées, et à préciser ce que je souhaitais dire à travers mes nombreuses déblatérations. Angèle, je te remercie. Ton écoute fut grandement appréciée ; tes commentaires furent précieux ; tes conseils, judicieux.

Je tiens également à souligner avec émotion le soutien de ma sœur, Stéphanie, qui s'est avéré fondamental, tout simplement. Merci d'être là, de m'appuyer, de me comprendre, et de constituer, avec Béatrice, ma référence en ce monde.

Enfin, je ne pourrais passer sous silence ces personnes qui, ayant subi les états d'âme peu glorieux d'un étudiant parfois embrouillé, furent très certainement les plus affectées par ce mémoire qui, à bien y penser, aurait dû se limiter à ce qu'il est : un simple travail scolaire, sans plus. Bruno, merci infiniment pour tout. Pita, Tuumasi, je vous souhaite le meilleur avenir possible, vous le méritez amplement tous les trois.

# Chapitre 1

## Approche liminaire du concept de genre

En janvier 2017, la revue *National Geographic* publie un numéro spécial intitulé — de manière fort éloquente — « Gender Revolution »<sup>1</sup>, entièrement consacré aux transformations contemporaines des enjeux de genre à travers le monde. Dans l'éditorial, Susan Goldberg, éditrice en chef, clame la pertinence, et voire même la nécessité d'un tel numéro en invoquant la *rapidité* et la *radicalité* avec lesquelles s'effectuent ces transformations, tout en soulignant l'impact profond que celles-ci sont à même de produire sur les croyances autour de la définition de ce qu'est un homme ou une femme<sup>2</sup>. De même, est mentionné, dans les premières pages du dossier, le fait qu'il était assurément *inimaginable* de penser, il y a de cela à peine dix ans, que la question — très personnelle — des identités de genre aurait une présence et une visibilité aussi fortes dans l'espace public qu'elle l'a actuellement<sup>3</sup>. Les divers textes réunis dans cette publication s'attachent — à travers, notamment, la présentation quasi taxonomique des principales configurations de genre contemporaines — à exposer l'évolution et la complexification des identités, des rôles et des dynamiques de genre, en accueillant d'emblée positivement ces mutations et en leur apposant le sceau de l'émancipation. Ni plus ni moins, les enjeux de genre y sont considérés comme altérant désormais profondément la nature des interactions sociales, et ce, avec encore plus de force lorsqu'il s'agit des enjeux trans. Par le biais de sa redéfinition, le genre en viendrait à amorcer quelque chose comme une « révolution », dont la forme serait celle d'un passage d'une conception dichotomique du genre vers celle, ouverte et multiple, d'un continuum. Le changement qui y est décrit, de

---

<sup>1</sup> « Gender Revolution » (janvier 2017). *National Geographic*, vol. 231, no. 1 (numéro spécial).

<sup>2</sup> Susan Goldberg (janvier 2017). « What If All Could Thrive ? », *National Geographic*, vol. 231, no. 1 (numéro spécial : Gender Revolution), p.6.

<sup>3</sup> « Gender Revolution » (janvier 2017). *National Geographic*, vol. 231, no. 1, pp. 12-13.

même que résolument exhorté, repose sur le devoir de repenser le genre ; ce qui, selon la posture affichée, renvoie essentiellement à envisager le genre au-delà des catégories binaires traditionnelles de l’homme et de la femme, du masculin et du féminin, et de s’en libérer. La révolution du genre serait ainsi celle, donc, déjà entamée de par le monde, qui, puisant à la fois dans les représentations contemporaines et traditionnelles des rôles et des expressions de genre, implique non seulement le démantèlement des stéréotypes de genre, mais aspire ultimement au dépassement du système de genre et de ses différentes dualités.

Au-delà de la part évidente de sensationnalisme avec laquelle peut jouer, il faut bien l’admettre, ce type de discours auquel souscrit cette revue grand public, la publication par le *National Geographic* d’un numéro complet sur la problématique du genre nous apparaît ici fort significative, dans la mesure où elle est révélatrice de l’ampleur et de l’étendue qu’occupent aujourd’hui les enjeux de genre dans l’espace social. Car elle s’inscrit dans un contexte plus large qui est celui d’un intérêt de plus en plus marqué à l’égard de la notion de genre, d’une extension croissante de ses utilisations, de sa présence dans un nombre grandissant de discours et de milieux (académiques, institutionnels, militants, médiatiques, etc.), et de sa diffusion dans l’espace public et politique. De cette présentation à laquelle se livrent les auteur-e-s de ce numéro spécial, ressort, dans la manière dont est traitée la question du genre, le ton dont il est fait usage et, surtout, les thèmes auxquels celui-ci est rattaché. Le titre, saisissant et sans grandes nuances, et les termes employés, convergeant dans une seule et même voie, ne sont pas sans rappeler ceux que l’on retrouve dans la plupart des revues scientifiques ou de vulgarisation, où sont applaudies et encensées les innovations technologiques et les découvertes scientifiques les plus prometteuses. La vitesse à laquelle les choses évoluent, le caractère radical des mutations ayant lieu, leur impact sur les conceptions communes et le quotidien, la complexité grandissante du monde, la compréhension de plus en plus affinée que nous avons de ce dernier et la nécessité d’ouvrir les horizons et de diversifier ponctuent, dans cette revue, les transformations liées au genre ; or, ce sont tous autant de thèmes qui caractérisent et marquent également, sinon plus, le champ des sciences et des technologies, et ce, de manière encore plus notoire lorsqu’il est question d’innovation. De fait, par l’omniprésence d’un vocabulaire relatif aux notions de progrès et de promesse, le discours sur le genre mis de l’avant dans ce numéro s’amarre, d’une façon toute particulière, à une

rhétorique propre au développement technologique, dont il nous importe ici de rendre compte avant d'aborder le cœur même de notre sujet. Au même titre que le développement prometteur d'un nouveau type de traitement anticancéreux à base de nanoparticules, la découverte d'une molécule employable dans la recherche sur les technologies vertes ou la création d'une quantité de plus en plus vaste de biomatériaux permettant de lorgner avec enthousiasme l'avenir de la médecine régénératrice, les changements qui s'opèrent au sein des enjeux de genre apparaissent comme étant une forme de progrès, voire de nécessité sociale et culturelle pour les sociétés contemporaines. Les résultats sont attendus et les avancées acclamées, les prospectives sont persuasives et le futur encourageant, bref, les changements semblent à première vue converger vers une forme ou une autre d'avancement ou d'amélioration. Faisant écho au discours technologique, il se déploie un discours sur le genre qui se retrouve d'une certaine manière au diapason du concert de l'innovation. À l'instar des discours entourant le développement de la plupart des avancées technologiques, l'évocation des limites et des obstacles en vient simultanément à faire état de la situation actuelle, mobiliser les différents acteurs concernés, et faire un appel à la poursuite accrue du développement : les limites énoncées servant, à la fois, de motivations et de moteurs pour l'action, et de preuves facilitant la légitimation du projet général. Les changements qui ont lieu de par le monde surgissent, à cet égard, comme autant de signes de cette révolution déjà bien en marche, dont le mouvement ne saurait, semble-t-il, être freiné. Les promesses, s'alimentant de ces changements, apparaissent alors, du fait de leur prise de plus en plus forte dans le réel, comme étant des plus réalisables, et ce, dans un avenir fort rapproché. Autrement dit, bien que le chemin se montre encore long avant d'atteindre l'horizon d'une plus ample reconnaissance sociale, politique ou juridique, que ce soit pour l'acceptabilité des configurations de genre marginales ou la diminution des inégalités liées aux normes de genre, la vitesse et l'intensité avec lesquelles les transformations ont lieu semblent donner l'impression d'une étonnante proximité avec cet horizon qui, à la fois si lointain, semble être aux portes de nos sociétés. Soulevant les passions de part et d'autre, la problématique du genre n'est toutefois pas seulement source d'espérances ; heurtant sensibilités et croyances, elle en vient également à engendrer son lot de peurs et de craintes, dont certaines manifestations vont jusqu'à l'affubler du sceau de la décadence, du relâchement moral, ou de l'effondrement civilisationnel. Déroutantes, éclatantes, tapageuses, ces mutations pénètrent et saisissent d'une façon ou d'une autre les

esprits, les discours, et, société du spectacle oblige, l'étiquette révolutionnaire en vient bien souvent, à tort et à travers, à être brandie, comme l'illustre le titre de ce numéro. Les reconfigurations du genre se voient ainsi quelques fois charger d'un enduit révolutionnaire comparable aux nouvelles technologies d'impression 3D qui, de par leur vaste potentiel, représentent aux yeux de certains ni plus ni moins qu'une nouvelle révolution industrielle. Mais en quoi consiste donc cette révolution du genre, s'il en est une ? Serait-ce la fin d'une époque ? L'annonce d'une libération ? L'avènement de quelque chose d'inédit ou d'attendu ? Ou, si on s'en tient au sens astronomique du terme, le retour à une situation initiale ? Telle que présentée dans cette revue, elle signale la fin d'un monde profondément caractérisé par ses inégalités, ses préjugés et ses oppressions de genre ; une révolution qui prend la forme, non pas d'un renversement des structures établies, mais plutôt d'une ouverture ; un changement qui s'effectue en déconstruisant et en repensant radicalement le genre ; une libération dont la fluidité et la diversification sont les assises. Car nécessairement, des questions se posent. Si elles sont, certes, à première vue, progressistes et libératrices, les promesses éblouissantes de la révolution et de l'idéal émancipateur dissimulent bien souvent, sous une forme ou une autre, une part insidieuse de contrainte qui émerge conjointement au projet d'élargissement des libertés : une contrepartie qui serait celle d'un risque de contrôle accru des individus, des subjectivités et des corps. Nous retrouvons ici la forme janusienne de l'idée moderne de progrès qui, si elle s'avère flagrante dans la sphère des technologies avec le « paradoxe technologique », teinte aussi grandement certains discours portant sur le genre. Pourtant, s'il est désormais commun de le faire dans les réflexions portant sur la technologie, ce paradoxe n'est que trop rarement soulevé au sein des discussions relatives à la notion de genre et à ses mutations — et, à ce titre, la revue présentée en guise d'introduction ne fait pas exception. L'effort de mise en lumière des enjeux de genre que propose les auteur-e-s affiche, par l'orientation particulière de leur focale vers la pertinence des diverses transformations ayant cours, une posture endossant un discours de valorisation, dont le cautionnement d'une vision unique et non problématisée du genre semble aller en sens inverse du projet de repenser radicalement celui-ci et de l'inscrire dans une réflexion critique sur les rapports sociaux de sexe et la différence sexuelle. Ce qui est pourtant le fondement de cettedite révolution. Or, le genre n'est pas problématisé en soi. Ou, du moins, il ne l'est pas pleinement ; certaines de ses dimensions fondamentales n'étant pas mises en question. Comme l'illustre le contenu de ce

numéro, les transformations du genre sont plus constatées qu'expliquées, venant même à être désirées et célébrées. Tout se passe comme si les différents projets politiques et militants auxquels se rattache la question du genre participaient à l'évacuation de sa dimension analytique. Tout se passe comme si l'espoir d'émancipation avait pris toute la place et empêchait ainsi d'aborder le genre dans sa totalité, en incluant ses limites, ses zones d'ombre, et d'en reconnaître les impasses conceptuelles, théoriques et politiques. Une telle vision des transformations sociales semble rejoindre une conception linéaire, de même que téléologique, de l'histoire, dans laquelle l'avancement de la connaissance et des techniques serait lié à un mouvement de libération continu ; une conception qui nous apparaît ici nécessaire de problématiser. Notamment parce que ce type d'interprétation, auquel souscrit cette revue grand public, sur le caractère révolutionnaire — et/ou quasi intrinsèquement progressiste — des transformations contemporaines du genre transparait dans un nombre important de représentations communes et savantes.

À un moment où la question du genre devient source de plus en plus de travaux et de recherches académiques, et qu'elle se répand jusqu'à devenir une préoccupation incontournable dans le débat social et politique contemporain ; à un moment où le féminisme semble avoir repris une certaine ardeur, ou, pour les plus critiques, une forme de popularité ; à un moment où les enjeux trans voient leur visibilité décuplée auprès des institutions et du public (pensons notamment au nombre important d'articles de presse, de témoignages, de biographies, de documentaires, de films, de séries télévisées, qui ont été réalisés sur le sujet au cours des dernières années) ; à un moment où on reconnaît officiellement un genre neutre dans certains pays européens ; au lendemain d'un « déchirement » social en France sur les questions de mariage homosexuel, d'homoparentalité et d'accès aux technologies de reproduction et à la gestation pour autrui ; il apparaît nécessaire d'adopter une approche permettant de réfléchir au concept de genre au-delà de ses seules dimensions identitaire et individuelle, puisque celui-ci implique, à un niveau plus fondamental, des questions aussi importantes que celles de la conception du sujet, de la définition de la condition humaine ou de notre rapport à la nature. Logée au cœur de la frontière entre nature et culture, entre animal humain et sujet politique, entre privé et public, la notion de genre a, entre autres, mener à remettre en question les conceptions anthropologiques les plus fondamentales et à interroger ce qui peut être entendu

comme étant la condition humaine. En évacuant l'évidence et la fixité dont elle a longtemps été recouverte, le genre a participé à rendre cette frontière fluide et, d'une certaine manière, inatteignable. Si le genre a bel et bien généré un flou quant à notre rapport à la nature en remettant en cause le lien biologique, voire nécessaire, entre sexe, genre et sexualité, il impose surtout — ou du moins suggère — une importante redéfinition de ce qu'est l'être humain. Représentant le principal élément à partir duquel un individu est socialement défini et différencié, la remise en question du genre — et, par le fait même, du sexe — sous-entend une multitude d'enjeux du fait qu'elle vient profondément et inévitablement affecter la manière dont sont pensés et conçus l'individu, le sujet et l'humain, mais aussi l'organisation sociale qui découle de cette conception et de cette différenciation.

Renvoyant à lui seul à un ensemble aussi vaste que divers de phénomènes sociaux, historiques, politiques et psychologiques associés aux effets de l'assignation sexuelle, le concept de genre en est venu à occuper, au sein des sciences humaines et sociales, une place de plus en plus considérable, allant même jusqu'à se constituer en un véritable champ d'analyse avec le développement récent des études de genre et leur institutionnalisation dans les facultés universitaires. Outil à la fois d'analyse et d'action politique, le concept de genre s'inscrit, en touchant à la définition même de la différence entre les sexes, dans un questionnement considérablement plus large que celui des simples inégalités sociales entre les hommes et les femmes. Diffusé par l'entremise des mouvements féministes et par les débats autour des enjeux LGBTQ+, il gagne de plus en plus en popularité dans l'espace public, il est repris par nombre d'institutions qui en font la pierre angulaire de certains de leurs programmes, et ses usages ne cessent de se diversifier et de se multiplier dans des contextes toujours plus étendus. L'équivocité du concept, dont les définitions, théorisations et interprétations abondent, et l'aspect critique de sa remise en question des constructions sociales et historiques des rapports de sexe, de sexualité, et même de parenté, ont contribué à son utilisation politique et militante dans des mouvements de revendication identitaire et à son glissement vers le sens commun. Ainsi, force est d'admettre que la notion de « genre » est aujourd'hui entrée dans le langage courant et que son recours s'est accru dans les dernières années ; il est à noter, à ce titre, que l'engouement pour le terme de genre est tel qu'il en vient bien souvent, et de plus en plus fréquemment, à se substituer au terme de « sexe », et ce dans

des contextes où la pertinence de la substitution n'est pas toujours claire<sup>4</sup>. Les revendications faites pour remplacer la catégorie « sexe » par celle de « genre » dans les documents officiels comme le permis de conduire, ou encore, l'utilisation du terme dans les contextes institutionnels peuvent d'une certaine manière en témoigner. S'est également étendu autour de lui tout un paysage linguistique, avec le développement de notions telles qu'« identité de genre », « expression de genre », « rapports de genre », « generation », « transgenrisme », de « cisgenrisme » et une multitude d'autres termes associés qui constituent désormais l'univers de sens du genre. Bien qu'il soit possible de s'accorder en sciences sociales sur une définition générale et « simplifiée » du concept de genre comme étant un « système de bi-catégorisation hiérarchisée entre les sexes (homme/femme) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées »<sup>5</sup>, le terme revêt, dans la littérature et dans les différents discours qui s'y rapportent, un très grand nombre de sens et d'usages ; allant d'une compréhension de la signification sociale et culturelle accordée aux différences biologiques au sein de la société à une critique radicale des identités sexuelles hétéronormées.

Si, dès sa création, la notion de genre a été vue comme un moyen de rompre avec la conception entièrement biologique du sexe et, que de la même manière, les féministes des années 1970 ont œuvré par la suite à faire du sexe et du genre deux réalités bien distinctes, il semble que les deux termes se voient désormais de plus en plus intrinsèquement liés. Et cette assimilation récente est allée croissante avec l'expansion du courant linguistique en sciences humaines et sociales et elle n'a fait que s'accroître avec la position « hyperconstructiviste » selon laquelle, comme chez Judith Butler et Christine Delphy, le genre crée le sexe<sup>6</sup>. Comme le mentionne le sociologue français Éric Macé, la première opération de dissociation du couple sexe/genre renvoie le premier terme au processus biologique de sexuation, par lequel les êtres humains se voient dotés d'un sexe (mâle, femelle, intersexe) selon le type de dimorphisme sexuel produit lors de l'embryogenèse, et le second terme au processus social de generation, par

---

<sup>4</sup> Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (2002), « Avant-propos », in *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS.

<sup>5</sup> Laure Bereni *et al.* (2012). *Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck, p. 10.

<sup>6</sup> Judith Butler (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte ; Christine Delphy (2001). *L'Ennemi principal. II. Penser le genre*, Paris, Syllepse.

lequel les corps sexués sont transformés en un ensemble de traits, d'attributs, de rôles, de comportements, d'attentes et de statuts culturels et sociaux qui en viennent à former la définition de ce qui est désigné comme étant féminin ou masculin<sup>7</sup>. Les deux termes venant ainsi à se confondre l'un et l'autre, la valeur analytique du genre se voit par conséquent altérée. L'ambiguïté dans laquelle s'empêtre quasi instantanément le genre est issue de ce rapport trouble entre sexe et genre auquel les auteur-e-s doivent inévitablement faire face, dans la mesure où théoriser le genre implique indubitablement le sexe, puisqu'il est en représentation, en quelque sorte, le prolongement. Fondamentale dans les travaux et les réflexions féministes des années 1970, pour ne pas dire fondatrice, cette dissociation conceptuelle du genre et du sexe engendra toutefois nombre de débats quant à la nature du lien entre ces deux termes. Sur ce point, Nicole-Claude Mathieu différencie trois modes de conceptualisation du rapport entre le sexe et le genre : le déterminisme biologique, selon lequel « le genre traduit le sexe » et « la différence des sexes est conçue comme fondatrice de l'identité personnelle, de l'ordre social et de l'ordre symbolique »<sup>8</sup> ; le fondationnalisme biologique, selon lequel « le genre symbolise le sexe » et n'est plus déterminé par l'anatomie, bien que la différence des sexes fonde toujours l'ordre social, mais avec des variations symboliques<sup>9</sup> ; et le constructivisme social, selon lequel « le genre construit le sexe » et le rapport entre les deux n'est que purement politique et sociologique<sup>10</sup>. Si la première étape de la double opération examinée par Macé réfère surtout au paradigme du fondationnalisme biologique, la seconde étape — c'est-à-dire la réassociation entre le sexe et le genre, qui domine actuellement le champ des études de genre — s'inscrit dans le paradigme constructiviste, par le rejet du naturalisme que l'on retrouve dans les représentations occidentales modernes.

Fondé sur les travaux des féministes matérialistes comme Monique Wittig, Nicole-Claude Mathieu et Christine Delphy, qui ont tâché de s'extirper du modèle de l'anthropologie américaine des années 1970 en remettant en cause la conception naturaliste selon laquelle le

---

<sup>7</sup> Éric Macé (2015). *L'après-patriarcat*, Paris, Éditions du Seuil.

<sup>8</sup> Nicole-Claude Mathieu (2013[1989]). « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisations du rapport entre sexe et genre » dans Mathieu, Nicole-Claude (2013 [1991]), *L'anatomie politique*, Paris, Éditions iXe, p. 214

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 235.

système sexe/genre devait se penser sur l'opposition entre nature et culture<sup>11</sup>, puis repris par les féministes postmodernes comme Judith Butler, le paradigme constructiviste suppose que le corps sexué n'a aucune signification en soi, qu'il ne détermine aucunement le genre et qu'il n'a rien de « nécessaire ». Bien au contraire, ce serait plutôt le genre qui imposerait une signification au corps, qui créerait le corps sexué, en fonction de définitions du masculin et du féminin provenant de contextes particuliers. Idem pour ce qui a trait à la sexualité : s'il y a du point de vue de la reproduction de l'espèce, un lien entre la différence de sexe et sexualité, ce lien n'est pas nécessaire. À ce sujet, l'anthropologie a montré depuis longtemps que la sexualité est une activité profondément façonnée culturellement, socialement et moralement<sup>12</sup>. La diversité des pratiques sexuelles humaines et de leurs finalités montre bien que la sexualité n'est pas cantonnée à la génitalité, ni même à l'hétérosexualité. Elle a toujours été dissociée, bien qu'à des degrés différents, de la reproduction et de la fécondation ; comme on le retrouve dans certaines formes de sexualité sans fécondation, liée à l'imaginaire et au mysticisme<sup>13</sup> ; de sexualité sans reproduction, par le recours à la contraception ou à l'avortement ; ou, plus récemment grâce aux technologies biomédicales, de fécondation, et même de reproduction, en l'absence de sexualité. C'est en ce sens que nombre de féministes constructivistes, dont l'historienne Joan W. Scott<sup>14</sup>, ont souligné que la sexualité, mais aussi le sexe, n'a de signification que dans l'optique du genre, et non pas de la nature : en fait, cette approche affirme que le genre renvoie moins à la construction sociale de la différence entre les sexes (fondationnalisme biologique) qu'à une façon de signifier et de perpétuer des rapports de pouvoir ou de domination. Il s'agit là de rejeter l'idée que le genre est le produit d'un façonnage culturel d'une réalité préalable et distincte, qui serait le sexe biologique, et de dire plutôt que le sexe, tout comme la sexualité et l'identité sexuelle/sexuée/de sexe, n'est pas enraciné dans le biologique, qu'il n'est pas immuable et qu'il ne résulte pas moins que le genre d'une construction sociohistorique. Autrement dit, il n'y aurait pas de corps naturel et biologique sur lequel les sociétés apposeraient des variantes culturelles (normes,

---

<sup>11</sup> Audrey Baril (2007). « De la construction du genre à la construction du « sexe ». Les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, no. 2, pp. 61-90.

<sup>12</sup> Macé (2015). *Op. cit.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Joan W. Scott (1988). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37-38, pp. 125-153.

comportements, personnalité, etc.) ; conception qui renvoie au fondationnalisme biologique cité plus haut. Il s'agit de dépasser l'idée, vue comme réductrice, d'un corps qui n'est toujours que « perçu par le social » et d'intégrer définitivement le sexe dans le genre<sup>15</sup>. C'est ce même rejet de la naturalité du « sexe » qu'effectue Thomas Laqueur lorsqu'il montre par son étude de la littérature médicale consacrée au corps, dans *La fabrique du sexe*<sup>16</sup> que l'anatomie et le sexe ne sont pas seulement un destin, mais qu'ils sont les produits de l'histoire, et, surtout, d'une histoire assez récente. En effet, si la différence entre les genres était traditionnellement déterminée et légitimée par un ordre cosmologique et théologique, c'est sur la base de la science et de la différence « naturelle » des sexes que cette différence entre les genres s'est fondée à partir de la modernité<sup>17</sup>. L'organisation sociale genrée ne tirait plus sa légitimité d'un ordre divin, mais se justifiait désormais scientifiquement à partir d'un ordre naturel des sexes construit et mis de l'avant par les discours de la biologie, de l'anatomie, de la médecine et de la philosophie, puis de la psychiatrie et de la sexologie. Cet ordre naturel des sexes, caractérisés par une différence, une asymétrie et une complémentarité reproductive de ceux-ci, en est venu à s'imposer comme étant la cause d'une différenciation asymétrique des genres et comme l'explication de la nécessité fonctionnelle d'une organisation sociale fondée sur cette différenciation<sup>18</sup>. Alors que le corps était auparavant, selon Laqueur, l'objet d'une vision « unisexuée » — le corps féminin étant conçu comme une version inférieure du même corps masculin — cette vision devint au XVIIIe siècle « bisexuée » – le corps féminin étant vu comme étant complètement différent du corps masculin, comme étant même une tout autre créature<sup>19</sup>.

Pour la plupart des féministes constructivistes, dont Teresa de Lauretis, le genre renvoie ni à la propriété des corps, ni à quelque chose qui existerait originellement chez l'humain, ni à une quelconque ontologie ; le genre n'est pas non plus réductible à une différence entre le masculin et le féminin qui serait le pendant homologique (déterminisme

---

<sup>15</sup> Linda Nicholson (2009). « Comment interpréter le genre », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 28, no. 3, pp. 62-88.

<sup>16</sup> Thomas Laqueur (1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.

<sup>17</sup> Macé (2015). *Op. cit.*

<sup>18</sup> Laqueur (1992). *Op. cit.*

<sup>19</sup> *Ibid.*

biologique) ou analogique (fondationnalisme biologique) des différences biologiques entre les hommes mâles et les femmes femelles<sup>20</sup>. Il ne représente pas un individu, mais bien un rapport social, à partir duquel et par lequel les acteurs construisent et différencient, de manière collective, ce qu'est le masculin et le féminin, et qui a des conséquences sur les modes d'existence des individus (identifiés comme hommes ou femmes) et sur l'ensemble de l'organisation de la vie sociale et de l'imaginaire collectif. Toutefois, les approches divergent généralement à partir de ce point, certaines se situant plus près de la tradition matérialiste et marxiste, alors que d'autres s'inscrivent davantage dans une perspective foucauldienne poststructuraliste. Pour les auteur-e-s s'inscrivant dans une approche plus matérialiste, le genre se voit davantage considéré comme un ensemble de rapports sociaux objectifs reposant sur une idéologie mystificatrice permettant la domination matérielle, sociale et politique d'une classe sur une autre, c'est-à-dire la classe des hommes sur celle des femmes<sup>21</sup>. Si cette domination se maintient grâce à la force de l'idéologie de genre, profondément androcentrique et patriarcale, qui opère par l'universalisation et la naturalisation du point de vue du groupe dominant qui détient et exerce le pouvoir, elle n'est toutefois pas le fruit d'une intentionnalité à proprement parler, puisque ce sont à la fois les hommes et les femmes qui sont illusionnés sur le rapport dissymétrique et hiérarchique des rapports de genre que promeut l'idéologie patriarcale. Une autre figure marquante du féminisme matérialiste est Christine Delphy, sociologue féministe française, à qui l'on doit l'une des plus premières analyses des « classes de sexe » et l'une des critiques les plus radicales du système patriarcal et de la domination de genre. Conservant cette idée, développée dans un cadre d'analyse marxiste, que les catégories de sexe sont le produit des rapports sociaux de sexe et que c'est l'oppression du genre qui est la cause première de la différenciation entre les sexes, Delphy va toutefois jusqu'à supposer que le genre n'est pas réductible au capitalisme et qu'il est historiquement autonome — bien que ce soit au sein du mode de production capitaliste que cette oppression ait pris la forme particulière du patriarcat, qu'elle définit comme étant le système de domination par lequel le

---

<sup>20</sup> Teresa de Lauretis (2007). *Théorie queer et cultures populaires : De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute.

<sup>21</sup> Macé (2015). *Op. cit.*

travail domestique des femmes est exploité, car réalisé gratuitement<sup>22</sup>. Selon elle, l'oppression de genre est constitutive de la notion de genre, elle en est l'origine : ce qui fait en sorte que le genre ne peut être conçu indépendamment de la différence des sexes. Dans ces conditions, seule la disparition du genre permettrait l'émancipation des êtres humains, car il ne peut y avoir d'égalité possible entre les individus s'il demeure des différences marquées<sup>23</sup>.

Dominante au sein du champ des études de genre, pour ne pas dire hégémonique, la seconde grande approche constructiviste, qui se situe dans la lignée des travaux de Foucault, considère moins le genre comme une structure sociale permanente ou une force surplombante qui déterminerait la vie sociale que comme une configuration contingente, qui s'ancre dans des contextes sociohistoriques et qui prend des formes particulières en fonction de ces derniers. Vu comme un rapport social, le genre renvoie à des rapports de pouvoir produits des relations entre les acteurs et liés à l'organisation de la vie sociale, par lesquels s'institue — par l'entremise de médiations, dont font partie les institutions, le droit et les objets techniques et scientifiques — une certaine réalité du monde et avec lesquels il est possible de réfléchir et contester cette même réalité instituée. Si cela demeure relativement près de la perspective matérialiste et marxiste, la grande particularité de cette approche vient du fait qu'elle reprend la conception foucauldienne du pouvoir comme étant une force, non pas seulement de répression, mais également, et surtout, de production. Vu comme étant moins une condition de réalisation de la domination qu'une relation assujettissant les individus et produisant simultanément les conditions par lesquelles ces mêmes individus peuvent résister à cet assujettissement, le pouvoir est envisagé chez Foucault comme ne pouvant s'exercer qu'à travers diverses « technologies », qu'à travers diverses formes de médiation, comme le sont les acteurs, les relations, les objets, les techniques, les institutions, les corps, les mots, les subjectivités, etc. Défini davantage comme étant un médiateur, et non pas comme un intermédiaire de la domination, le pouvoir existe et se perpétue par l'usage, la répétition et la critique qui en fait à travers l'ensemble de ces technologies de médiation. Et c'est en s'inspirant de cette conception foucauldienne du pouvoir, selon laquelle le pouvoir ne se

---

<sup>22</sup> Christine Delphy (1998). *L'Ennemi principal. Tome I : L'Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.

<sup>23</sup> Christine Delphy (2001). *L'Ennemi principal. Tome II : Penser le genre*, Paris, Syllepse.

possède pas et qu'il s'exerce seulement par l'entremise de relations de pouvoir que Judith Butler développa sa propre interprétation du pouvoir et du genre.

Sans le moindre doute, l'œuvre de Judith Butler représente un tournant majeur dans la réflexion sur le genre, allant même jusqu'à impliquer un avant et un après Butler<sup>24</sup>. Grande représentante du poststructuralisme, du féminisme postmoderne, du tournant linguistique et des théories queers<sup>25</sup>, l'originalité de sa pensée repose sur sa réappropriation d'une multitude de cadres théoriques, désenclavés et épurés de leurs principes hétérocentrés, et réunis dans une même grille d'analyse discursive et textuelle<sup>26</sup>, faisant en sorte que se côtoient et se combinent dans un même lieu généalogie foucauldienne, féminisme matérialiste et approche lacanienne. S'inscrivant dans le paradigme constructiviste, Butler propose de reconsidérer le sexe, le genre, la sexualité, l'identité sexuelle et l'orientation sexuelle comme autant d'« effets d'une certaine formation du pouvoir »<sup>27</sup> et que leurs liens ne sont ni naturels, ni structurels, ni métaphysiques<sup>28</sup>, mais bien le résultat d'une juxtaposition culturelle et historique permettant la reproduction d'une matrice hétérosexiste et hétéronormative. Poursuivant dans la même voie que les féministes matérialistes dont il a été question précédemment, Butler considère que le genre renvoie moins à la construction sociale de la différence entre les sexes qu'à une façon de signifier et de perpétuer des rapports de pouvoir<sup>29</sup>. En s'efforçant de montrer que les catégories de sexe, de genre et de désir sont « des effets d'une certaine formation du pouvoir »<sup>30</sup> et que les identités, genrées ou sexuelles, ne tirent pas leur cause d'elle-même, mais qu'elles sont les effets de discours, de pratiques et d'institutions, Butler invite à adopter une perspective foucauldienne du pouvoir comme étant une force de production, et non pas seulement de répression. Reprenant ce que développe Foucault dans *Surveiller et punir*<sup>31</sup> sur la formation des subjectivités par des régimes de discours disciplinaires et sur l'idée que le

---

<sup>24</sup> Baril (2007). *Op. cit.*

<sup>25</sup> Barbara Epstein (2010). « Pourquoi le poststructuralisme est une impasse pour le féminisme », *Revue Agone*, no. 43, pp. 85-105.

<sup>26</sup> Baril (2007). *Op. cit.*

<sup>27</sup> Butler (2005). *Op. cit.* p. 53.

<sup>28</sup> Baril (2007). *Op. cit.*

<sup>29</sup> Butler (2005). *Op. cit.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>31</sup> Michel Foucault (1975). *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

pouvoir assujettit, produit et matérialise les sujets en maintenant leur corps et en les soumettant à des normes, Butler définit le genre comme un ensemble de normes régulatrices, comme un « ensemble d'actes répétés, dans les limites d'un cadre régulateur extrêmement rigide »<sup>32</sup>. Véritable catégorie performative, le genre renvoie à l'ensemble de ces actes réitérés, répétés, qui citent constamment un idéal discursif qui n'existe pourtant pas, qui est celui de la matrice hétérosexuelle. Loin donc d'être une essence ou un enduit culturel recouvrant une réalité prédiscursive, le genre est vu par Butler comme une assignation normative qui se matérialise et s'institue par des pratiques du corps, par des actes, que chaque individu accomplit de manière incessante, et qui font de lui un sujet.

Elle poursuit ensuite sa réflexion sur le genre et la performativité dans *Ces corps qui comptent*<sup>33</sup>, où elle met l'accent sur la place du corps non pas comme réalité préalable, mais bien comme effet du pouvoir, comme produit des assignations normatives et des régulations sociales. Au lieu de reprendre l'opposition classique entre le genre et le sexe et d'ainsi reproduire le débat stérile entre essentialisme et constructivisme, elle cherche à les reformuler et à les réinterpréter en réorientant la focale sur la prétendue irréductibilité et fixité du sexe et de la matière. En effet, ce qui est crucial pour Butler, c'est d'étudier comment et pourquoi la nature est appréhendée comme une surface passive, féminine, nécessaire au modelage, actif et masculin, de la culture ; comment et pourquoi le sexe est-il devenu ce socle sur lequel viendraient s'appuyer et se développer les constructions culturelles de genre ; comment et pourquoi la matérialité en est-elle venue à porter le signe de l'irréductibilité et à être vue comme un élément nécessairement prédiscursif ? Le sexe lui-même étant compris dans sa normativité, la matérialité du corps ne peut plus être pensée autrement que comme la matérialisation du sexe selon Butler. C'est ainsi que pour Butler, le sexe, appréhendé comme étant antérieur au genre, au langage et à toute construction, est <sup>34</sup>en fait lui-même une construction. Autrement dit, le genre construit discursivement le sexe et le corps de manière à ce qu'ils viennent justifier, en étant positionnés avant le langage, l'assignation du genre et les

---

<sup>32</sup> Butler (2005). *Op. cit.*, p. 54.

<sup>33</sup> Judith Butler (2009). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Éditions Amsterdam.

<sup>34</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

rapports de pouvoir constituant la matrice hétérosexuelle. Bref, Butler considère le genre comme étant, à la fois, le processus de production du sexe, du corps, et à la fois le processus d'invisibilisation, de naturalisation et de matérialisation de cette même production. Ainsi, ce qui constitue le corps — sa fixité, ses mouvements, ses frontières, bref sa matérialité — n'est autre que des effets de pouvoir particuliers, des normes qui délimitent et définissent ce à quoi un corps doit correspondre pour « compter » et vivre<sup>35</sup>. Bien qu'elle dise reconnaître la réalité d'un ensemble de « matérialités corporelles » (ce qui se rapporte par exemple au domaine de la biologie, de la physiologie, de la composition hormonale, de la maladie, de la mort, etc.) et qu'elle affirme ne pas se positionner dans une négation de la matière en soi, son désir de faire tomber, d'un côté, le présupposé de l'existence d'une matière prédiscursive à laquelle l'être humain aurait accès et, de l'autre, la dimension ontologique attribuée à celle-ci en fait peu la preuve. Pour Butler, en effet, le sexe est une construction historique, dans laquelle sont mises en œuvre diverses normes discursives qui concourraient à faire advenir dans le réel des corps sexués, produits des normes<sup>36</sup>. Fidèle aux philosophies postmodernes laissant penser que le matériel, le biologique et le corporel sont des réalités résultant de l'action linguistique, elle soutient ainsi que le discours sur le sexe déterminerait le sexe « réel ».

Si, à l'instar d'Eve K. Sedgwick<sup>37</sup> et d'autres théoriciennes féministes, Butler tente d'échapper à l'impasse que représente l'opposition binaire entre le sexe et le genre — découlant de l'opposition nature/culture ou naturel/construit —, l'exercice théorique qu'elle effectue ne semble pas arriver à dépasser ce dualisme. Il renvoie plutôt à un rejet du premier terme (le sexe) au profit du second (le genre), qui en vient au final à tout inclure ; un renversement que Stacy Alaimo et Susan Hekman relie de près à une forme de déterminisme discursif, caractéristique de la pensée postmoderne et du courant linguistique en sciences sociales<sup>38</sup>. Un renversement qui prend la forme, depuis les années 1990, d'un appel à la dénaturalisation, la déconstruction et la subversion des catégories et codes de genre, de sexe,

---

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Eve K. Sedgwick (2007). *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.

<sup>38</sup> Stacy Alaimo et Susan Hekman (2008). « Introduction : Emerging Models of Materiality in Feminist Theory », in Stacy Alaimo et Susan Hekman (dir.), *Material Feminisms*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 1-19.

de sexualité, d'orientation sexuelle et d'identité sexuelle, et qui s'inscrit directement dans ce que le philosophe Dany Robert-Dufour nomme le « programme postidentitaire »<sup>39</sup>, dont les tenant-e-s plaident pour une critique radicale des normes qui oppriment, restreignent et limitent la capacité d'agir du sujet. Au lieu de dépasser le dualisme sexe/genre, il semble que la déconstruction du rapport entre sexe (biologique) et genre (culturel) prend fréquemment la forme d'une affirmation selon laquelle le sexe est un effet du genre<sup>40</sup>. À ce propos, il apparaît intéressant de relever que le travail de déconstruction s'effectue, non pas sur le couple dualistique lui-même, mais seulement sur l'un de ces termes, soit le sexe biologique, alors que le genre y échappe. Effectivement, rares sont ceux et celles qui semblent être allé-e-s au bout de l'exercice de déconstruction promu par le féminisme postmoderne, et qui ont cherché à historiciser la notion de genre en elle-même.

La remise en question des déterminismes biologiques, ainsi que des construits sociaux, historiques et culturels associés au sexe a présenté, dès les premiers efforts de dénaturalisation réalisés par les féministes des années 1970, un obstacle de taille, qui n'est nul autre que celui du corps : d'abord, dans sa biologie, puis, dans sa matérialité. Pouvant être vu, à la fois, comme le fondement de la condition féminine et le siège de la domination des femmes — à travers l'appropriation des fonctions reproductives par les hommes —, le corps a constamment représenté un enjeu des plus délicats dans la pensée féministe. Or, bien souvent, la question du corps s'est « réglée » par la négation de celui-ci, ou du moins, par une certaine forme de rejet : le rejet des déterminismes biologiques, puis du sexe biologique comme tel, amenant celui, implicite ou explicite, du corps. Sur ce point, Hélène Rouch, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel évoquent que le recours aux catégories oppositionnelles de sexe et de genre « a empêché de penser le corps en dehors de ces catégories et entraîné une forme de recouvrement, d'oubli, voire un déni du corps »<sup>41</sup>. En effet, le souci de se libérer d'un déterminisme qui serait lié à une réalité biologique et immuable s'est très tôt accompagné dans

---

<sup>39</sup> Dany Robert-Dufour (2015). *L'individu qui vient après...le libéralisme*, Paris, Gallimard.

<sup>40</sup> Voir notamment Denisa-Adriana Oprea (2008). « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, pp. 5-28.

<sup>41</sup> Hélène Rouch, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel (2005). « Introduction », in Hélène Rouch, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel, *Le corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, p. 10.

la pensée féministe d'une certaine forme de rejet du corps féminin. Dès Simone de Beauvoir, le corps est mis en cause, et ce, en en faisant l'obstacle que les femmes devaient transcender afin d'accéder à la liberté, l'autonomie et l'universel. Reprise et développée par les féministes libérales, cette idée de la maîtrise du corps comme base de l'émancipation des femmes a grandement influencé la pensée féministe et a traversé toute la seconde moitié du XXe siècle jusqu'à en venir à s'affirmer avec encore plus de vigueur dans le courant (dé)constructiviste ; et ce, en s'entrelaçant paradoxalement toujours davantage avec une volonté affichée de libération corporelle et sexuelle. Comme nous le verrons dans le cadre de ce mémoire, cet objectif de libération du corps, qui se présente dans le projet postmoderne de déconstruction du sexe et du genre comme un rejet de tout type de contraintes (biologiques, sociales, politiques, etc.), ne peut être pensé sans la maîtrise et l'instrumentalisation préalables des corps. Car si, effectivement, dans la perspective déconstructiviste, le sexe et l'anatomie en viennent à être considérés, à l'instar du genre, comme étant de l'ordre du discours, le corps peut voir sa signification modifiée dans le but de contester l'hégémonie hétérosexuelle et le discours patriarcal ; ce qui en vient à reléguer le corps au statut de moyen, d'objet, d'instrument avec lequel réaliser le projet de déconstruction. C'est ainsi que dans les formes les plus fortes du courant (dé)constructiviste, ce n'est plus seulement l'attribution de certaines caractéristiques sociales et psychologiques à certains corps en raison de leur sexe biologique qui semble être remise en question, mais bien le corps lui-même, autant biologique que physique ; ce corps, chargé du poids de la biologie et de l'histoire, marqué par les différents rapports de pouvoir qui l'ont façonné, perçu comme obstacle au plein potentiel individuel et à sa capacité d'agir sur lui-même. Plus encore, c'est la matérialité du corps qui est appelée à disparaître sous le prisme de la notion de genre, quand il n'est plus considéré qu'indirectement, comme un simple produit et effet de l'acte discursif.

Cette interprétation du genre qui consiste à subordonner toute forme naturelle, matérielle, physique, corporelle, aux fins de l'identification individuelle ; cette notion de genre qui affiche, en outre, un constructivisme élargi permettant de libérer les individus de toute détermination biologique, mais aussi sociale, relève d'un revirement paradoxal qu'il est pertinent d'interroger. Notamment parce que dès le moment où on pénètre les débats sur le genre, que l'on tente de réfléchir à ses implications, le corps semble s'éclipser, alors que la

problématique de la différence des sexes le situe pourtant au cœur de la réflexion. Autant de regards posés sur le genre, sur le sexe, sur la sexualité, sur la subjectivité, sur les manières d'être : autant de regards jetés en direction du corps, mais sans s'y poser pleinement, sans l'appréhender autrement que dans sa dimension discursive, sans porter attention à sa réalité physique et matérielle. Dans ces conditions, le concept de genre se retrouve dans la position délicate de ne plus rien expliquer, de ne plus fournir le moindre outil pour rendre compte du corps, pour rendre compte de l'univers dans lequel il baigne lui-même. De plus, la notion de genre a, sans aucun doute, cela de particulier qu'elle est d'une incroyable délicatesse. En ce sens, il n'est pas étonnant de voir l'ampleur et la force que peuvent prendre les débats sur les enjeux de genre et de sexe, considérant le fait que ce qui est mis sur la table est ni plus ni moins la définition même de ce qui est entendu comme étant la condition humaine. Mais cela ne doit pas nous empêcher de la prendre à bras-le-corps, de soulever ses contradictions et de l'interroger dans ses dimensions les moins lumineuses et, surtout, les moins évidentes.

Compte tenu des différents enjeux que sous-tend la notion de genre, il nous apparaît essentiel d'engager une réflexion portant sur les contextes et logiques qui ont conduit au développement du concept de genre et qui représentent les fondements de la plupart de ses acceptions actuelles. De plus, ces logiques ne peuvent être examinées indépendamment des enjeux techniques, scientifiques, économiques, sociaux et politiques qui les accompagnent et des contextes qui les ont vus naître. Afin de mieux les saisir, et d'ainsi s'emparer de dimensions trop peu examinées dans la compréhension générale du concept de genre, il serait peut-être, à cet égard, utile de remonter le cours de l'histoire conceptuelle et épistémologique du genre, même si les premières formes qu'a prises la notion peuvent aujourd'hui paraître déjà lointaines, révolues, dépassées depuis longtemps par le vaste et continuels flot des nouvelles interprétations sur le genre. Car si le genre est fréquemment perçu de manière plus ou moins inexacte, l'une des raisons se révèle être le manque de considération de son historicité. À cet effet, l'ambition que nous avons assignée à ce mémoire est justement de penser le concept de genre en saisissant à ses racines ce qu'il implique fondamentalement. Il est selon nous nécessaire de résister à de telles formes d'essentialisation et de cristallisation, qui ne permettent pas d'empoigner pleinement les contextes et les logiques ayant contribué au développement du concept de genre et ayant conduit aux acceptions actuellement dominantes.

Il est nécessaire de saisir le genre dans toute sa complexité, dont nous ne saurions rendre compte sans arpenter et répertorier les diverses cavités, fissures et saillies qui se dérobent au premier regard, mais qui le composent néanmoins, car nul phénomène social n'est parfaitement lisse. En suivant cette voie, notre ambition sera ainsi d'explorer certains pans trop souvent négligés de la notion de genre, de manière à offrir une vision plus large de celle-ci ; il s'agira de revoir le concept en lui-même, s'y attarder précisément et le penser à l'aune des divers contextes et logiques qui le traversent depuis sa création. Quelles conceptions du monde, du social, de l'humain, du corps, du sujet, la notion de genre a-t-elle mises de l'avant depuis son apparition comme nouvelle manière d'appréhender le sexe ? À partir de quels contextes son élaboration a-t-elle été rendue possible et à quoi venait-elle répondre ? Dans quelles logiques s'est-elle inscrite et comment en est-elle venue à occuper une place aussi prégnante dans les débats contemporains ?

Tenter de répondre à ces interrogations nous amènera nécessairement à porter notre regard du côté des représentations du corps, mais pour ce faire, pour saisir pleinement celles-ci et la notion de genre en général, nous estimons qu'il est primordial de passer par la question de la technique, qui représente à notre avis le cœur même de la problématique du genre. À vrai dire, nous considérons que la notion de genre ne peut réellement être comprise sans être liée aux transformations techniques et scientifiques qui ont eu lieu au cours du XXe siècle, et ce, fondamentalement, parce que le contexte spécifique dans lequel la notion de genre a été élaborée originellement est celui de la recherche médicale. En effet, contrairement à ce qui est parfois véhiculé sur la notion de genre, celle-ci n'est pas issue de la pensée féministe des années 1970, mais bien dans le cadre de la recherche sur des traitements des enfants intersexués, dans les années 1950, aux États-Unis : John Money, de l'école de médecine de l'Université John Hopkins, est le premier à utiliser le terme de genre, en 1955, pour distinguer le sexe biologique de l'identité sexuelle d'un individu<sup>42</sup>. Cet ancrage de la notion de genre

---

<sup>42</sup> Sur l'origine médicale de la notion de genre, C.f. Rafaela Cyrino (2014). *Le genre : du déterminisme biologique au déterminisme social ?*, Paris, L'Harmattan ; Elsa Dorlin (2005). « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, no. 18, pp. 117-137 ; Ilana Löwy (2003) ; « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du*

dans le milieu médical et scientifique, auquel nous reviendrons longuement au cours de ce mémoire puisqu'il est fondamental à notre questionnement, nous amène à poser les questions suivantes : quelle est la place de la technique, au sens large, dans la notion de genre ? Quel type de rapport le concept de genre entretient-il avec l'univers technique contemporain, c'est-à-dire l'univers technoscientifique ?

La notion de « technique » renvoie ici à une conception du monde, à laquelle se rattache certes un ensemble d'autres discours, représentations et idées, mais qui ne saurait être pensée sans tenir compte de la logique d'action qui la régit et de l'opérativité qui la fonde. Comme nous l'explicitons dans le chapitre suivant, cette conception technicienne du monde transforme le réel en une substance quantifiable, opérationnelle, standardisée, dématérialisée et abstraite, dont les principales caractéristiques sont celles d'être manipulable et transformable. Fondée sur une logique d'instrumentalisation et une volonté de maîtrise et de possession de la nature, nous abordons ainsi la technique moderne comme s'appuyant sur une rationalité instrumentale et pragmatique dans laquelle la production de résultats et la recherche d'efficacité priment et comme mettant en place une forme de réductionnisme généralisé du réel qui en vient à favoriser son opérationnalisation et sa mise à disposition.

C'est en développant ces différentes questions qu'il sera possible, ultimement, de mettre en lumière et d'examiner le lien fondamental — au double sens de fondateur et de significatif — qui relie, selon nous, le concept de genre à la technique et l'univers des technosciences contemporaines. Élaboré dans les années 1950, à une époque de profondes transformations dans le domaine de la science et des technologies, le concept de genre n'est pas seulement lié de manière plus ou moins directe à cet ensemble de transformations dans le domaine des sciences et des technologies — et au-delà —, il en est l'un des produits et l'un des acteurs. Profondément liés l'un à l'autre, le genre et l'univers technoscientifique apparaissent, dans un processus de co-construction, s'influencer et se supporter mutuellement.

---

*Genre*, vol. 1, no. 34, pp 81-104 ; Beatriz Preciado (2008). *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.

D'une part, le développement technologique serait favorisé, espéré, demandé, par la déconstruction du genre, dans la mesure où celle-ci passe inévitablement par la déconstruction du sexe, et, plus fondamentalement, du corps et de la matière ; et inversement, la déconstruction théorique et discursive du genre encouragerait, voire légitimerait, le développement technologique et la déconstruction technique du corps et de la matière en véhiculant les mêmes conceptions et logiques technoscientifiques. Il ne s'agit pas de dire que l'un des processus produit l'autre, mais bien qu'ils sont profondément intriqués l'un et l'autre. S'il peut sembler trop abstrait de dire que la déconstruction du genre et du corps est liée au développement technologique, il importe de clarifier ce à quoi nous faisons référence lorsque nous mentionnons ce dernier. En premier lieu, il s'agit des différentes technologies, techniques et connaissances scientifiques qui participent à la construction du corps sexué et généré. Nous soulignons à ce titre l'industrie pharmaceutique et la pratique biomédicale : hormones et chirurgie plastique sont les domaines les plus directement liés à la construction du genre et du sexe, le plus directement près du corps (hormonothérapie, endocrinologie, changement de sexe, chirurgie esthétique et plastique, etc.). En second lieu, nous relierons le genre à une forme de développement technoscientifique plus large, qui est celui de la biomédicalisation, dont les technologies de reproduction représentent le bastion le plus clairement influencé par cette volonté de déconstruction du genre et du sexe, qui passe également par des transformations dans les structures familiales et dans les formes de parenté (fécondation in vitro, gestation pour autrui, banques d'ovule et de sperme, création de gamètes de l'autre sexe avec l'ADN d'un même individu, etc.). Plus fondamentalement, nous faisons référence à la conception moléculaire et informationnelle du corps qui est commune à la déconstruction du genre et au développement technoscientifique actuel. Qui plus est, ce développement technoscientifique ne saurait être envisagé à l'extérieur du contexte historique plus large qu'est celui de la modernité occidentale, de même qu'il ne pourrait être compris sans souligner son ancrage dans le capitalisme industriel et dans la pensée mécaniste.

La déconstruction matérielle du corps et du sexe qui avait déjà cours dans le domaine biomédical au début du XXe siècle nous apparaît comme étant la base, la condition de possibilité, de l'élaboration de la notion de genre dans les années 1950. Et quant à celle-ci, elle ne semble jamais avoir cessé d'être en relation directe avec cet univers de sens

technoscientifique qui l'a rendue possible, en l'accompagnant dans ses mutations et en y participant activement. Si le projet de déconstruction du corps et du sexe est généralement associé aux auteur-e-s postmodernes et à leur usage particulier du genre, nous souhaitons mettre de l'avant l'idée que le concept de genre suppose en lui-même un corps et un sexe déconstruits, fragmentés, voire niés ; qu'il repose, depuis ses origines, sur la maîtrise et l'instrumentalisation du corps, héritées de la pensée mécaniste ; et qu'il dépend du paradigme technicien et de l'univers technoscientifique industriel sans lequel il n'aurait pu être envisagé. En effet, penser le genre ne pouvait se faire sans que le sexe biologique perde préalablement son statut de condition, de détermination et d'essence. Bien que la plupart des grandes théoriciennes du genre aient partagé une même remise en cause des préjugés scientistes, progressistes et productivistes modernes, il semble tout de même y avoir une forme de correspondance, d'analogie, entre la critique féministe du corps naturel et du sexe biologique et le développement technique moderne. S'il est indéniable que les efforts de dénaturalisation des mouvements féministes ont fortement contribué, à partir des années 1970, à cette perte de statut ontologique du sexe, il importe de préciser que ce processus était déjà en train de se faire dans le champ des sciences et des technologies depuis le début du XXe siècle, et ce, d'une manière encore plus concrète et significative que ne peut l'être la plus radicale des pensées déconstructivistes. Ainsi, nous entendons travailler l'hypothèse que le projet postmoderne de déconstruction du genre flotte, en réalité, sur celui déjà bien en marche de déconstruction du sexe, du corps, de la matière et de la vie, auquel se vouent, depuis maintenant des décennies, les technosciences contemporaines ; d'une certaine façon, il pourrait même être dit qu'il n'est finalement que le versant sociodiscursif qui, à sa manière, œuvre à la légitimation du démantèlement réel des corps, des sujets et des identités. Indissociables de la logique biomédicale de déconstruction des corps, le concept de genre et le projet de déconstruction qui lui est désormais associé s'inscriraient dans ce mouvement historique beaucoup plus large qu'est celui de la biomédicalisation. En ce sens, le thème de la déconstruction apparaît ici essentiel. S'il traverse de part et d'autre le discours postmoderne sur le genre, sous la forme d'un appel à la remise en question des identités de genre et des identités sexuelles, il renvoie aussi plus fondamentalement à un projet de déconstruction discursive de la matière qui, en défendant l'idée que la réalité matérielle, biologique et corporelle est le résultat de l'activité discursive et symbolique, légitime l'appropriation corporelle, la mise à disposition des corps

et, ultimement, sa marchandisation, dans le contexte néolibéral actuel de la bioéconomie<sup>43</sup>. Un corps qui, dégagé de toutes déterminations biologiques, sociales et symboliques, finit par être réduit à un simple objet, à une ressource qu'il est possible de s'approprier et de transformer. Un corps dématérialisé à force de procédures de déconstruction faisant de lui qu'un simple et pur produit du discours, qu'un ensemble de représentations, de textes et d'informations. La déconstruction rend possible la mise en relation du discours sur le genre et de la logique technoscientifique, en articulant déconstruction discursive du genre et déconstruction technique de la matière.

À l'instar de Rafaela Cyrino<sup>44</sup> et Beatriz Preciado<sup>45</sup>, le concept de genre nous apparaît comme étant, dans une certaine mesure, un type de rationalité spécifique, différent de celui qu'engageait un siècle plus tôt le sexe biologique, qui est celui des technosciences. Désormais, le sexe biologique ne semble plus se comprendre comme un donné de la nature, mais, comme le dit Ilana Löwy, il « est appréhendé à la lumière d'une culture spécifique : celle de la science et de la biomédecine contemporaine »<sup>46</sup>. Le genre véhicule une conception particulière de l'être humain qui n'est plus celle de l'Humain sexué, à laquelle se rattache le sexe biologique, mais celle d'une entité informationnelle, post-ontologique et technicisée, dont nous tenterons dans ce mémoire de définir les contours et les implications. La notion de genre nous apparaît comme une nouvelle manière de concevoir le corps et le sujet humain, comme une nouvelle forme de technique de sexuation des corps, comme un nouveau type de régime de production sexuelle des corps, des sujets, des pratiques, etc. L'apparition de la notion de genre représenterait, en ce sens, un moment fondateur du développement du régime de sexualité contemporain et d'une nouvelle forme de biopouvoir. Intrinsèquement liée à l'expansion d'un nouveau régime scientifique, elle ne pourrait être comprise la rattacher aux nouvelles formes de pratique et de recherche médicales et aux transformations du rapport à la santé.

---

<sup>43</sup> Céline Lafontaine (2014). *Le corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Paris, Éditions du Seuil.

<sup>44</sup> Rafaela Cyrino (2014). *Le genre : du déterminisme biologique au déterminisme socioculturel*, Paris, L'Harmattan.

<sup>45</sup> Beatriz Preciado (2008). *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.

<sup>46</sup> Ilana Löwy (2003). « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du Genre*, vol. 1, no. 34, p.99.

Indissociable de la mise en place, tout au long du XXe siècle, de dispositifs biomédicaux, la notion de genre et le régime de sexualité quelle représente semble s'adosser au processus de biomédicalisation. En ce sens, le genre nous apparaît comme s'étant avéré une notion nécessaire, voire une condition de possibilité, à la création et au développement d'un ensemble de nouvelles techniques et technologies de normalisation et de transformation des corps et du vivant, et, par le fait même, à une expansion du biopouvoir<sup>47</sup>.

Il s'agira, donc, de relever et d'examiner au sein de certaines théorisations du genre — et plus particulièrement parmi celles qui s'inscrivent dans la pensée postmoderne —, les différentes représentations qui y sont véhiculées et le rapport qu'elles entretiennent avec les principes du développement technologique et scientifique moderne, et la logique technoscientifique contemporaine. Ce travail vise à compenser l'absence de considération de la technique dans les discours sur le genre, qu'ils soient académiques ou militants, en éclairant le rapport qui relie celle-ci à la notion de genre et en montrant comment elle la constitue. Car le fondement de notre problématique est bel et bien cet effacement de la dimension technique du concept de genre dans les différentes interprétations existantes et dans les différents discours qui le mettent de l'avant ; un effacement qui contribue bien souvent, en parallèle, à l'effacement de la maîtrise et de l'instrumentalisation du corps qu'implique également le concept. Ce travail a ainsi pour but d'inscrire la réflexion sur le genre dans une perspective historique et épistémologique plus large, en examinant certains des discours sur celui-ci à la lumière de ceux qui accompagnent le développement technoscientifique contemporain. Dans les faits, cela consistera à voir quelles sont les implications de ces représentations particulières dans la compréhension du genre et des enjeux qui lui sont liés et, plus globalement, de s'interroger sur l'impact qu'ont ces représentations du corps, du sexe et du genre dans l'espace social, notamment quant à la conception de l'individu et du sujet. Il s'agira donc d'une mise en lumière d'une mutation profonde du regard sur le corps ; une mise en lumière de la transformation du sexe ; une mise en lumière de l'ébranlement d'une représentation du corps qui s'était mise en place par l'entremise des sciences modernes. Enfin, cette perspective que

---

<sup>47</sup> Preciado (2014). *Ibid.*

nous adoptons nous apparaît pertinente en ce qu'elle échappe aux interprétations dominantes et aux lectures actuelles de la problématique du genre, en ce qu'elle constitue un impensé au sein des travaux sur le genre. Et c'est bien à ce projet, que celui de relier le genre à sa dimension technique, que nous aspirons ; s'ouvrir à l'impensé, ou au trop peu pensé, ne pas s'appesantir des conceptions actuelles, et regarder du côté de ce qui n'est pas fait afin de mieux saisir ce qu'impliquent les transformations récentes liées à la question du genre.

## Chapitre II

### Sur l'historicité d'une construction conceptuelle : vers une approche généalogique du genre

Aucun appareil n'est issu spontanément, dans sa forme achevée, de la logique de son fonctionnement. Tout processus de développement est un parcours semé d'incertitudes, de choix décisifs et de possibilités alternatives. Le parachèvement de l'objet technique efface les traces des travaux qui ont contribué à sa construction et des forces sociales qui entraient en jeu lors de sa conception. Grâce à ce processus, l'objet s'adapte à sa niche et ainsi l'occlusion de son histoire contribue à l'oubli de l'ensemble auquel il appartient. C'est ce que j'appelle *le paradoxe de l'origine : derrière tout ce qui est rationnel, il existe une histoire oubliée.*

Andrew Feenberg<sup>48</sup>

Si nous avons jusqu'ici indiqué les questionnements, les objectifs et l'hypothèse principale qui forgent l'étude que nous proposons de mener, il convient maintenant d'en tracer les contours conceptuels afin d'éclaircir la manière dont nous entendons saisir le genre comme objet sociologique et afin de baliser l'approche épistémologique qui viendra guider celle-ci sur le plan de la méthode. Rappelons que tel qu'établi précédemment, l'ambition que nous avons assignée à ce mémoire est celle de penser le concept de genre dans ses dimensions techniques, scientifiques, théoriques et épistémologiques : saisir dans ses racines et dans son évolution ce qui le rattache à l'univers technoscientifique et ce qui est en jeu dans la représentation du corps et de la subjectivité qu'il tend à véhiculer. Pour se faire, nous accorderons une

---

<sup>48</sup> Andrew Feenberg (2011). « Les dix paradoxes de la technologie », dans Jacques Lesourne et Denis Randet (dir.), *La Recherche et l'Innovation en France*, Odile Jacob, p. 289.

importance particulière à l'historicité du concept, à sa socialité, en rendant compte des processus d'élaboration et de définition des catégories, en les resituant dans leur contexte sociohistorique et en éclairant les logiques et tendances plus larges auxquelles elles se rattachent.

## **1. Conceptualisation de l'objet d'étude**

Avant d'entreprendre l'examen formel des logiques constituantes du genre, il est essentiel d'amorcer cette démarche avec l'explication de ce qui se trouve en amont, c'est-à-dire la clarification de ce que nous entendons par le concept de genre. Au vu du flou qui entoure le terme de genre dans les débats contemporains en sciences sociales — et bien au-delà —, causé en grande partie par la polysémie et l'ambiguïté qu'il revêt, l'une des premières exigences d'une étude s'engageant dans une réflexion sur le genre consiste inévitablement à proposer d'emblée une définition de cette notion fort complexe. Car sa généralisation dans les dernières décennies a propagé une équivoque, d'ailleurs facilement observable dans la myriade d'interprétations et d'usages qui en sont faits ; en effet, constamment reprise et commentée, la notion de genre a fait l'objet de toutes sortes de prolongements (par exemple, du côté d'une anthropologie de la sexualité, d'une réflexion sur les identités ou d'une critique radicale du système social) qui participent toujours davantage à sa complexification. Normes sociales, identités psychologiques, rôles sociaux, représentations culturelles, structures d'oppression : le genre en vient tour à tour à référer, de manière plus ou moins précise, à un ensemble d'éléments et de phénomènes qui peuvent s'avérer fort différents les uns des autres, et il en vient même parfois à tous les englober ; ce qui n'est pas sans accroître le degré de complexité déjà considérable du concept et des analyses qui en découlent.

### **1.1. Définition de l'objet d'étude : le genre comme concept**

Ainsi, dû à ses très nombreuses définitions, interprétations et utilisations, traiter du genre impliquerait, par souci de clarté et pour éviter le maximum de confusion, de déterminer au préalable la définition que nous souhaitons lui attribuer et la forme qui lui sera donnée. S'il est désormais commun de dire que la science construit ses objets, il nous apparaît nécessaire de le répéter ici, car si la définition s'avère, certes, une étape importante du travail de

recherche, elle participe activement à cette construction en s'imbriquant avec les autres étapes démarche scientifique, en les orientant et en étant elle-même façonnée par celles-ci. Il serait possible, par exemple, d'envisager le genre dans un sens assez large, référant à toutes les représentations socioculturelles associées au sexe d'un individu, prenant la forme de ce qui est conçu comme étant la masculinité ou la féminité : en somme, l'ensemble de valeurs, de normes, de pratiques, de comportements attendus chez un individu en fonction du sexe qui lui a été assigné ou auquel il s'identifie. Le concept de genre s'entendrait ainsi à première vue dans un sens relativement neutre, comprenant l'ensemble des représentations, ou la représentation idéale, qu'une culture donnée se fait des individus en fonction de leur sexe. Il serait également possible, dans un autre ordre d'idées, de définir le genre comme étant plutôt le processus socioculturel à travers lequel les individus sont construits comme individus sexués et/ou genrés. Cependant, de telles définitions du genre se révèlent inappropriées pour rendre compte de ce que nous souhaitons mettre en lumière à travers cette étude, ou plus précisément, ne cadrent pas directement avec la manière dont nous avons préalablement problématisé le genre. Celles-ci s'inscrivent en quelque sorte dans une approche qu'on pourrait qualifier de « scientifique », au sens où le travail de clarification conceptuelle passe par l'élaboration d'une définition abstraite et univoque dont le caractère général permettrait de représenter rigoureusement l'ensemble des singularités du phénomène<sup>49</sup>. En se détachant des cas particuliers par la création d'un objet abstrait forgé par le rassemblement des propriétés communes qui les traversent, il serait ainsi possible, dans ce type d'approche, d'illustrer le fondement du phénomène social étudié. À l'opposé, le genre pourrait être saisi dans une approche conceptuelle plus ancrée dans la recherche empirique, dans laquelle ce n'est qu'en se cantonnant aux cas particuliers qu'une définition du phénomène pourrait, de façon valable, être qualifiée de représentative ; autrement dit, en ne correspondant qu'à un seul contexte. Cependant, dans l'un ou l'autre de ces modèles, le travail de définition renvoie au postulat d'une « essence », ou du moins d'une réalité, qu'il serait possible de dévoiler par l'entremise de l'étude du phénomène. Or, contrairement à ces modèles typiquement « théoriste » et « empiriciste », nous considérons davantage, à l'instar de Marcel Mauss et Paul Fauconnet,

---

<sup>49</sup> Bastien Bosa (2015). « C'est de famille ! L'apport de Wittgenstein au travail conceptuel dans les sciences sociales », *Sociologie*, vol. 6, no. 1, pp. 61-80.

que les caractères par lesquels on en vient à définir le phénomène social étudié renvoient ultimement à ceux qui feront par la suite l'objet de l'analyse<sup>50</sup>, et non à une quelconque essence — universelle ou singulière<sup>51</sup> — qui serait propre à l'objet. Et ces caractères, ce sont, dans le cadre de notre recherche, ceux du genre comme concept, comme représentation, comme discours, et non ceux d'une vérité dont les sciences humaines et sociales tenteraient de rendre compte. Dans le même ordre d'idées, nous nous rattachons volontiers aux propos d'Éric Fassin lorsqu'il déclare qu'en sciences sociales, c'est « le travail social de définition qui fait l'objet de recherche » : en effet, pour lui, la définition étant, non pas un outil « scientifiquement objectif et neutre », mais « l'enjeu de luttes politiques », la tâche du chercheur en sociologie ou en anthropologie n'est pas de poser une définition de son objet ou de dégager de celui-ci une vérité, mais d'essayer de rendre compte du « travail permanent de définition et de redéfinition » et de l'histoire politique dans lequel ce travail s'inscrit<sup>52</sup>. Les sciences sociales se présenteraient donc, toujours selon Fassin, comme des « sciences de l'usage social », dont l'exercice est de décrire, non pas la vérité du réel, mais les représentations du réel qui, elles, ont pour ambition la vérité<sup>53</sup>.

Autrement dit, et cela réfère à une approche constructiviste de la recherche — dans laquelle nous nous situons d'emblée —, le travail de définition renvoie non pas à la description définitive d'une réalité que le chercheur cherchera à dévoiler et à expliquer, mais à la construction d'un objet qui lui permette d'étudier le phénomène social choisi en fonction de l'orientation qu'il lui aura donnée en le problématisant. Ainsi, l'orientation que nous avons donnée à notre réflexion sur le genre est telle que les définitions données en exemples précédemment seraient tout bonnement inadéquates d'un point de vue analytique, de même qu'heuristique. Effectivement, somme toute élémentaire, cette définition générale, descriptive, du genre, se trouve décalée par rapport à la réflexion déjà entamée en ce sens qu'elle ne rend pas compte du genre comme concept en soi. Nous ne cherchons pas à définir ce que représente

---

<sup>50</sup> Paul Fauconnet et Marcel Mauss (1969 [1901]). « La sociologie : objet et méthode », dans Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris, Points/minuit.

<sup>51</sup> Bosa (2015). *Op. cit.*

<sup>52</sup> Éric Fassin (2008). *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, p.170.

<sup>53</sup> *Ibid.*

le « vrai genre », le phénomène que le concept voudrait bien illustrer, mais bien ce à quoi la notion de genre renvoie comme manière d’appréhender le réel, à quel univers sémiotique et symbolique elle renvoie, aux effets de son énonciation conceptuelle. Dans cette optique, la focale ainsi mise sur le genre en tant que concept rend dérisoire, voire inutile, toute tentative de prononcer une définition précise, formelle et fermée de celui-ci, comme celles évoquées précédemment. Or, comme il nous faut malgré tout déterminer la forme sous laquelle nous entendons comprendre notre objet, nous en sommes venus à établir les frontières conceptuelles de notre objet à cet endroit précis, à son état quasi rudimentaire, là où il nous semble le plus à même de rendre compte de son positionnement dans l’espace social, soit — répétons-le — celui de concept et de représentation sociale.

## **1.2. Pour une approche sociohistorique du concept de genre**

Traiter du concept de genre implique que le genre soit envisagé comme un concept en soi. À première vue tautologique, cette prémisse requiert toutefois d’être soulignée, et ce à grand trait, afin de nous distinguer de l’approche dominante dans la recherche sur le genre qui, selon nous, ne tient pas suffisamment compte de la réalité même du concept et de son empiricité comme produit de la pratique scientifique. Nous nous situons dans une perspective critique du genre, en tant que concept, et non pas dans une critique des représentations associées à la féminité et à la masculinité. Non pas que ces représentations ne doivent être interrogées, bien au contraire — nous saurions, à cet égard, difficilement faire fi de l’apport considérable des travaux sur le genre quant à la compréhension de nombreux phénomènes liés aux rapports entre les sexes, de même que les différentes avancées sociales et humaines auxquelles ces travaux ont contribué — mais parce que ce n’est pas le propos auquel nous vouons ici ce mémoire. Ce n’est pas remettre en cause ou nier le caractère socialement et historiquement construit de ce qu’est être un homme ou une femme, c’est-à-dire la construction symbolique autour de la définition des sexes, mais bien d’interroger plus fondamentalement le regard porté à travers le concept de genre. Notre objet ne correspondant pas aux représentations sociales de genre — par exemple, la représentation de la féminité dans le monde occidental moderne —, mais au concept de genre comme représentation sociale, notre propos est celui d’examiner les conceptualisations du genre, leurs usages, leurs logiques,

leurs tensions, et surtout de rendre compte de la manière dont elles, non pas seulement, saisissent le réel, mais dont elles le créent et le transforment.

Si le concept en sciences sociales ne saurait être le réel, qu'il n'est pas « vrai », qu'il n'est qu'un construit sociohistorique, il n'en demeure pas moins réel comme un effet de l'exercice de création conceptuelle, comme représentation sociale. Au-delà du simple outil théorique, épistémologique et analytique, le concept représente en effet un modèle interprétatif à partir duquel il est possible de penser le monde et de se penser nous-mêmes. Mais comme nous l'avons déjà soulevé en nous référant à Éric Fassin, le processus de conceptualisation et de définition apparaît toujours comme effort de création, effort d'arrachement, d'une certaine part du monde qu'on ferait passer pour la réalité<sup>54</sup>. De sorte que le concept en lui-même, loin d'être neutre, ne fait pas que simplement décrire et représenter une catégorie de phénomènes ou rendre compte de l'empiricité, il crée une nouvelle part de réel qui n'existe, en substance et en représentation, qu'à partir du moment où le concept lui-même apparaît. Le concept de genre, comme tout concept, ne vient pas seulement faire état d'un phénomène, borner les contours d'une réalité désormais intelligible qui n'avait pas été pensée auparavant. Nous considérons à ce titre, comme Nancy Fraser, dans son travail sur la dépendance, que les termes employés pour décrire la vie sociale représentent des forces actives du social ; ils le produisent et lui donnent forme<sup>55</sup>. En discriminant certains éléments du réel pour concevoir des catégories, le concept façonne le réel à travers la création de nouvelles virtualités, inaugure un nouveau monde social qui, par l'avènement du concept, se distingue du monde qui le précède. Et c'est cette réalité, produit de la conceptualisation et des différents usages sociaux du concept, que nous entendons ici mettre en lumière, cette nouvelle part de réalité créée par l'utilisation inédite, à partir de 1953, du terme de genre, qui a engendré par son déploiement maintes transformations dans les manières de se représenter le sexe et le corps. Plus proche de l'hypothèse qui guide ce mémoire, il est intéressant de considérer, à la suite de Chivallon, qu'à travers les procédures de construction conceptuelle et les différents glissements de sens qui

---

<sup>54</sup> Fassin (2008). *Op. cit.*

<sup>55</sup> Nancy Fraser (2012[1994]). « Une généalogie de la « dépendance ». Enquête sur un concept-clé de l'État-providence américain », dans *Le féminisme en mouvements. Des années 1960 à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, pp. xx-xx.

peuvent survenir dans l'histoire d'un concept, l'objet de recherche lui-même tend à se transformer de manière à se conformer aux stratégies d'énonciation du discours scientifique et demeurer en adéquation avec le contenu de la définition conceptuelle qui prétend le représenter<sup>56</sup>. Cette idée, appliquée au cadre de notre recherche, amène à penser que si l'élaboration du concept de genre a effectivement généré, du même coup, cette nouvelle part de réalité sociale qu'est le genre, elle a également modifié, aussi bien discursivement que matériellement, l'objet sur lequel le genre vient s'adosser et faire sens, c'est-à-dire le sexe et le corps sexué lui-même. Et c'est en ce sens que nous ambitionnons d'éclairer les stratégies d'écriture, d'énonciation, qui entrent en ligne de compte dans cet effort de création, dans cette opération d'adéquation entre le réel et sa définition, où le corps lui-même se voit reconfiguré.

Il va sans dire que cette activité de création représente un enjeu de lutte pour les différents acteurs concernés par ce nouvel ordonnancement du réel, en particulier parce qu'elle véhicule avec elle un ensemble de valeurs, d'intérêts, et qu'elle est guidée par une rationalité qui, si elle n'y est pas proprement spécifique, se lie en partie avec des tendances sociales plus larges. Comme le soutient Christine Chivallon<sup>57</sup>, le concept « porte en lui-même l'intention qui préside à un tel découpage et qui ne peut jamais être extraite du contexte qui la gouverne » et il importe alors de se pencher sur la manière dont le concept est « formaté, modelé à des exigences »<sup>58</sup> et d'ainsi soulever les divers enjeux de pouvoir et de savoir qui ont participé à sa constitution. Cette intention évoque d'ailleurs l'idée de volonté de vérité dont traite Michel Foucault dans *L'Ordre du discours*<sup>59</sup>. Pour lui, tout discours est traversé par une volonté de vérité, c'est-à-dire une volonté qui impose et définit ce qui peut être dit ou pensé, mais également la façon dont cela doit se dire ou se penser<sup>60</sup>. Le discours vrai, celui qui est considéré comme légitime, est ainsi celui qui prend nécessairement la forme prescrite par cette volonté de vérité et qui, étant constitué à l'intérieur de ce que Foucault appelle un régime de vérité, se voit par le fait même incapable de la discerner et d'en faire l'examen critique. À cet

---

<sup>56</sup> Christine Chivallon (2008). « La notion de diaspora appliquée au monde noir des Amériques : l'historicité d'un concept », *Africultures*, vol. 1, no. 72, pp. 20-35.

<sup>57</sup> Chivallon (2008). *Op. cit.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>59</sup> Michel Foucault (1971). *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 88 p.

<sup>60</sup> *Ibid.*

égard, du fait qu'elle se manifeste à travers des régimes de vérité distincts et historiquement situés, cette notion de volonté de vérité suppose non pas l'existence d'une vérité absolue, mais bien celle de vérités multiples, de modes de véridiction variant selon les contextes et les époques<sup>61</sup>. Le concept de genre nous apparaît en ce sens comme étant un mode distinct d'énonciation de ce qui est considéré comme vrai à propos du sexe, il nous apparaît — et nous l'avons soulevé dans le cadre de notre hypothèse — comme étant la modalité par laquelle le sexe, et du même coup le corps, sont désormais appréhendés dans le monde contemporain et qui se détache du discours moderne sur le sexe biologique.

Bien plus qu'un simple concept, nous considérons que le genre en est venu à se constituer en un véritable discours, c'est-à-dire, pour donner une définition d'inspiration foucauldienne, un « ensemble structuré et mêlé des pratiques, des signes-symboles, des acteurs et des matérialités qui produit, stabilise, reproduit et transforme un savoir, une signification de la réalité »<sup>62</sup>. Car tous les concepts n'ont pas la même résonance historique et sociale et si l'impact de certains se limite au seul cadre de la recherche académique, certains retentissent bien au-delà de leur contexte originel d'énonciation et laissent une empreinte, une marque, non pas seulement dans l'histoire des idées, mais dans l'histoire en général en modifiant radicalement la manière dont nous avons de nous représenter le monde et nous-mêmes et en se constituant comme nouveau schéma interprétatif. Et cette résonance particulière que, force est d'admettre, la notion de genre a eu et conserve encore, ne peut être pensée et comprise sans la relier à des questions de pouvoir. Notre attention se portera ainsi sur les conditions d'énonciation de ce nouveau discours sur le sexe, de ses fondements théoriques aux modalités de son développement, qui représentent à notre avis des éléments indispensables pour comprendre les assises du discours contemporain sur le genre. Nous nous donnons comme tâche de mettre en lumière les logiques et les mécanismes de pouvoir qui ont donné lieu à l'apparition sociohistorique du concept de genre et de sa constitution en grille d'intelligibilité du réel, en discours, en régime de vérité. Quelles ont donc été les conditions de possibilité afin

---

<sup>61</sup> Michel Foucault (2001[1971]). « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits*, vol. I, Gallimard, Paris, pp. 1004-1024.

<sup>62</sup> Reiner Keller (2007). « L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives. », *Recherches Qualitatives*, Hors Série, no. 3, p. 302.

que ce discours puisse s’instaurer et perdurer ? Quelles sont les exigences et les intentions qui ont conditionné l’émergence discursive du genre ? Avec quoi la notion de genre a-t-elle été en concurrence ? À quelles tendances s’est-elle agglutinée ? Quels ont été les formes d’action inventées, les arguments avancés, les références arrimées pour que le discours s’impose ? Quelles ont été les définitions et les significations qui ont été privilégiées ? Quels acteurs se sont vus impliqués dans la mise en place de ce régime de vérité ? Quelles normes, valeurs, représentations ont-elles été véhiculées ?

Il s’agit de voir comment le concept de genre en est venu à s’imposer, autant dans l’espace académique et scientifique que dans l’espace public, comme nouvelle structuration symbolique du monde ; de voir comment il a proliféré, comment il s’est affirmé ; de se pencher, en fin de compte, sur son processus de légitimation et s’intéresser aux logiques de pouvoir qui ont participé à celui-ci. Le chemin que nous entendons suivre est celui, donc, d’une analyse sociohistorique du discours du genre, à travers laquelle sera scrupuleusement mis en examen le rapport entre le contexte d’énonciation du discours et les effets discursifs et matériels de ce discours, que ce soit de l’ordre de la modification des structures symboliques, de l’émergence de nouvelles subjectivités ou de la transformation physique des corps.

### **1.3. Pour une généalogie du concept de genre**

C’est en ayant un certain recul historique que nous interrogerons les liens entre savoir et pouvoir dans la constitution du champ discursif du genre. Effectivement, pour tenter de saisir le genre comme concept et ce qu’il incarne comme représentation sociale et discours, il nous apparaît essentiel de tenir compte du caractère social et historique des catégories conceptuelles et, corrélativement, du travail de conceptualisation lui-même ; de tenir compte qu’il s’inscrit dans un contexte sociohistorique et qu’il est toujours redevable de celui-ci. Notons à ce titre que le poids que nous accordons dans notre démarche au caractère contextuel du concept du genre nous apparaît un moyen de nous détacher de ce que Hubert Dreyfus et

Paul Rabinow nomment chez Foucault l'« illusion du discours autonome »<sup>63</sup>. Le genre, malgré l'évidence dont il peut sembler être enduit, a une origine et pour en rendre compte, nous nous devons de l'aborder, non pas comme une réalité sociale observable, autonome, mais bien comme un objet conceptuel, produit de la science, n'existant pas en dehors de son élaboration conceptuelle temporellement et spatialement située, mais se constituant plutôt à travers un ensemble d'acteurs, d'institutions, d'objets, de définitions, de controverses, etc., et dont les effets sont à la fois discursifs et non discursifs. Dans cette optique, nous nous vouerons dans ce mémoire à renouer avec l'historique de l'émergence du concept de genre dans le but de mieux saisir, comme nous l'avons déjà dit, ces logiques initiales et les ambiguïtés à travers lesquelles il s'est constitué, de même que les enjeux sociaux et politiques qui ont participé à son processus de légitimation comme champ discursif. En faisant l'exercice de tourner notre regard vers le passé ; nous faisons le pari que c'est dans l'histoire du phénomène, et surtout dans sa genèse, qu'il est possible de mieux cerner ses logiques, mais plus largement les tendances dans lesquelles il s'inscrit. Étant donné qu'il possède un certain degré d'abstraction et de généralité du fait qu'il est un construit théorique, le concept, en visant l'objectivation du réel, permet de mettre en évidence les grandes lignes de force, les logiques, qui traversent les rapports sociaux, régissent le social, et qui, par le fait même, le traversent également. Et ce sont ces logiques qu'incarne le discours sur le genre qui représentent selon nous des tendances sociétales fortes du monde contemporain, que ce mémoire entend analyser. Nous nous intéressons donc également au concept en rapport avec ce qu'il nous révèle sur le contexte sociohistorique à travers lequel il s'est forgé. Toutefois, force est d'admettre que l'examen sociohistorique du concept de genre, en tant que discours et représentation, se doit d'aller plus loin que la simple reconnaissance de son aspect contextuel et de l'examen de son origine dans la mesure où le concept de genre n'est pas le fruit d'un seul contexte, définitif et immuable, mais qu'il s'inscrit au contraire historiquement dans une suite de contextes particuliers, au sein desquels sa définition et son usage se sont sans cesse vus modifiés. Comme tout concept, comme tout outil d'analyse, mais aussi comme tout savoir, ce sont ses usages qui le déterminent. Et c'est en l'atteignant dans ce lieu, dans le creux de ses usages, à l'intérieur des

---

<sup>63</sup> Hubert Dreyfus et Paul Rabinow (1984). *Michel Foucault : un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 366 p.

univers sociaux dans lesquels il a évolué historiquement, et continu d'évoluer, et en rapport avec les pratiques qui lui sont associées, qu'il présente selon nous le plus grand potentiel heuristique en fonction de nos objectifs de recherche. Car « les sciences sociales sont en effet des sciences de l'usage social : elles rendent compte des usages — au sens non pas d'us et coutumes, mais d'utilisations »<sup>64</sup>. Et pour rendre compte de ces usages du concept de genre, pour mettre à l'étude la relation dialectique entre les définitions du concept et leur contingence, nous sommes amenés à effectuer une cartographie des différentes conceptualisations du genre, de ces différents usages. Toutefois, il ne nous apparaît pas nécessaire, en fonction de l'orientation que nous avons donnée à notre travail, de cartographier scrupuleusement l'ensemble de ses usages, de ses définitions, de ces auteur-e-s qui l'ont théorisé ou de ces institutions qui l'ont intégré ou promu ; notre but n'étant pas de faire un inventaire exhaustif et fondamentalement descriptif des utilisations de la notion de genre, mais plutôt de se pencher sur la cristallisation de certaines définitions, certaines significations de celle-ci, au fil de l'histoire et d'en faire l'analyse. Adoptant la forme d'une histoire sociologisée du genre, notre travail ne saurait se résumer, d'un côté, à une simple histoire aplanie des idées, ou de l'autre côté, à une histoire quasi biographique des auteur-e-s et des œuvres marquantes. Elle est davantage une histoire politique du genre, une histoire de son processus de légitimité et de ses conditions de possibilité, une histoire de sa constitution en tant que nouveau régime de vérité sur le sexe à un moment historique précis, au sens où elle entend examiner les mécanismes de production sociale de ces discours considérés comme étant la vérité à un moment historique donné. Car, en fin de compte, c'est la production historique du concept de genre, et de son ordonnancement en discours légitime, en grille d'intelligibilité, en régime de vérité qui nous intéresse. S'intéresser à ce qui a orienté l'histoire conceptuelle du genre renvoie à s'interroger, au final, sur la production de la définition, sur ses usages et les conséquences plus ou moins normatives de ces usages ; c'est reconnaître que le genre, en tant que concept et en tant que discours, ne peut être extrait de son contexte ou dégagé de son historicité et qu'il en est toujours redevable ; c'est mettre en exergue son caractère contingent. Alors, c'est dans l'optique d'accéder à une meilleure compréhension des

---

<sup>64</sup> Fassin (2008). *Op. cit.*, p. 171.

ambiguïtés qui traversent l’histoire conceptuelle du genre — notamment celles liées à son rapport à l’univers technoscientifique — que nous proposons de dérouler le fil de cette histoire pour y trouver, non pas des réponses, mais de quelconques traces, des indices, qui puissent apporter un éclairage nouveau sur les enjeux sociaux et politiques associés au discours du genre. Plus précisément, c’est s’engager dans la voie de l’histoire pour mieux comprendre ce qu’implique le genre aujourd’hui : c’est, au final, s’engager à en faire la généalogie.

Associée à Michel Foucault, la démarche généalogique suppose de retracer les différents glissements de sens qu’un terme a historiquement subi, à examiner de plus près ceux d’entre eux qui se sont cristallisés et qui se sont historiquement accumulés, comme autant de couches de significations, jusqu’à constituer le sens actuel du terme donné. Faire la généalogie du concept de genre, ce serait donc de le relier aux contextes qui l’ont constitué, aux différentes configurations épistémologiques dans lesquelles il s’est inscrit, et qui en ont fait ce qu’il est aujourd’hui, ce qui nous interroge. Il s’agit de dépoussiérer des significations et des logiques que le temps a rendues moins apparentes dans le discours du genre, mais qui n’en sont pas moins constituantes. Faire sa généalogie, c’est interroger son évidence ; c’est s’intéresser à sa production historique en tant que concept. C’est accorder une importance toute particulière à ses origines, à ses fondements premiers, aux représentations desquelles il est issu, à celles desquelles il se détache, et, surtout, celles qu’il porte en lui<sup>65</sup>. Se donner pour objectif de comprendre le concept de genre implique qu’on en aborde la réalité du point de vue de sa genèse. En effet, la question de l’émergence est primordiale dans la démarche généalogique, car c’est « l’entrée en scène des forces ; c’est leur irruption, le bond par lequel elles sautent de la coulisse sur le théâtre, chacune avec la vigueur, la juvénilité qui est la sienne »<sup>66</sup>. L’examen de l’émergence d’un discours permet de retracer comment un ensemble de pratiques discursives et matérielles, de logiques et d’énoncés auparavant épars se sont, à un moment précis et dans un contexte donné, agglomérés de telle sorte qu’ils en viennent à constituer une nouvelle structuration symbolique du monde<sup>67</sup>. Toutefois, en tenant compte de

---

<sup>65</sup> Foucault (2001[1971]). *Op. cit.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>67</sup> Foucault (2001[1971]). *Op. cit.*

ce que dit Foucault concernant l'exercice généalogique, nous reconnaissons que nous ne saurions effectivement trouver la signification première du concept que nous tâchons de faire la généalogie puisqu'il existe toujours un « avant », un usage antérieur qui se dissimulerait à notre étude<sup>68</sup>. Dans cette optique, nous avons délibérément choisi de fixer le point de départ de notre généalogie du concept de genre à un moment précis de son histoire, soit celui où, en 1953, le docteur John Money se l'approprie et l'élabore dans le cadre de la recherche sur les enfants intersexués<sup>69</sup>; un moment particulier qui, d'une part, correspond à sa première utilisation hors du champ strictement grammatical, mais qui, d'autre part, plus fondamentalement, signe sa double entrée dans la sphère des sciences sociales et celle des sciences naturelles. Faire la généalogie du concept de genre consiste également à rapporter d'une certaine manière une interrogation présente sur le passé, de façon à retracer les différents événements, les différents usages, qui ont fait en sorte que le genre arbore aujourd'hui la forme qu'il possède. Cela nous amène ainsi à nous inscrire dans une approche sociohistorique du concept de genre, dans une approche qui tente d'abord de replacer la genèse du champ discursif du genre dans un contexte, certes social et politique, mais d'abord scientifique et technique. Car la notion, sa genèse et ses diverses transformations ne vont pas de soi. De multiples facteurs ont contribué, en se juxtaposant, à son avènement, mais il nous importe plus particulièrement de redonner une visibilité à certains d'entre eux, notamment ceux liés au développement technoscientifique, et d'analyser comment ils ont rendu possible l'émergence du discours sur le genre. À cet égard, si le concept du genre nous apparaît présenter de multiples affinités avec l'univers technoscientifique, notamment de par son contexte d'émergence et que celles-ci soient le cœur de notre travail, il nous importe de souligner que le discours sur le genre ne saurait se limiter exclusivement à celles-ci et qu'il est au contraire bien plus complexe.

Pour dissiper le brouillard et retrouver le concept de genre derrière les apparences de sa naturalité ou d'une quelconque évidence, il nous faut décortiquer les étapes du processus de légitimation et révéler les différents mécanismes à l'œuvre dans l'occultation de la dimension

---

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> Löwy (2003). *Op. cit*

technoscientifique du genre ; ce que nous allons faire en déroulant le fil de l’histoire du genre, qui n’est pas seulement l’histoire d’une notion, mais également celle d’une pensée sur le sexe de plus en plus liée aux développements des sciences et des technologies biomédicales. Cette excursion généalogique à l’intersection de l’histoire des sciences sociales, de celle des sciences biologiques et médicales, et de celle des mouvements sociaux — des femmes, des minorités sexuelles et des groupes de patient-e-s —, vise donc à comprendre par quelles contingences historiques le genre en est venu à s’instituer comme véritable régime de vérité discourant sur le sexe, allant jusqu’à ébranler l’idée même de différence sexuelle. Il est évident que cette histoire du concept de genre qui est ici proposée ne représente pas un objectif en soi ; la pertinence de l’entreprise que nous entendons mener tient davantage à la grille de lecture qui la guide qu’à son exhaustivité et sa précision historique, qui relèvent d’ailleurs plus du travail de l’historien que du sociologue.

## **2. La nécessité d’une distanciation de l’approche foucauldienne**

Si nous avons jusqu’à présent mis l’accent sur les dimensions discursives et symboliques du genre, nous nous gardons vivement de le considérer comme n’étant qu’une simple théorie abstraite ; en réalité, et c’est là l’un des objectifs de notre démarche que de le mettre en lumière, le genre possède une forte dimension pratique. Développée initialement dans le but de légitimer une pratique médicale, la notion de genre voit ses effets dépasser le strict cadre symbolique pour atteindre plus directement le corps des sujets, dans leur dimension matérielle<sup>70</sup>. Par l’entremise d’un ensemble de savoirs, de techniques et de technologiques, et en particulier les biotechnologies et les nouvelles technologies de reproduction, le discours sur le genre en vient à produire et à transformer les corps sexués, pas seulement symboliquement, mais aussi dans leur réalité concrète. En ce sens, une des avenues théoriques possibles pourrait être d’envisager le genre, de par ses dimensions à la fois matérielles et discursives, pratiques et symboliques, comme étant lui-même une forme de technologie, comme une forme de dispositif technoscientifique. En d’autres mots, il s’agirait de conserver le sens foucauldien de « technologie », en soulignant les aspects médiateur et

---

<sup>70</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

producteur du genre, mais de l'étendre en incluant son sens proprement technique ; ce qui nous permettrait de lier le discours du genre à la production matérielle et technoscientifique, et non pas seulement discursive, des corps sexués — ou plutôt, des corps genrés. Néanmoins, ce modèle d'analyse pose problème, et ce, de deux façons : d'abord, sur le plan terminologique et méthodologique, et, plus fondamentalement, sur le plan théorique. En soulevant ces impasses, nous serons amenés à constater que la prise en compte du genre en tant que concept et régime de savoirs nécessite de porter une attention toute particulière à la manière de définir la notion de technique, ainsi qu'à la forme du cadre théorique à partir duquel nous analyserons notre concept.

## **2.1. Impasses terminologique et théorique de la « technologie » et de la « technique »**

La mobilisation de la notion de « technologie », de même que celle de « dispositif » ou celle de « technique », se révèle, appliquée au cadre de notre travail, source de nombreuses ambiguïtés, voire de fautes méthodologiques, dont il nous est nécessaire de nous dégager afin de veiller à la cohérence et la clarté de notre propos. En effet, compte tenu de notre démarche, il serait difficilement tenable, autant théoriquement que méthodologiquement, que de recourir ou reprendre à notre compte des concepts si fortement associés à la pensée foucauldienne, qui renvoie ni plus ni moins à l'objet d'étude que nous souhaitons envisager. De par les multiples usages qu'en fit Foucault lui-même et du fait qu'elles furent largement reprises et théorisées par la suite par différents auteur-e-s s'inscrivant dans son sillage et prolongeant sa pensée, les notions de « technologie » et de « technique » font désormais partie intégrante du vocable foucauldien. Ce n'est pas sans présenter d'obstacle : nous ne pouvons effectivement en faire fi lorsque le cœur de démarche à laquelle nous nous vouons consiste précisément à rendre compte du rapport qu'entretient la technique avec le concept de genre, alors que c'est précisément dans l'approche foucauldienne — et, plus largement, le courant poststructuraliste — que s'ancrent en grande partie — et de manière quasi paradigmatique — la conception et la compréhension actuelles du genre. Autrement dit, le fait que le concept de genre soit aujourd'hui pensé en termes principalement poststructuraliste et foucauldien nous oblige à nous abstraire de ce vocable si nous voulons mener à bien notre entreprise ; ces approches

représentant les influences théoriques fondatrices des études culturelles dans lesquelles s'inscrivent les études de genre.

À ce sujet, la relation entre le genre et la technologie représente un thème largement étudié au sein de la pensée féministe depuis les années 1980 — si bien que s'est développé le sous-champ disciplinaire des études féministes des sciences et des technologies. Mais si un examen de la littérature féministe sur les technologies laisse effectivement entrevoir un nombre non négligeable d'études allant dans cette direction, la plupart de ces travaux se penchent dans les faits plus spécifiquement sur la manière dont la technologie participe à la production et à la reproduction des rapports de genre ou sur la manière dont les objets techniques sont genrés<sup>71</sup>. La prise en compte de la dimension technique dans les fondements du concept lui-même se révèle quasi inexistante. Or, nous ne nous intéressons pas aux objets techniques, à la manière dont ceux-ci sont conçus à l'intérieur des rapports de genre ou qu'ils véhiculent des normes de genre ; nous ne nous intéressons pas aux rapports de genre, rappelons-le, mais au discours entourant le concept de genre. Il faut toutefois noter que des auteures féministes ont bel et bien théorisé le genre comme technologie en tant que telle ; l'idée n'est pas nouvelle et force est d'admettre qu'elle représente même une position déjà fortement établie dans le champ actuel des études de genre. Effectivement, c'est dans les travaux de Teresa de Lauretis qu'émane, en 1990, la proposition de relier pour la première fois le genre au concept épistémologique de technologie<sup>72</sup>. Profondément inscrite dans la perspective foucauldienne, l'utilisation que De Lauretis fait du terme « technologie », qu'elle reprend explicitement des travaux de Foucault, pour traiter de la « technologie de genre » met l'accent sur la dimension productive du pouvoir. Notons ici que, au-delà de l'ambiguïté terminologique que nous avons déjà soulevée, c'est sur ce point crucial que la posture épistémologique foucauldienne nous apparaît problématique, à savoir la conception particulière du pouvoir sur laquelle elle repose et la manière dont la technique et la technologie y sont rattachées.

---

<sup>71</sup> Judy Wacjman (2007). « From Women and Technology to Gendered Technoscience », *Information, Communication & Society*, vol. 10, no. 3, pp. 287-298.

<sup>72</sup> Teresa De Lauretis (1990). « Technologie de genre », in *Théorie queer et cultures populaires : De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, pp. 37-94.

## 2.2. Technique, technologie et pouvoir chez Michel Foucault

Défini davantage comme étant un médiateur — voire un producteur —, et non comme un simple intermédiaire de la domination comme la conception traditionnelle du pouvoir le propose, le pouvoir existe et se perpétue uniquement, selon Foucault, par usage et répétition d'un ensemble de technologies de médiation. De même, le pouvoir est moins vu comme une force répressive engendrant la domination qu'une relation produisant les sujets et produisant simultanément les conditions par lesquelles ces mêmes individus peuvent résister à l'assujettissement<sup>73</sup>. En ce sens, le pouvoir ne saurait être une force qu'on puisse exercer ou qui puisse être objet d'appropriation individuelle; désincarné, le pouvoir n'existe chez Foucault qu'à travers un ensemble de relations et de médiations, qu'à travers diverses « technologies », comme le sont les acteurs, les objets, les techniques, les institutions, les corps, les mots, les subjectivités, etc.<sup>74</sup>. D'abord, sur la seule question du pouvoir, on fera remarquer que Céline Lafontaine a déjà, dans *L'Empire cybernétique*, montrer en quoi la notion de pouvoir élaborée par Foucault véhicule une vision « dépolitisée », « décentralisée » et « totalisée » du pouvoir<sup>75</sup>. Ne se limitant à aucun objet, ne s'incarnant dans aucun sujet ou institution, le pouvoir tel qu'envisagé par Foucault traverse et façonne l'ensemble des rapports sociaux; son omniprésence et son caractère diffus l'empêchant d'être circonscrit ou localisé, n'existant que par les relations elles-mêmes<sup>76</sup>.

Ceci étant dit, cette conception désincarnée du pouvoir est préoccupante, notamment lorsque nous examinons la question de la technique et de la technologie. Comme nous l'avons mentionné, la technologie, chez Foucault, apparaît d'abord et avant tout comme une « technologie de pouvoir », c'est-à-dire comme une forme de médiation par lequel le pouvoir en vient à s'exercer. Rappelons que loin d'être anodin, le recours de Foucault au terme « technologie » lui sert justement à souligner la dimension productive du pouvoir — la technologie comme action productrice — tout en exposant le rapport intime qui relie selon lui

---

<sup>73</sup> Michel Foucault (1994). « Le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Gallimard.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> Céline Lafontaine (2008). *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, p. 110.

<sup>76</sup> *Ibid.*

le savoir et le pouvoir — la technologie comme action productrice convergeant avec le savoir. Lorsqu'il traite de la construction de la sexualité dans *Histoire de la sexualité*, Foucault emploie en ce sens le terme de « technologie du sexe » : contrairement à l'idée selon laquelle le XIXe siècle aurait réprimé et imposé le silence en ce qui a trait à la sexualité, Foucault suggère qu'il l'aurait créé en favorisant la multiplication des discours portant sur le sexe dans les différents champs du pouvoir<sup>77</sup>. Autrement dit, l'interdit et la loi n'auraient pas réprimé la sexualité, mais ils l'auraient plutôt produite par l'entremise de sa mise en discours, et notamment en en faisant un objet de science. Au sens foucauldien, la technologie a ainsi davantage à voir avec un instrument de pouvoir, un effet discursif, que la technologie au sens plus littéral du terme, à savoir dans sa dimension technique et concrète. Ensuite, la technologie se décompose chez Foucault en un ensemble d'éléments disparates par l'entremise desquels elle arrive à se mettre en œuvre : et aux côtés des institutions, des acteurs, des discours, et des mots, la technique apparaît alors comme un outil parmi tant d'autres de la technologie de pouvoir.

Le sens que Foucault donne à chacun de ces termes est complexe, de même que variable puisque les définitions changent selon le moment où il en parle, et nous ne prétendons nullement en comprendre toutes les finesses. D'ailleurs, là n'est pas le cœur de notre propos. En fait, la complexité et la variabilité de ce à quoi réfère la technique et la technologie dans l'approche foucauldienne rejoint d'une certaine façon ce que nous voulons soulever : c'est-à-dire que, autant conceptuellement que théoriquement, la notion de technique se perd au bénéfice d'une prédominance de la discursivité dans l'explication du social. La perspective foucauldienne fait en ce sens problème pour penser pleinement la technique. Elle consacre un fondement discursif de la technique dont il est difficile de s'accommoder dans le cadre de notre recherche : partout où elle apparaît et agit, la technique serait, dans cette perspective, un effet du pouvoir et d'un système discursif. Comment traiter de la technique si elle semble dès lors se soustraire, d'une part, à sa dimension concrète, et d'autre part, à sa propre histoire ? Comment rendre compte du rôle de la technique dans la genèse et le développement du

---

<sup>77</sup> Michel Foucault (1976). *Histoire de la sexualité. Tome I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

discours autour du concept de genre s'il nous est impossible de saisir la technique comme réalité concrète, indépendante du discours et ayant des propriétés qui lui sont propres ? Du coup, ce déterminisme discursif exclut toute autonomie de la technique et, par le fait même, écarte toute possibilité d'une véritable réflexion sur la technique. D'ailleurs, ce point n'avait pas échappé à l'historienne américaine Bernice Hausman qui, dans *Changing Sex : Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender*, propose une critique similaire de la notion de technologie chez Foucault, et plus particulièrement chez les féministes culturelles qui la récupèrent pour traiter du genre<sup>78</sup>. Ces dernières ont tendance, selon Hausman, à situer les technologies et les sciences à l'intérieur d'un système idéologique dans lequel elles en viennent à être réduites à des constructions idéologiques particulières et dont les effets matériels ne sont, du coup, que le prolongement du système discursif<sup>79</sup>. Or, pour Hausman, on ne peut comprendre la relation entre la technologie et le système de genre sans accorder d'abord à la technologie une certaine autonomie : la technologie ne peut être pensée comme entièrement dépendante<sup>80</sup>. S'intéressant au transsexualisme, elle développe la thèse que les développements technologiques ne font pas que subir passivement l'idéologie, comme le suppose les féministes culturelles, mais qu'ils peuvent causer des effets — matériels et discursifs — en eux-mêmes, rendant possibles la formation de nouvelles discursivités et, comme avec la transsexualité, de nouvelles subjectivités. Elle récuse ainsi l'argument que ce ne sont que les constructions idéologiques et discursives qui influencent, de manière unilatérale, la technologie, affirmant que l'influence peut également s'effectuer en sens inverse<sup>81</sup>. Si la critique d'Hausman nous apparaît valable, il faut indiquer que de nombreuses auteures dites « culturelles », en particulier dans le champ des études féministes des sciences et des technologies, ont exploré le rapport entre la technologie et le système de genre en soulignant le processus de co-construction<sup>82</sup>. Toutefois, il demeure que la technique y apparaît

---

<sup>78</sup> Bernice L. Hausman (1995). *Changing Sex : Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender*. Duke University Press, 264 p.

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> Wendy Faulkner (2001). « The Technology Question in Feminism : A View From Feminist Technology Studies », *Women's Studies International Forum*, vol. 24, no. 1, pp. 79-95 ; Francesca Bray (2007). « Gender and Technology », *Annual Review of Anthropology*, vol. 36, pp. 37-53.

malgré tout dans sa conception instrumentale plus traditionnelle, à savoir un outil dont la signification varie en fonction des usages qui en sont faits, si elle n'y est pas entendue, encore une fois, comme implicitement subsumée au champ discursif.

De plus, la manière dont Foucault, et les auteur-e-s à sa suite, rattachent la technique au pouvoir fait en sorte que celle-ci apparaît en grande partie neutralisée. Vue comme un outil par lequel le pouvoir en viendrait à se diffuser et s'exercer, la technique, réduite au statut d'instrument, se voit vidée de toute signification propre : effet du pouvoir, c'est celui-ci qui la façonne, qui lui donne une forme, qui lui accorde un sens. Comme le pouvoir s'exerce selon Foucault, non pas par incarnation dans une entité fixe, mais par diffusion à travers l'ensemble des relations sociales, et qu'il se fait, non pas dans une seule direction (comme le rapport de domination, qui se caractérise par une orientation hiérarchique du pouvoir de haut en bas), mais dans toutes les directions, les médiations qui permettent au pouvoir de s'exercer ne portent en elles-mêmes aucune orientation ou signification prédéterminées. Et c'est en ce sens que la technique apparaît comme neutre, dénuée de signification — sinon celle d'être instrument du pouvoir —, dans la conception foucauldienne : ce sont les usages qui en sont faits qui lui donnent signification et orientation. En somme, dissoute dans le champ discursif et neutralisée comme simple instrument de pouvoir, la technique s'avère difficilement pensée en tant que telle. L'approche foucauldienne présente ainsi de nombreux angles morts quant la compréhension de la question de la technique, et plus particulièrement parce qu'elle peine à rendre compte du rôle spécifique de la technique dans les sociétés industrielles modernes et à cerner ce qui la caractérise et ce qu'elle présente de spécifique comme rapport au monde.

Pour revenir à la question terminologique, en étant fortement associée à une conception particulière du pouvoir qui renvoie précisément à ce que nous nous sommes donné pour tâche d'interroger dans cette étude, à savoir l'occultation et la neutralisation de la technique, il nous importe ici de nous distancer de l'approche foucauldienne et de ses termes. Bien évidemment, cela ne nous amène pas à rejeter l'ensemble des analyses réalisées par Foucault ; au contraire, plusieurs d'entre elles nous serviront même à appuyer notre propos, notamment en ce qui a trait aux transformations historiques de la pratique et de la pensée médicales. De la même façon, nous ne nous sommes pas empêchés de nous référer à ses écrits sur l'approche

généalogique pour établir les bases de notre propre démarche méthodologique ; celle-ci fournissant, selon nous, un cadre propice à l'étude d'un concept théorique comme nous entendons le faire. Toutefois, nous nous gardons d'aller plus avant. Et cela nous amène à saisir notre objet à l'aune d'un cadre conceptuel qui s'en écarte, et dont la terminologie lui est propre. En plus de définir précisément ce que nous souhaitons mettre de l'avant par la notion de « technique », nous nous devons également d'explicitier le plus nettement possible la posture épistémologique et théorique qui sera la nôtre et les a priori qui la composent. Car, comme nous l'avons déjà esquissé, c'est sous un tout autre angle de vue que nous désirons aborder la contribution de la dimension technique à l'analyse du discours sur le genre, c'est-à-dire celui des logiques de maîtrise et d'opérativité qui constituent le cœur de la technique moderne et de la technoscience contemporaine.

### **3. La rationalité technique moderne : définition et conceptualisation**

Si nous avons jusqu'à maintenant pris soin de nous distancer d'une certaine conception de la technique, il convient désormais de préciser ce à quoi nous renvoyons ici le terme « technique », et ce qui constituera ultimement le cadre conceptuel à partir duquel il nous sera possible de lire le concept de genre. La technique, tout comme la notion de genre, renvoie à une réalité éminemment complexe, aux multiples dimensions et formes, que l'exercice conceptuel ne saurait saisir autrement que partiellement. Prenant acte de cette limite inhérente à toute activité scientifique, qui est celle de ne jamais accéder pleinement et directement à la réalité étudiée, et compte tenu des objectifs poursuivis, nous nous bornerons à une représentation spécifique de la technique, ou, plus exactement, à une forme historique donnée de celle-ci, que nous utiliserons à titre d'idéal-type. En reprenant la distinction faite par de nombreux penseurs de la technique, dont Lewis Mumford<sup>83</sup>, Herbert Marcuse<sup>84</sup>, Jacques Ellul<sup>85</sup> et Andrew Feenberg<sup>86</sup>, entre la technique et la technique moderne, de même qu'en

---

<sup>83</sup> Lewis Mumford (2016 [1934]). *Technique et civilisation*, Paris, Éditions Parenthèses, 480 p.

<sup>84</sup> Herbert Marcuse (1968). *L'homme unidimensionnel*, Paris, Éditions de Minuit, 312 p.

<sup>85</sup> Jacques Ellul (1954). *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 401 p.

<sup>86</sup> Andrew Feenberg (2004). *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 230 p.

s'appuyant sur le postulat selon lequel la technique n'apparaît jamais en soi, pure et universelle, mais bien toujours à travers un certain agencement sociopolitique<sup>87</sup>, nous aborderons plus précisément la technique sous sa forme culturelle moderne, à savoir telle qu'elle s'est développée dans le contexte occidental des sociétés industrielles. Or, en quoi la technique moderne est-elle spécifique ? Quels sont les aspects fondamentaux de la technique dans le contexte moderne et contemporain ? Quelles en sont les implications ? En tentant de trouver réponse à ces questions, nous serons d'une certaine façon amenés à construire une représentation idéaltypique de la technique moderne. En effet, même si cette dernière ne peut, comme l'évoque l'historien des sciences Dominique Pestre, se penser en essence<sup>88</sup>, qu'elle ne peut être envisagée hors de son contexte, il demeure malgré tout possible de mettre en relief certains des traits généraux qui la constituent, de rendre compte de sa spécificité sociale et historique et d'en relever un sens général. Et subséquemment, ces traits serviront d'assises à l'élaboration d'une proposition de modèle conceptuel de la technique moderne, qui sera ni plus ni moins que la grille de lecture par l'entremise de laquelle sera examiné le concept de genre. Il est à noter que nous porterons une attention particulière à la question des valeurs et des représentations culturelles de la technique, car comme nous le verrons à travers la pensée de plusieurs auteur-e-s, la technique se voit dotée dans sa forme moderne d'un statut normatif et culturel inédit, à partir duquel elle devient véritable objet de culte. Pour éclairer ce phénomène, le recours à la notion de rationalité technique — ou « rationalité instrumentale »<sup>89</sup>, « rationalité technologique »<sup>90</sup>, etc. — nous apparaît essentiel ; celle-ci permettant de montrer comment la technique n'est plus seulement, dans l'Occident moderne, un outil ou un instrument, mais qu'elle se développe jusqu'à devenir une logique en elle-même. Au cœur de la structure conceptuelle de notre démarche, cette notion nous servira ainsi non seulement à inscrire la technique au sein d'un contexte plus large, mais aussi, et surtout, à comprendre la particularité du rapport au monde et de la manière de penser qu'elle véhicule, et qui l'ont accompagné des balbutiements de la science moderne jusqu'aux formes les plus

---

<sup>87</sup> Pestre (2013). *Op. cit.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> Jürgen Habermas (1973). *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, 211 p.

<sup>90</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.* ; Herbert Marcuse (2001). « Quelques implications sociales de la technologie moderne », *Tumultes*, vol. 2, no. 17-18, pp. 11-43.

contemporaines des technosciences. Enfin, nous en viendrons corrélativement à traiter de certains des nombreux questionnements que le développement de la technique moderne ne manque pas de soulever quant aux enjeux d'autonomie et de liberté humaines, en nous inscrivant par le fait même dans la lignée des théoricien-ne-s critiques de la technique.

### **3.1. La distinction de la technique et de la technique moderne**

Nombreux sont les auteur-e-s ayant établi une différence entre la technique en général et celle qui s'est développée à partir du XVIIIe siècle en Occident. Dès les années 1930, Lewis Mumford souligne la manière dont la technique s'est vue radicalement transformée avec l'avènement de la modernité occidentale, et plus profondément encore avec le développement du machinisme, qui a transformé à la fois les formes culturelles et les fondements matériels de l'Occident<sup>91</sup>. Toutefois, ce découpage apparaîtra plus explicitement encore au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, chez des auteur-e-s ouvertement engagé-e-s dans une réflexion critique de la technique et de la technologie, pour qui penser les sociétés industrielles modernes en fonction d'une conception instrumentale, universalisée et neutre de la technique apparaît non recevable, l'absence de prise en compte de la contingence et de la spécificité historiques de la technique moderne étant notamment mise en cause<sup>92</sup>. Serge Latouche évoque ainsi que « le phénomène technique n'est central que pour autant qu'il est inséré dans un contexte social et dans l'histoire »<sup>93</sup>. Comme le signale François Jarrige, cette distinction systématique se retrouve chez la plupart des auteur-e-s critiques de la technique, ce qui s'explique en partie selon lui par une volonté de ne pas voir leurs analyses réduites à des manifestations « technophobes », plaidant pour le rejet de tout développement technique<sup>94</sup>. Elle se retrouve notamment chez le sociologue Georges Friedman, qui, à partir de ses travaux sur les impacts de la technique et de la machine dans le monde du travail — et au-delà —, soutiendra qu'« il n'y a pas de problème universel et métaphysique de la technique ; il y a

---

<sup>91</sup> Mumford (2016 [1934]). *Op. cit.*

<sup>92</sup> François Jarrige (2014). *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 419 p.

<sup>93</sup> Serge Latouche (2004). *La Mégamachine. Raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., p. 30.

<sup>94</sup> Jarrige (2014). *Op. cit.*

essentiellement un problème de l'utilisation de la technique en régime capitaliste»<sup>95</sup>. Similairement, Herbert Marcuse, figure de proue de la critique de la technique, distinguera les « techniques et outils singuliers » du « système technologique » des sociétés industrielles, ce dernier renvoyant pour lui à un système de domination totalitaire<sup>96</sup>. Si la plupart des distinctions faites entre technique et technique moderne se recourent, la description de ce qui est spécifique à la seconde fluctue quant à elle d'un auteur à l'autre. À ce titre, nous nous appuyerons plus particulièrement sur celle élaborée par Jacques Ellul. Le sociologue français opère dans son œuvre une distinction entre « les techniques », au sens général et neutre d'outil ou d'opération — pouvant d'ailleurs, de par sa présence dans l'ensemble des civilisations humaines, être qualifiée d'invariant anthropologique —, et « la technique » — ou « phénomène technique » — caractérisant le monde moderne<sup>97</sup>. Pour lui, la technique telle qu'elle se développe dans les sociétés industrielles réfère, non plus seulement à des objets ou à des opérations, mais à la recherche, en tout temps et en tout lieu, de la plus grande efficacité, de même qu'à la croyance que l'augmentation de la puissance opératoire — autrement dit, le progrès technique — est nécessairement bonne pour l'être humain. Cet idéal progressiste, tout comme le discours technique en général, repose essentiellement, selon Ellul, sur une représentation instrumentale de la technique, à travers laquelle elle apparaît comme un instrument passif dont l'être humain serait le maître : ainsi, dans ce discours, étant donné que « l'homme est le créateur de la technique, il la connaît donc parfaitement, il peut l'utiliser comme il veut et l'arrêter ou la développer »<sup>98</sup>. Or, Ellul montre comment celle-ci a cessé au XIXe siècle d'être un simple moyen dont l'esprit humain pourrait librement faire usage, et comment elle a acquis le statut de réalité indépendante<sup>99</sup>. Ainsi, n'étant plus vue comme simple outil, comme médiation entre l'être humain et le monde qui l'entoure, ou comme moyen en vue d'atteindre un résultat, mais bien comme fin en soi, la technique acquiert à partir de ce moment un caractère autonome ; ce qui constituera d'ailleurs la thèse centrale de l'œuvre de Jacques Ellul. Mais plus important encore, devenant une fin en soi, la technique en

---

<sup>95</sup> Georges Friedman (1952). « Les conséquences sociales du progrès technique », *Bulletin international des sciences sociales*, vol. 4, no. 2, p. 269.

<sup>96</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*

<sup>97</sup> Jacques Ellul (1954). *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 401 p.

<sup>98</sup> Jacques Ellul (2017 [1988]). *Le bluff technologique*, Paris, Pluriel, p. 283

<sup>99</sup> Ellul (1954). *Op. cit.*

vient par le fait même à transformer les représentations et les pratiques culturelles et matérielles en imposant des valeurs particulières, ou plutôt, une logique particulière, c'est-à-dire celle de l'opérativité et de l'efficacité. Enfin, le « phénomène technique » signe pour Ellul le triomphe de cette logique opératoire : le développement incessant de celle-ci devenant, tel un véritable dogme, la préoccupation majeure des sociétés industrielles. En mettant l'accent sur le caractère autonome de la technique, la perspective d'Ellul permet ainsi de sortir de la représentation classique instrumentale qui empêche de penser la technique en elle-même et de l'envisager comme portant avec elle des valeurs particulières. Elle permet aussi de rendre saillant le caractère sacralisé de la technique dans les sociétés modernes, ou plus exactement, de la logique technicienne, qui en vient ultimement à étendre ses principes à l'ensemble des domaines sociaux et à orienter par le fait même les usages de la raison<sup>100</sup>. Pour saisir pleinement cette idée, nous considérons essentiel de nous tourner vers la notion de rationalité technique, puisque celle-ci permet selon nous de mettre en relief la manière dont la logique technicienne (opérativité et efficacité) vient à légitimement s'imposer comme représentation du monde et modèle de référence de l'activité rationnelle. De plus, par l'entremise de la notion de rationalité technique, nous serons amenés à approfondir l'un des traits fondamentaux de la technique moderne, soit la volonté de maîtrise et d'appropriation à laquelle, qui constitue l'un des points phares de la structure conceptuelle de la technique que nous sommes en train de mettre en place.

### **3.2. Rationalité technique et volonté de maîtrise du réel**

La critique de la raison instrumentale est un thème central de l'héritage de l'École de Francfort et elle prend appui, que ce soit dans *La Dialectique de la raison*<sup>101</sup> de Theodor Adorno et de Max Horkheimer, dans *L'homme unidimensionnel*<sup>102</sup> d'Herbert Marcuse ou dans *La technique et la science comme idéologie*<sup>103</sup> de Jürgen Habermas, sur le caractère idéologique et aliénant de cette forme particulière de rationalité que Max Weber décrit comme

---

<sup>100</sup> Daniel Cérézuelle (2011). *La Technique et la chair. Essais de philosophie de la technique*, Lyon, Parangon/Vs, 261 p.

<sup>101</sup> Theodor Adorno et Max Horkheimer (1983). *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 294 p.

<sup>102</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*

<sup>103</sup> Habermas (1973). *Op. cit.*

une « activité rationnelle par rapport à une fin »<sup>104</sup>. Toutefois, la notion de rationalité technique renvoie à quelque chose de plus spécifique : si la rationalité technique est bel et bien rationalité instrumentale, au sens où elle repose effectivement sur l'opérativité et l'efficacité, l'inverse n'est pas nécessairement vrai, du moins pas de la façon dont nous entendons y avoir recours. En effet, comme nous l'avons mentionné en nous référant aux propos de Jacques Ellul, la particularité de la forme moderne de la technique consisterait à faire de ces principes instrumentaux des impératifs plus larges et à plaider pour le primat du pratique et de l'opératoire dans des contextes sociaux étendus : autrement dit, c'est l'idée que par la sacralisation de la rationalité technique, l'efficacité et l'opérativité en viennent à devenir des fins en elles-mêmes et que la quête de ces dernières prenne la forme d'un dogme. S'imposant progressivement dans l'ensemble des dimensions de la vie humaine, avec l'injonction de rationalité qu'elle véhicule, pour Ellul, « la technique, obéissant à la rationalité, devient dans notre société l'expression et le moyen de la raison humaine »<sup>105</sup>. La rationalité technique se caractériserait, dans cette optique, par la prévalence des moyens, désormais considérés comme fins, et, du coup, par une instrumentalisation accrue, mise au profit du capitalisme industriel.

Pour étayer ce qui précède, nous reprenons certains points développés par Marcuse, dont les analyses s'inscrivent dans une critique, non pas de la rationalité instrumentale abstraite, comme on retrouve chez Adorno et Horkheimer, mais bien de l'une des formes historiques concrètes de celle-ci, qu'il nomme la rationalité technique (ou « technologique »)<sup>106</sup>. Représentant l'un des penseurs clés de la critique de la technique, Marcuse appuie les bases de sa réflexion, lorsqu'il examine les impacts du développement technologique dans les sociétés modernes, sur l'idée que le déploiement de la rationalité technique et de l'industrialisme place constamment davantage les individus dans une position de soumission et d'aliénation à l'égard des impératifs techniques et économiques, « la rationalité technique et scientifique et l'exploitation de l'homme [étant] liées l'une à l'autre

---

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> Ellul (2017[1988]). *Op. cit.*, p. 302.

<sup>106</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*

dans des formes nouvelles de contrôle social »<sup>107</sup>. De plus, l'industrialisme et le capitalisme fusionnent avec la science et la technique pour constituer un appareil technico-économique, la rationalité technique agissant dans ce contexte comme idéologie permettant à celui-ci et au capitalisme industriel d'être acceptés et de perdurer malgré le système de domination qu'ils entretiennent. Comme « ce qui est opportun à la rationalité technologique est en même temps ce qui est opportun en termes de rentabilité, la rationalisation consistant précisément à la standardisation et en la concentration monopolistiques »<sup>108</sup>, l'idéologie se voit ainsi doublement préservée du fait qu'elle est en adéquation à la fois avec les exigences rationnelles et avec les exigences économiques. Pour Marcuse, cette situation renvoie ni plus ni moins aux fondements de la science et de la technique modernes, du fait que celles-ci reposent, et cela depuis leurs origines, à travers le développement de la rationalité technique, sur une volonté de maîtrise et de domination de la nature et du monde en général, êtres humains inclus. Ce postulat, qui a traversé l'histoire de la pensée de la technique, a influencé nombre d'auteur-e-s à la suite de Marcuse, dont Jacques Ellul lui-même, pour qui le rationalisme du XVIIIe siècle renvoie en définitive à un désir d'ordonner le monde et de le soumettre au rationnel de l'être humain<sup>109</sup>. De la même manière, pour le philosophe et sociologue Daniel Cérézuelle, à cette époque émerge un projet de maîtrise systématique du réel et de la société par l'entremise du développement de la puissance technique<sup>110</sup>. La technique moderne, ou plutôt le projet technicien moderne, peuvent ainsi être appréhendés comme une volonté de maîtrise, non pas seulement rationnelle, mais opératoire, du réel.

Cette nuance entre « rationnel » et « opératoire » nous permet de souligner à plus grand trait la pertinence du concept de rationalité technique dans la compréhension et la description du phénomène technique ; en effet, quand vient le temps de s'intéresser à la place qu'occupe la science moderne dans le développement de la technique, ce concept permet une lecture considérablement plus précise du rapport entretenu entre ces deux pratiques. Comme l'évoque Daniel Cérézuelle, toute l'idée du progrès technique qui caractérise la modernité occidentale

---

<sup>107</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*, p. 187.

<sup>108</sup> Marcuse (2001). *Op. cit.*

<sup>109</sup> Ellul (2017 [1988]). *Op. cit.*

<sup>110</sup> Cérézuelle (2011). *Op. cit.*

depuis le XVI<sup>e</sup> siècle repose sur l'a priori d'une certitude à l'égard du caractère rationnel de celui-ci : le progrès étant vu comme fondamentalement rationnel, il apparaît donc prévisible du fait qu'on peut découvrir et comprendre sa logique par l'usage de la raison<sup>111</sup>. Or, cet a priori, qui est à la base du progrès technique et de la technique moderne telle que nous avons commencé à la décrire, renvoie à une conception particulière de ce que représente, d'une part, la technique, et d'autre part, la raison : à savoir l'idée que la technique représente la capacité qu'a l'être humain de maîtriser la nature grâce à sa raison<sup>112</sup>. Par là, nous voulons signaler que le lien entre rationalité et technique dans la pensée moderne ne s'effectue au final qu'à travers un idéal de maîtrise et de domination de la nature, et que c'est de l'intrication de ces trois éléments qu'a pu surgir le culte du progrès technique, basé sur une conception de la raison à vocation opératoire et définie comme étant la faculté de mettre le monde à notre disposition, de faire de celui-ci l'objet et l'instrument de notre volonté. Pour Hannah Arendt, les deux processus sont liés. En se percevant toujours plus comme la mesure de toutes choses, l'être humain a par le fait même réduit le reste du réel au statut de moyen à sa disposition, et l'instrumentalisation du monde par la technique s'accompagne directement de sa dévaluation : « l'instrumentalisation du monde et de la terre, cette dévaluation sans limites de tout ce qui est donné, ce processus de non-sens croissant dans lequel toute fin se transforme en moyen et que l'on ne peut arrêter qu'en faisant de l'homme le seigneur de toutes choses (...) »<sup>113</sup>. Or, c'est par le déploiement de la science moderne et de l'objectivisme caractéristique de sa méthode que cette mise à disposition a historiquement été envisageable. Ce qui nous ramène d'ailleurs à la proposition de Marcuse selon laquelle le projet de domination, mais aussi la rationalité technique en général, sont conjoints de la science moderne : « la science, à cause de sa méthode et de ses concepts, a fait le projet d'un univers dans lequel la domination sur la nature est restée liée à la domination sur l'homme et qu'elle a favorisé cet univers »<sup>114</sup>. La mise à disposition progressive de la nature, des êtres humains et de la société par la technique moderne apparaît en ce sens rattachée au processus d'objectivation du réel qui caractérise la science moderne, lui-même lié à une représentation opératoire du réel.

---

<sup>111</sup> Cérézuelle (2011). *Op. cit.*

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> Hannah Arendt (1983[1961]). *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, p. 211.

<sup>114</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*, p. 209.

### 3.3. Rationalité technique et science moderne

Selon Dominique Pestre, « les sciences modernes sont [...] plus que des activités de savoir », « elles sont aussi des activités à vocation pratique »<sup>115</sup>. Les sciences modernes se caractérisent d'abord et avant tout par leur méthode, dont les principes s'avèrent profondément rattachés à la rationalité technique, de même qu'à une conception instrumentale et opérationnelle du réel. L'objectivation caractéristique de la méthode scientifique moderne passe effectivement par une désincarnation et une désymbolisation des éléments du réel, facilitant par la suite leur opérationnalisation et leur instrumentalisation par la technique. Tel que mentionné précédemment, Jacques Ellul considère que le rationalisme de la science moderne renvoie explicitement à une forme de domination du monde fondée sur la soumission de celui-ci à un ordre rationnel humain<sup>116</sup>. Toutefois, il importe ici d'en préciser la teneur. En effet, dans le déploiement de la science moderne, cette mise en ordre du monde se réalise sur la base d'une représentation quantifiable et mesurable du réel, à partir de laquelle l'ensemble des phénomènes naturels en vient à être traduit, et ultimement pensé, en termes mathématiques. Or, le langage mathématique fait d'emblée écho à une logique opérationnelle, et ce dans ses caractéristiques les plus fondamentales. Comme le mentionne Guillaume Carnino, en réduisant l'ensemble des phénomènes à des données standardisées pouvant être comparées, formalisées et calculées, de même qu'en permettant d'envisager les diverses possibilités configurationnelles d'une opération donnée, le formalisme mathématique se distingue par ses capacités abstraitives de modélisation, de simulation et de prévision ; soit autant d'aspects rattachant directement le langage mathématique à une recherche, d'abord, d'optimisation et d'efficacité, mais surtout, de contrôle et d'opérationnalisation du réel<sup>117</sup>. Plus encore, de par son fort pouvoir d'abstraction, le formalisme mathématique apparaît dans la science moderne comme l'un des moyens les plus directs d'atteindre l'idéal d'objectivité en permettant aux scientifiques de se couper radicalement de la sensibilité et des affects par

---

<sup>115</sup> Dominique Pestre (2015). « Les savoirs du social », dans Christophe Bonneuil et Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 3. Le siècle des technosciences*, Paris, Éditions du Seuil, p. 125.

<sup>116</sup> Ellul (2017 [1988]). *Op. cit.*

<sup>117</sup> Guillaume Carnino (2010). « Les transformations de la technologie : du discours sur les techniques à la « techno-science » », *Romantisme*, no. 150, pp. 75-84.

l'usage d'un langage détaché du monde vécu<sup>118</sup>. La perception des sens étant considérée, au même titre que l'imaginaire, comme de l'ordre des apparences, des illusions et des incertitudes, les connaissances issues des données sensorielles se voient, dans l'activité scientifique, systématiquement dévalorisées et rejetées comme source légitime d'explication du monde, au profit de formules mathématiques abstraites jugées plus à même de produire une connaissance du réel. Soulignons ici que ce rejet des perceptions sensorielles s'inscrit pleinement dans l'idéal de détachement et de neutralité scientifique auquel doit s'identifier l'acteur ou l'actrice de la pratique scientifique et vers laquelle cette dernière doit tendre afin d'être considérée légitime. Or, l'étendue de ses implications s'avère beaucoup plus large que la seule transformation de l'activité de connaissance. Pour la philosophe des sciences Bernadette Bensaude-Vincent, le rejet des données sensorielles et l'impératif de mise à distance qui caractérisent l'idéal d'objectivité renvoient plus fondamentalement à une rupture avec le réel et participe d'un processus éminemment plus vaste qui est celui de la déshumanisation du monde<sup>119</sup>. En écartant les facteurs humains de l'activité de production de la connaissance dans le but d'accéder à un réel purifié, au « réel en tant que tel », c'est l'être humain lui-même qui se voit retiré du monde par le processus d'objectivation<sup>120</sup>. En effet, si l'objectivation renvoie dans la méthode scientifique au processus par lequel phénomènes et choses se voient transformés en objets de connaissance, elle engage parallèlement son acteur ou son actrice par sa transformation en sujet de connaissance. De même, comme le mentionne Bensaude-Vincent en évoquant Arendt, la création du sujet nécessitant parallèlement celle de son objet, cette mise à distance radicale de l'être humain par rapport au réel renvoie également ni plus ni moins à l'invention de la nature par le projet scientifique moderne<sup>121</sup>. En effet, dans le modèle de la science moderne et dans son impératif de neutralité, l'activité de connaissance ne peut être envisagée sans une rupture préalable entre humanité et nature. Par la mise en place d'une distinction entre sujet et objet de connaissance dans la démarche scientifique, l'objectivation conduit plus largement à la scission du monde entre, d'une part, un réel dénué

---

<sup>118</sup> François David-Sebbah (2010). *Qu'est-ce que la « technoscience » ? Une thèse épistémologique ou la fille du diable*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 188 p.

<sup>119</sup> Bernadette Bensaude-Vincent (2009). *Les vertiges de la technoscience*. Paris, La Découverte, 228 p.

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> *Ibid.*

d'humanité, et d'autre part, une humanité affranchie du monde réel. À la volonté de connaître ce qui est dissimulé derrière les apparences et d'accéder à ce qui semble insaisissable à la simple perception des sens se lie une conception de la nature comme étant indépendante de l'être humain, exempte de valeurs ou de sens, existant par et pour elle-même<sup>122</sup>. Ce processus déshumanisation peut se traduire par une volonté de désacralisation et de neutralisation de l'ensemble du réel, humanité comprise. Et c'est à ce titre que, pour Hans Jonas, la recherche d'une posture d'« agnostique » dans l'activité de connaissance de la science moderne relève d'un réductionnisme à la fois épistémologique et ontologique<sup>123</sup>. Effectivement, la science moderne se réservant exclusivement à la recherche des causes efficientes et s'interdisant rigoureusement de traiter des causes finales, il y a, selon lui, dans la promotion de cet agnosticisme scientifique, renoncement à toute tentative de compréhension du monde de la part du chercheur<sup>124</sup>. Les causes finales étant considérées davantage comme de l'ordre du mythe que de la connaissance scientifique, il ne s'agit plus de comprendre le sens des choses, mais bien plutôt de mettre en lumière et d'expliquer leur fonctionnement<sup>125</sup>. Comme le souligne également Hannah Arendt, en ne s'intéressant et en ne se limitant qu'au fonctionnement des choses et en évacuant du même coup leurs dimensions symboliques, l'approche scientifique mène à une rupture avec le réel, avec le monde vécu et senti, et ultimement, arbore une volonté de sortir de la condition humaine<sup>126</sup>. En n'abordant la nature qu'à partir de ses causalités physiques, en la vidant de ses mystères et en prônant un langage détaché de l'expérience sensorielle — soit le fondement de la condition humaine —, celle-ci tend à devenir « un jouet mécanique entre les mains des hommes »<sup>127</sup>.

---

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> Hans Jonas (1974). « Seventeenth Century and after : the Meanings of the Scientific and Technological Revolution », *Philosophical Essays : From Ancient Creed to Technological Man*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, pp. 45-80. Cité par Marie-Geneviève Pinsart (2003). « Hans Jonas : Sur la civilisation technologique », dans Pascal Chabot et Gilbert Hotois (éd.) *Les philosophes et la technique*, Paris, Vrin, pp. 187-202.

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> David Le Breton (1990). *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 330 p.

<sup>126</sup> Arendt (1983[1961]). *Op. cit.* ; Hannah Arendt (1972). « La conquête de l'espace et la dimension de l'homme », dans *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, pp. 337-355.

<sup>127</sup> Cité dans Le Breton (1990). *Op. cit.*

Le rejet des perceptions sensibles, jugées incompatibles avec la recherche de certitudes, va également de pair avec l'idée selon laquelle les « vérités de la nature » ne peuvent être dévoilées qu'à la suite d'un important travail sur le réel, un travail nécessairement mené par la raison. Dans le modèle de la science moderne, cet exercice rationnel prend la forme d'une démarche rigoureuse et méthodique consistant à se saisir du réel et à l'objectiver de telle sorte que le phénomène étudié se voit soumis à un ensemble de procédures, cognitives ou pratiques, le transformant progressivement en objet de savoir. Plus fondamentalement, par ce processus d'objectivation, l'activité de connaissance renvoie non plus à l'observation contemplative du réel, où la vérité des choses apparaît avec évidence à celui qui en fait l'expérience sensorielle, mais à une intervention directe du chercheur sur le monde. David Le Breton explique en ce sens que l'émerveillement à l'égard de la nature comme source de connaissance laisse la place à un déploiement actif d'énergie humaine dans le but de dévoiler l'« intérieur invisible » des choses<sup>128</sup>. Pour que les phénomènes puissent être expliqués, pour que ce qui est caché à l'intérieur des choses puisse être dévoilé, le réel se doit d'être examiné, ausculté, morcelé, découpé, réduit, simplifié, analysé et expérimenté, de façon à ce que soient dépassées les apparences et les évidences sensibles, et mises en lumière les lois qui le déterminent. L'activité scientifique apparaît donc désormais comme une production, une construction, et non plus comme contemplation. En ce sens, les connaissances scientifiques peuvent être perçues comme relevant davantage de l'efficacité et du faire que de la vérité<sup>129</sup>. Avec la science et la technique modernes, il advient même, selon Arendt, « que l'homme peut *faire*, et faire avec succès, ce qu'il n'est pas à même de comprendre et d'exprimer dans le langage humain de tous les jours »<sup>130</sup>. Ainsi, devenant à travers la démarche scientifique objet de l'activité de connaissance, le réel se voit activement mis au travail et, de manière plus générale, mis à la disposition de l'activité humaine et de ses volontés. En ce sens, l'opérativité s'avère centrale à la conception scientifique du réel : l'opérationnalisation du réel permettant de le décomposer en un ensemble de processus, mécanismes et entités individuelles, puis d'analyser indépendamment chacun d'eux afin d'en tirer une connaissance. La vocation

---

<sup>128</sup> Le Breton (1990). *Op. cit.*

<sup>129</sup> *Ibid.*

<sup>130</sup> Arendt (1972). *Op. cit.*, p. 343.

opératoire de la science moderne n'est donc pas uniquement de l'ordre du principe ; la science ne fait pas que favoriser indirectement l'opérationnalisation du réel à travers des conceptions et des principes épistémologiques, elle permet d'agir directement et activement sur le celui-ci. Autrement dit, à travers l'application de la méthode scientifique, qui n'est autre qu'un travail productif ayant pour but d'obtenir un résultat, le réel ne voit pas seulement son statut épistémologique et ontologique transformé ; il en vient à concrètement être altéré par la pratique scientifique, et notamment lorsqu'il est soumis à l'expérimentation.

À cet égard, le formalisme mathématique contribue grandement à ce travail d'investigation et à cette mise à disposition du monde : en n'accordant que des propriétés quantifiables au réel, en ne l'expliquant conséquemment qu'en termes de structures mathématiques et en participant à sa dématérialisation, le monde se voit déchargé de toutes significations, fins inhérentes ou essences, qui traditionnellement participaient à donner un caractère sacré, et donc intouchable, à la nature, la vie et la matière. Ramené à un ensemble impersonnel et anaxiologique de lois, de mécanismes et de systèmes, le monde n'apparaît plus comme un univers de valeurs ou de sens, mais bien comme un univers intelligible de faits que seul l'exercice de la raison parviendrait à rendre compte et à saisir pleinement. De même, tout comme la matière — considérée comme quantifiable et homogène, n'ayant aucune valeur intrinsèque et n'étant l'effet que de causalités physiques et efficientes — la nature se voit désormais traitée comme un ensemble contingent d'objets, de mécanismes et de processus modifiables et contrôlables. Et c'est par l'entremise de sa désacralisation, de sa neutralisation, que la nature en vient, dans la nouvelle conception scientifique du réel, à être appréhendée comme objet d'appropriation ; comme un objet qu'il est possible de saisir, d'ouvrir et de morceler sans gêne dans le but d'en déceler le fonctionnement ; comme un objet que des intérêts humains pourraient accaparer et utiliser en tant que moyen, instrument et matière première<sup>131</sup>. Par sa participation active et directe aux processus susmentionnés de désacralisation et de désymbolisation du monde, le formalisme mathématique se lie donc à une forme de réductionnisme ontologique, tel que mentionné par Jonas, dont la confluence a pour

---

<sup>131</sup> Le Breton (1990). *Op. cit.*

résultat, à travers une conception du monde où finalité et sens sont évacués, d'ouvrir à la mise à disposition et à l'instrumentalisation du réel. Dégagée par et pour la pratique scientifique de toute signification ou sacralité, la nature neutralisée se présente ainsi telle une matière première, telle une ressource pouvant être mobilisée à toutes les fins. C'est en ce sens que Marcuse soutient que « la neutralité fait le lit de l'opérationnalisme »<sup>132</sup>. Que ce soit la neutralité de la science ou celle de la nature — les deux étant, pour Marcuse, issues du même projet rationaliste de subordination du monde —, la neutralité est ce caractère qui, en évacuant le sens des choses et en les ouvrant à une multiplicité de mobilisations possibles, permet de faire de la matière, comme du sujet humain, un objet de contrôle. Dans la perspective marcusienne, l'idéal de neutralité de la science et de la nature ne renvoie ainsi qu'à la promotion d'une « manipulabilité généralisée » du réel, sur la base de laquelle peut être mise en œuvre et concrétisée la volonté de maîtrise de la nature qui guide la science moderne. En ce sens, il est possible de considérer que le processus de neutralisation du monde qu'opère la science moderne s'accompagne de son instrumentalisation ; cette dernière renvoyant, quant à elle, dans la perspective critique de l'École de Francfort dont fait partie Marcuse, à une source de domination, d'exploitation et d'aliénation du monde. En subordonnant le réel au rationnel humain, en le concevant et en l'organisant comme une matière contrôlable, le projet scientifique moderne arbore une volonté de s'appropriier celui-ci, de le mettre au travail et d'en faire l'exploitation. Et dans cette conception scientifique et instrumentale du réel, c'est la connaissance des lois qui régissent la matière qui permettrait aux êtres humains de la contrôler et de la transformer à leur guise, devenant ainsi, selon la formule notoire de Descartes, « comme maîtres et possesseurs de la Nature »<sup>133</sup>. C'est donc en tant que sujet de connaissance, en tant qu'être doté de raison, que l'être humain s'accorde la légitimité, ou plutôt le pouvoir, de s'appropriier l'ensemble des éléments du réel et d'en devenir l'opérateur. Ainsi, le processus d'objectivation, qui est central dans la méthode scientifique, et qui implique la réalisation d'une dissociation entre le sujet et objet de connaissance, implique en fin de compte la mise en place d'un rapport d'instrumentalisation et d'appropriation à travers lequel l'objet est par définition tributaire du sujet et, par le fait même, constamment mis à la

---

<sup>132</sup> Marcuse (1968). *Op. cit.*

<sup>133</sup> René Descartes [1637]. *Discours de la méthode*. Cité dans Le Breton (1990), *Op. cit.*

disposition de celui-ci. Ainsi, à travers le déploiement d'une méthode mettant l'accent sur les dimensions opératives et instrumentales de la rationalité humaine — la raison permettant de produire des résultats, d'agir sur le réel et de transformer le monde de par la connaissance de ses lois —, la science moderne se lie, dans sa vocation opératoire, à une volonté de maîtrise systématique de la nature, de la matière et du vivant, en soumettant le réel au rationnel scientifique et technique, et en le concevant comme un ensemble de matières premières interchangeable et manipulables. Bien plus que de simplement délégitimer les formes de connaissance n'ayant pas source dans la rationalité humaine, comme les savoirs issus des données sensorielles, la science moderne impose une conception opératoire et instrumentale du réel par le déploiement d'une méthode mettant l'accent sur l'opérativité de la raison et faisant de celle-ci l'unique moyen d'appréhender et d'expliquer légitimement le monde ; la connaissance se devant dans ce cadre d'être rationnelle, utile, efficace, dénuée de valeur et de sens. En somme, cela nous invite à considérer la science moderne comme étant directement rattachée à la technique moderne, constituant l'une des voies principales par lesquelles le dogme de l'efficacité et de l'opérationnalisme a pu se développer et s'étendre jusqu'à devenir la représentation dominante du monde contemporain.

Grâce à ce survol, en grande partie guidé par les idées de l'École de Francfort et de leurs héritiers et héritières adoptant une perspective critique sur la rationalité, la science et la technique dans les sociétés industrielles modernes, il nous a été possible d'explorer certaines des caractéristiques à partir desquelles, sous la forme d'une construction idéaltypique, nous entendons appréhender et définir le phénomène « technique ». Telle qu'entendue ici, la notion de « technique » renvoie avant tout à une conception du monde, à laquelle se rattache certes un ensemble d'autres discours, représentations et idées, mais qui ne saurait être pensée sans tenir compte de la logique d'action qui la régit et de l'opérativité qui la fonde. Comme nous l'avons précédemment soulevé, la conception technicienne du monde convertit le réel en une substance quantifiable, standardisée, opérationnelle, dématérialisée et abstraite, dont les principales propriétés sont celles d'être manipulable, exploitable et transformable, à partir d'une représentation hiérarchisée du monde dissociant sur la base de la raison ce qui est de l'ordre de l'humain et du non-humain. Traversée par une logique d'instrumentalisation et de maîtrise de la nature, la technique moderne repose sur une rationalité instrumentale et

pragmatique dans laquelle la production de résultats et la recherche d'efficacité sont centrales et qui met en place un réductionnisme généralisé du réel facilitant l'opérationnalisation et la mise à disposition de ce dernier. S'élevant en véritable dogme, la recherche d'efficacité s'étend également, au-delà de la sphère pratique, dans le champ de la connaissance à travers le développement de la science moderne qui, par sa méthode, transforme l'activité de connaissance en un faire, une opération sur le réel, et met ainsi au premier plan la rationalité instrumentale comme moyen d'expliquer le monde. Il importe ici de souligner à nouveau que les éléments auxquels nous avons recours pour décrire la notion de technique ne sauraient directement rendre compte du phénomène technique ; en effet, ceux-ci correspondent aux dimensions idéaltypiques du modèle conceptuel de la technique et marquent, finalement, le point de vue d'où l'analyse de notre objet d'étude sera conduite. Il faut dire aussi que cette perspective s'élargira nécessairement en cours de route, car si les fondements de ce que nous entendons par le terme de technique ont été établis, nous serons progressivement amenés à considérer et à inclure les divers développements, transformations et renversements qu'ont subis la science et la technique modernes au courant de leur histoire et qui les ont menés à leur forme technoscientifique contemporaine.

Comprendre la technique moderne comme une représentation du monde relevant d'une certaine forme de rationalité et la situer par rapport au processus de rationalisation qui caractérise la modernité occidentale permet d'ouvrir la réflexion sur le phénomène technoscientifique et de mieux saisir l'étendue de ses implications, la profondeur des mutations qu'il génère, la diversité des formes qu'il peut prendre et la multiplicité des milieux qu'il pénètre et transforme. Adopter une telle approche, donner une portée plus large à la notion de technique, permet qui plus est d'explorer des thèmes à première vue sans lien avec le phénomène technique comme c'est le cas du concept de genre et des discours s'y rapportant. Et c'est en fonction de cette conception de la technique que nous aborderons la question du genre, conception qui nous invite à examiner le genre à l'aune de la volonté de mise à disposition, d'appropriation et d'exploitation de la nature et du corps qui irrigue depuis ses origines le projet scientifique et technique moderne. Certes, nous avons grandement insisté sur ce point, mais nous préférons de loin le répéter exagérément plutôt que de le minimiser puisque cela compose le cœur de notre propos et structure en définitive l'ensemble de ce

mémoire. Toutefois, gardons en tête que cette définition de la technique ne saurait se présenter telle quelle dans la réalité, comme un phénomène ahistorique et absolu, mais qu'elle renvoie plutôt à une représentation idéaltypique de la technique s'inscrivant dans le cadre précis qu'est celui de notre démarche de recherche.

#### **4. Le choix du matériau**

Ne se voulant pas une analyse exhaustive des divers usages et définitions de la notion de genre, ce mémoire vise davantage à examiner les conditions de possibilité du discours du genre et le type de rationalité qui le traverse, et ce en portant une attention particulière à la place qu'occupe, de manière souterraine, mais également fondatrice, la technique. Pour se faire, nous ancrerons dès le départ le développement du concept de genre dans son contexte sociohistorique d'origine en rappelant brièvement des éléments clés de l'histoire des sciences, à partir de la fin du XIXe jusqu'au développement du concept de genre dans les États-Unis des années 1950, de manière à rendre compte du passage progressif du discours sur le sexe moderne au discours contemporain sur le genre et à montrer comment celui-ci se rattache aux avancées scientifiques et technologiques de cette période. Cette présentation de nature sociohistorique se basera essentiellement sur des travaux réalisés par des auteur-e-s historien-ne-s, sociologues, anthropologues et/ou féministes. Par la suite, après la présentation des premières conceptualisations faites de la notion de genre dans le milieu biomédical, nous nous pencherons sur sa reprise, dans les années 1960 et 1970, par des théoriciennes féministes, avant d'observer plus en détail les différents sens et usages que le concept de genre s'est vu attribuer par les théoriciennes postmodernes à partir des années 1980. Cette dernière partie représente le cœur de notre analyse ; à partir d'un corpus d'auteures sélectionnées, nous tâcherons de mettre en exergue la façon dont l'acception contemporaine du concept de genre se voit liée, implicitement ou explicitement, à l'univers technoscientifique. Notre intention est de considérer ces théorisations du genre comme productrices du discours du genre, au sens où elles génèrent une représentation particulière du monde (du genre, du sexe, du corps, de l'humain, etc.) à laquelle adhère, à divers degré bien entendu, le lectorat. La popularité des œuvres et des auteures, la reconnaissance dont elles bénéficient au sein du champ des études de genre et leur influence dans la conceptualisation de la notion de genre — bref, leur apport

au développement du discours du genre — représentent autant de critères à partir desquels nous avons sélectionné notre corpus d’auteurs. De par l’importance que connaissent ces théories, autant dans l’espace académique que dans l’espace public — et l’abondance des travaux et des mouvements sociaux se référant à ces œuvres, théories ou notions apparaît en ce sens comme le meilleur exemple —, nous considérons que celles-ci devraient nous offrir des indices révélateurs des tendances dominantes du discours contemporain sur le genre. En ce sens, ayant profondément marqué la réflexion sur les rapports sociaux de sexe et constituant selon nous des pans significatifs de l’histoire du champ discursif du genre, les travaux de Judith Butler, de Donna Haraway et de Beatriz Preciado seront au cœur de notre analyse. Toutefois, si ces auteures forment le corpus principal à partir duquel nous travaillerons, nous serons également appelés à joindre en complément à celles-ci des auteur-e-s qui soit apparaissent essentiel-le-s à la compréhension de leur pensée, soit nous permettent de voir la manière dont leurs notions et théories ont été reprises par la suite. De manière à cerner l’intérêt de déployer ces auteures spécifiques dans le cadre de ce travail, il convient maintenant de dresser un portrait sommaire de celles-ci et d’apporter certaines précisions relatives à la pertinence de leurs travaux dans l’étendue du champ des études de genre.

Comme nous en avons fait mention dans le chapitre précédemment à travers la présentation du concept de genre, Judith Butler, philosophe, est sans l’ombre d’un doute l’auteure ayant le plus profondément influencé à la réflexion sur le genre et contribué au déploiement de son acception contemporaine. Les études de genre et les études féministes contemporaines étant traversées de part en part par ses notions et ses théories, chaque auteur-e s’y rapportant toujours d’une manière ou d’une autre, plus ou moins explicitement, il ne serait en rien exagéré de qualifier de paradigmatique la pensée de Judith Butler dans le discours du genre. Véritable icône, elle représente un tournant majeur dans la manière de concevoir le genre, le sexe et la sexualité ; et ce, par la publication, en 1990, de son ouvrage phare *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*<sup>134</sup>. Dans celui-ci, de même que dans *Bodies*

---

<sup>134</sup> Judith Butler (1990). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge, 172 p. et pour la traduction française Judith Butler (2005). *Op. cit.*

*that Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*<sup>135</sup> auquel nous nous attarderons également, Butler déploie les fondements de sa théorie sur l'hétéronormativité et la performativité du genre en rejetant la conception selon laquelle le sexe serait antérieur au genre. En effet, pour la théoricienne qui est à la source de la théorie queer, le genre est ce qui, par des jeux de pouvoir et de langage, construit discursivement le sexe et le corps<sup>136</sup>. Représentant, en d'autres termes, le processus de matérialisation du corps sexué, Butler rattache le genre à un pouvoir qui, en fonction de son usage, peut mener à la subversion de l'hétéronormativité et briser l'oppression au sein de cette matrice<sup>137</sup>. Par la place singulière qu'occupent les questions du corps, du sexe et de la matérialité dans sa pensée et par la manière dont elles les articulent au sein d'une représentation radicale et processuelle du genre et du sujet, la théorie de Butler nous apparaît incontournable à la réalisation de notre étude puisqu'essentielle à la compréhension générale du concept de genre et du projet déconstructiviste gravitant autour de celui-ci.

Tout aussi influente, Donna Haraway apparaît indubitablement comme l'une des théoriciennes ayant le plus bouleversé la réflexion sur le sexe, le genre et le corps, et ce, tant au point de vue théorique qu'épistémologique. Philosophe et historienne des sciences s'inscrivant dans le courant postmoderne, travaillant à la croisée des études féministes et des études des sciences et des techniques, l'apport d'Haraway à la thématique du genre consiste principalement à avoir proposé d'intégrer à celle-ci la question des technosciences de manière à exposer le caractère technologiquement et scientifiquement façonné des corps sexués/genrés. À travers la figure du cyborg à laquelle elle est désormais directement rattachée, Haraway développe une philosophie de l'hybridité prônant la dissolution des frontières classiques entre nature/artificiel, vivant/non-vivant, organique/machinique sur la base des possibilités offertes par les avancées technoscientifiques modernes ; ces dernières l'amenant également à imaginer et promouvoir un monde affranchi des catégories de sexe, de genre et de reproduction, rendues désuètes par le développement technologique et, plus spécifiquement, biotechnologique et

---

<sup>135</sup> Judith Butler (1993). *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*, New York et Londres, Routledge, 256 p. et pour la traduction française Judith Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>136</sup> Judith Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>137</sup> *Ibid.*

cybernétique<sup>138</sup>. Les notions de genre, de corps et de nature apparaissant, chez Haraway, comme des catégories de domination, des conceptions ontologiques archaïques issues du contexte moderne, elle invite les femmes à s'en émanciper par le recours aux technosciences<sup>139</sup>. Tout cela faisant en sorte que la pensée de Donna Haraway et sa contribution à la théorisation du genre ne sauraient être exclues d'une réflexion sur le concept de genre portant précisément sur le rapport que ce dernier entretient avec l'univers technoscientifique et la logique technicienne.

Nous prendrons également appui sur la pensée de Beatriz Preciado, une figure saillante de la théorie queer, dont les analyses sont fermement arrimées à celles d'Haraway et de Butler, et dont le livre *Testo Junkie*<sup>140</sup> ne pourrait rejoindre plus directement notre propos. Document fascinant et insolite alliant journal intime d'expérimentation, essai philosophique et fiction pornographique, ce « manuel de bioterrorisme de genre au niveau moléculaire »<sup>141</sup> qu'est *Testo Junkie* présente les réflexions théoriques et personnelles de Preciado lors d'une prise clandestine de testostérone qui s'est échelonnée sur plusieurs mois. Il émerge de cette expérience un cadre théorique aussi complexe qu'ambitieux dans lequel la question du genre est centrale et qui nous apparaît essentiel d'aborder : le genre y étant envisagé comme programme opérationnel technomoléculaire de formation des subjectivités<sup>142</sup>. À partir de la description du régime biopolitique que fait Foucault et de sa théorie de la subjectivation, Preciado en vient à décrire comment, dans la société postindustrielle du XXe siècle, s'est mise en place une forme nouvelle de biopouvoir dans laquelle le sexe, le désir et la drogue sont au cœur d'un contrôle et d'une production biomoléculaires et sémiotologiques des corps et des sujets. Dans ce régime dit « pharmacopornographique » où le gouvernement des sujets a

---

<sup>138</sup> Donna Haraway (2007) [1991]. « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences — Fictions — Féminismes*, Paris, Exils, pp. 29-92. ; Donna Haraway (2009) [1991]. *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Actes Sud, 485 p.

<sup>139</sup> Donna Haraway (1997). *Modest\_Witness@Second\_Millennium.FemaleMan\_Meets\_Oncomouse : Feminism and Technoscience*, New York et Londres, Routledge. 376 p. ; Donna Haraway (2007) [1991]. *Op. cit.* ; Donna Haraway (2009) [1991]. *Op. cit.*

<sup>140</sup> Preciado (2008). *Op. cit.*

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>142</sup> Preciado (2008). *Op. cit.*

pour objet de contrôle la force désirante – le désir et les énergies corporelles matière matières, comme sources inépuisables de valeur et de capital –, les subjectivités et les formations corporelles apparaissent comme des « plateformes technovivantes » où s’entrelace un ensemble de biocodes textuels, informatiques et biochimiques allant des hormones sexuelles aux images médiatiques et qui sont produits et régis par les industries pharmaceutique et pornographique<sup>143</sup>. C’est ce cadre particulier où Preciado conçoit le genre, non pas comme une essence ou une identité, mais comme un dispositif de production pharmacopornographique — comme un code vivant, à la fois sémiotique, technologique et biologique, pouvant circuler et être échangé — que nous mettrons à l’examen. De plus, nous verrons que dans la mesure où les fondements technoscientifique, industriel et marchand du genre correspondent, dans la perspective théorico-expérimentale de Preciado, à un état de fait du système contemporain, la critique des codes genrés passerait, non pas par leur rejet absolu, mais par une réappropriation des produits pharmacopornographiques ; ceux-ci recelant en eux-mêmes de vastes potentialités en termes de subversion et de détournement.

Pour terminer, soulignons à nouveau que loin de prétendre à l’exhaustivité ou à une connaissance approfondie de chacune des théories que nous entendons employer et mettre à l’examen, l’intention derrière ce travail consiste plutôt à proposer une certaine grille de lecture théorique afin d’analyser le discours contemporain sur le genre. L’objectif ici n’étant pas de décrire avec précision la pensée de ces auteures, qui sont d’ailleurs fort complexes, mais de faire l’ébauche d’une perspective nouvelle sur les enjeux rattachés au concept de genre, nous nous limiterons ainsi à ne reprendre que certains éléments-clés de leur théorisation afin d’explicitier ce à quoi renvoie le concept de genre en l’articulant avec le champ technoscientifique. Qui plus est, au-delà des restrictions de temps et de taille auxquelles la réalisation d’un mémoire doit se conformer, le propos de celui-ci n’est pas de faire une analyse détaillée des œuvres, mais plutôt s’intéresser aux logiques et tendances globales dans lesquelles s’inscrit le concept de genre.

---

<sup>143</sup> Preciado (2008). *Op. cit.*

## Chapitre III

### **De la quête du « vrai sexe » à sa construction biomédicale : gonades, hormones et identité de genre**

La création du concept de genre s'inscrit dans la longue histoire d'une quête scientifique s'étendant sur plusieurs siècles et ayant pour but la découverte et la connaissance des caractéristiques essentielles et naturelles de l'être humain, et au sein de laquelle d'ailleurs la question du sexe et de ses déterminations s'est avérée saillante. De l'étude du squelette féminin au XVe siècle jusqu'à l'introduction, au mitant du siècle dernier, de la notion de genre à travers les théorisations du « rôle de genre » et de l'« identité de genre », en passant par l'identification chimique et l'isolement des hormones sexuelles dans les premières décennies du XXe siècle, s'opère en Occident la recherche active d'une « vérité » sur le sexe et sur ce qui détermine et fonde la nature des corps sexués. Menée par une myriade d'acteurs, tels des médecins, des gynécologues, des anatomistes, des physiologistes, des zoologistes, des biologistes, des biochimistes, des sexologues, des psychologues et bien d'autres, tout en impliquant également dans son orbite des acteurs externes, dont ceux issus de l'industrie de la pharmaceutique, ou même des abattoirs et des boucheries, cette démarche a fait en sorte que le sexe se trouve progressivement saisi dans les mailles du projet scientifique moderne, dont l'appel général est celui d'une investigation systématisée des corps aux fins de connaissance. Dans la modernité, l'histoire du sexe et de sa « vérité » est conjointe à l'histoire médicale du corps. En effet, la poursuite du sexe découle de la même volonté de connaître les mécanismes de la nature, du même désir de percer et d'examiner les profondeurs du corps, qui se manifestent dès le XVe siècle avec la naissance de la science anatomique et l'essor de la pratique de la dissection humaine. Pour en saisir les liens, nous partirons ainsi de l'histoire des premières dissections, qui aident à comprendre comment médecins et anatomistes ont

contribué, dès les origines de la médecine moderne, à construire une représentation anatomique, fragmentée et manipulable du corps, dans lequel le sexe occupe une place privilégiée. En écorchant la frontière symbolique de la peau, en ouvrant les corps pour en dévoiler le contenu et en les pénétrant pour en fouiller les secrets, les premiers anatomistes ont effectivement ouvert la voie au morcèlement et à l'objectivation du corps, deux processus qui s'intensifieront progressivement jusqu'à culminer, au XXe siècle, dans la molécularisation du corps.

Il serait inexact, cependant, de prétendre que l'intérêt pour le caractère sexué de l'être humain a été exclusif à la médecine et la science modernes. En effet, que ce soit par l'Église, l'État, la science, la médecine ou le marché, le corps sexué s'est vu investi à travers le temps par de nombreux acteurs qui, par divers moyens, ont cherché à le façonner et à le définir en leurs termes<sup>144</sup>. Pour ce qui est de la science et la médecine modernes, la question fut abordée par une approche objectale en fixant le sexe dans le corps, en le concevant en termes essentiellement anatomiques et biologiques, et en lui accordant un caractère manipulable. Et c'est notamment cette particularité, que nous expliciterons ci-après, qui a permis à la science et à la médecine modernes, que Dorlin qualifie de haut lieu de définition et de manipulation des corps<sup>145</sup>, d'acquérir une aussi forte légitimité comme discours sur le sexe. Qui plus est, si la fabrication du corps sexué était autrefois cantonnée au champ des représentations et définitions conceptuelles de ce que sont ou doivent être les sexes, elle passe à un autre niveau de réalité au tournant du XXe siècle avec le développement des sciences et des technologies biomédicales, qui font de la fabrique du corps sexué une « pratique effective » en agissant directement sur celui-ci<sup>146</sup>. Avec la naissance de l'endocrinologie au début du XXe siècle et la mise en marché d'hormones de synthèse dans les années 1930 et 1940, de même qu'avec le perfectionnement des techniques et technologies médicales — notamment dans le domaine chirurgical —, la fabrique du sexe s'effectue comme jamais auparavant sur le corps, aussi bien intérieurement qu'extérieurement, en allant jusqu'à impliquer l'altération de processus

---

<sup>144</sup> Preciado (2008). *Op. cit.*

<sup>145</sup> Elsa Dorlin (2005). « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, vol. 2, no. 19, pp. 117-137

<sup>146</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.* ; Elsa Dorlin (2008). *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 153 p.

biologiques et chimiques considérés comme étant à la source du sexe de l'organisme. De cette possibilité inédite d'action et de transformation de la nature du corps — qui n'est non plus seulement symbolique, mais concrète —, s'est engagée une mutation radicale de la conception du sexe qui, comme nous le soutiendrons, a établi les bases théoriques et matérielles pour le déploiement de la notion du genre.

Dans ce chapitre, nous verrons donc que, l'intérêt moderne pour le sexe étant imbriqué dans celui de la recherche (bio)médicale, la poursuite scientifique du « vrai sexe » est traversée par les mutations représentationnelles du corps de cette dernière et qu'elle y participe activement. Nous montrerons en ce sens que l'évolution des sites corporels investis par la recherche des fondements du sexe a évolué de pair avec le morcèlement toujours plus affiné du corps au cours de l'histoire médicale moderne. Effectivement, à l'instar de la compréhension générale du fonctionnement du corps humain, le lieu du sexe se déplace au fil des siècles ; passant d'abord d'une essence diffuse dans le corps à un organe spécifique, le sexe se verra campé par la suite dans les sécrétions hormonales, les cellules, les substances chimiques et les chromosomes, pour terminer dans le lieu reculé de la psyché. De plus, s'adjoit à ce déplacement du site une reconfiguration conceptuelle du sexe lui-même, une transformation de la définition du sexe également en lien avec les processus de molécularisation et d'internalisation/subjectivation<sup>147</sup> du corps. Ainsi, ce ne sont pas seulement les lieux du sexe qui changent, mais également la manière de concevoir le sexe « naturel » en lui-même. Sur la base des analyses notamment d'Ilana Löwy Rafaela Cyrino et Elsa Dorlin, nous verrons par la suite que ces mutations ont engendré au milieu du XXe siècle une crise scientifique profonde des déterminants biologiques du sexe<sup>148</sup>, de laquelle a émergé un tout nouveau terme — le genre — pour appréhender le phénomène sexuel et rendre compte de sa complexité. Nous verrons à travers ce chapitre comment le déploiement de pratiques et de savoirs médicaux et scientifiques a progressivement modifié la notion de sexe et, ultimement, rendu possible un passage vers un régime de production des savoirs au sein

---

<sup>147</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>148</sup> Ilana Löwy (2006). *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 276 p. ; Cyrino (2014). *Op. cit.* ; Dorlin (2005). *Op. cit.* ; Dorlin (2008). *Op. cit.* ;

duquel les identités et les corps « hommes » et « femmes » ne sont plus conçus comme des données de nature, mais davantage comme des configurations bio-psycho-sociales à travers lesquelles est ébranlée l'idée de naturalité du sexe et de la différenciation sexuelle. Et cela nous mènera au chapitre suivant à interroger comment cette nouvelle façon d'envisager le sexe à l'aune de facteurs psychologiques et sociaux a également évolué : par la reprise de la notion de genre, d'abord, chez les féministes dans les années 1960 et 1970, puis par son inscription dans les approches postmodernes à partir des années 1980 et 1990.

## **1. Les débuts de la quête scientifique moderne du sexe : l'anatomie de la différence sexuelle**

L'histoire des fondements naturels et biologiques des sexes et de la différenciation sexuée représente l'un des thèmes les plus étudiés par la pensée féministe, si ce n'est dans les sciences sociales en général. Parmi les travaux importants sur cette question, ceux de l'historien Thomas Laqueur et de l'historienne des sciences Londa Schiebinger apparaissent assurément en tête de liste<sup>149</sup>. Figures de proue d'un constructivisme social appliqué à l'histoire des corps sexués et genrés, leurs travaux sont abondamment cités dans le champ des études de genre et composent, d'une certaine manière, une grande partie du socle théorique et empirique de celles-ci. Pour Laqueur comme pour Schiebinger, l'idée d'une différence anatomique incommensurable entre les sexes n'apparaît seulement qu'à partir du XVIIIe siècle, créée dans le contexte des Lumières et des nouveaux idéaux universalistes d'égalité et de liberté et afin d'y justifier la subordination de la femme en l'associant intimement à la Nature et en la faisant passer pour l'Autre de l'homme<sup>150</sup>. La recherche des fondements distinctifs entre les sexes renvoie, selon eux, à la construction de la différence sexuelle par la science moderne du XVIIIe siècle. Pour Laqueur, plus spécifiquement, ce changement majeur dans l'histoire du corps représente le passage décisif d'un modèle à sexe unique, qui est celui de l'homologie sexuelle, à un modèle à deux sexes, qui est celui de la différence et de

---

<sup>149</sup> Thomas Laqueur (1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 520 p. ; Londa Schiebinger (1989). *The Mind Has No Sex ? Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge and London, Harvard University Press, 355 p. ; Londa Schiebinger (1993). *Nature's Body. Gender in the Making of Modern Science*, Boston, Beacon Press, 289 p.

<sup>150</sup> *Ibid.*

l'opposition sexuelles<sup>151</sup>. Dans *La Fabrique du sexe*, l'historien soutient que de l'Antiquité grecque jusqu'au XVIIIe siècle, les corps féminins et masculins n'étaient pas interprétés en termes oppositionnels, les deux étant de même nature. Les différences corporelles étaient considérées principalement comme des différences de degré ou de développement, le corps féminin représentant une forme moins développée, imparfaite, du corps masculin<sup>152</sup>. À partir du XVIIIe siècle, par l'entremise des travaux en anatomie, en physiologie et en biologie, qui mettent l'accent sur les différences plutôt que sur les similitudes entre les sexes dans leurs études du corps humain, les hommes et les femmes deviennent radicalement différents, chacun étant d'une nature spécifiquement associée à son sexe, et plus particulièrement à ses organes génitaux<sup>153</sup>.

Si la construction théorique de Laqueur est aujourd'hui fort influente, plusieurs auteur-e-s, principalement historien-ne-s et sociologues, ont soulevé certaines lacunes théoriques de même qu'historiques dans l'interprétation qu'ils proposent de l'histoire du sexe<sup>154</sup>. Au niveau théorique, l'une des principales critiques étant faite à l'encontre de Laqueur provient de Bernice L. Hausman et concerne le penchant universalisant et présentiste de ses analyses de l'histoire du genre<sup>155</sup>. Elle considère d'emblée problématique dans une démarche historique d'utiliser comme grille d'analyse une notion contemporaine — soit, celle de genre — et de l'appliquer à des contextes autres que celui duquel elle est issue, imposant ainsi des schèmes représentationnels, des points de vue et des valeurs qui ne sont pas ceux des acteurs et des actrices de l'époque étudiée<sup>156</sup>. Pour Hausman, de la même façon qu'on ne peut parler

---

<sup>151</sup> Laqueur (1992). *Op. cit.*

<sup>152</sup> *Ibid.*

<sup>153</sup> Laqueur (1992). *Op. cit.* ; Schiebinger (1989). *Op. cit.* ; Schiebinger (1993). *Op. cit.*

<sup>154</sup> Voir notamment Katharine Park et Robert A. Nye (1991). « Destiny Is Anatomy », *New Republic*, pp. 53–57 ; Joan Cadden (1993). *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages: Medicine, Science, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 326 p. ; Bernice L. Hausman (1995). *Op. cit.* ; Michael Stolberg (2003). « A Woman Down to Her Bones : The Anatomy of Sexual Difference in the Sixteenth and Early Seventeenth Centuries », *Isis*, vol. 94, no. 2, pp. 274-299 ; Elsa Dorlin (2005). « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, vol. 2, no. 9, pp. 117-137 ; Katherine Park (2009). *Secrets de femmes. Le genre, la génération et les origines de la dissection humaine*, Paris, Les presses du réel, 361 p. ; Helen King (2014). *The One-Sex Body on Trial : The Classical and Early Modern Evidence*, London and New York, Routledge, 274 p.

<sup>155</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>156</sup> *Ibid.*

d'idéologie avant la naissance du phénomène idéologique au XXe siècle, il est erroné d'avoir recours au concept de genre, et notamment à celui d'identité de genre, pour tenter d'appréhender la manière dont les hommes et les femmes appréhendaient, par exemple au XVIIIe siècle, leur dimension sexuée ou sexuelle<sup>157</sup>. D'autres auteur-e-s ont davantage remis en question la chronologie établie par Laqueur et Schiebinger qui, ne tenant pas compte de données historiques importantes, semble forcer la réalité historique pour appuyer et fonder leurs thèses ; en particulier lorsque Laqueur affirme qu'il n'existait pas même de noms avant le XVIIIe siècle pour parler spécifiquement des organes féminins<sup>158</sup>. Ainsi, l'historienne Joan Cadden soutient, pour sa part, que l'idée d'une différence naturelle entre le corps des hommes et des femmes est bien présente dans les écrits du Moyen Âge, se manifestant entre autres par la préoccupation majeure des auteurs médiévaux pour la question de la nature féminine<sup>159</sup>. Comme le montre Cadden, c'est avant tout sur des questionnements pragmatiques que repose au Moyen Âge l'étude des corps sexués, dont celui de savoir pourquoi et comment se faisait-il que, dans une même famille, il naquit parfois des garçons et, parfois, des filles<sup>160</sup>. Dans un contexte où la naissance des garçons était davantage valorisée, et où il était admis que la semence de l'homme, masculine, ne pouvait produire que des fils, l'utérus a particulièrement l'attention des médecins et des chirurgiens de l'époque, celui-ci étant considéré comme ayant une influence directe sur le développement du fœtus et la détermination de son sexe, comme étant le site de la différenciation sexuelle du fœtus<sup>161</sup>. Ainsi, s'il n'y avait pas de grands discours en tant que tels sur les différences entre les hommes et les femmes comme étant foncièrement opposés, le dimorphisme sexuel était toutefois reconnu, et étudié par les médecins par les médecins. Cadden remarque, qui plus est, que si le modèle homologique du sexe issu de la tradition galénique était populaire à l'époque — soit l'idée de l'inversion mutuelle des parties génitales mâle et femelle —, de nombreuses critiques lui étaient déjà portées de telle sorte qu'il n'était pas aussi hégémonique que le prétend Laqueur<sup>162</sup>. Ainsi, pour Helen King, l'hypothèse d'un modèle à sexe unique ne tient pas. En effet, elle soulève

---

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> Voir en particulier Michael Stolberg (2003). *Op. cit.*

<sup>159</sup> Cadden (1993). *Op. cit.*

<sup>160</sup> *Ibid.*

<sup>161</sup> *Ibid.*

<sup>162</sup> *Ibid.*

l'existence, dès l'Antiquité grecque — et par la suite, d'une grande variété de modèles du sexe, dont de nombreux centrés sur la différence<sup>163</sup>. De plus, elle montre que Galien lui-même mettait l'accent, dans certains de ses écrits, sur la différence des corps masculins et des féminins, et non pas sur leur parfaite homologation<sup>164</sup>. De la même façon, pour Katharine Park, l'intérêt pour la différence des sexes n'est pas le propre des sciences naturelles et médicales du XVIIIe siècle, mais suit au contraire de près l'histoire de l'anatomie et de la dissection, depuis ses origines aux XIIIe et XVe siècles, avec la volonté des médecins et des premiers anatomistes à découvrir les « secrets de femmes », c'est-à-dire le fonctionnement de l'utérus qui était considéré comme le lieu de la reproduction<sup>165</sup>. Et même s'il est davantage question de la nature reproductrice que de la nature à proprement dite sexuée, il s'agit bel et bien d'une volonté d'appréhender les différences entre des corps féminins et les corps masculins. Si l'historien de la médecine Michael Stolberg reconnaît, quant à lui, la pertinence des analyses de Laqueur et Schiebinger en tant qu'elles rendent compte des usages culturels et politiques du dimorphisme sexuel et de son rôle historique considérable, au XVIIIe siècle, dans le processus de subordination des femmes en réduisant celles-ci à leur anatomie<sup>166</sup>, l'intérêt prononcé pour les différences anatomiques entre les sexes n'est en rien, selon lui, réductible au contexte politique et culturel des Lumières, mais relève d'une préoccupation déjà présente au XVe siècle de découvrir et expliquer les mécanismes aux fondements de la nature humaine, y compris sa nature sexuée<sup>167</sup>. L'anatomie de la différence sexuelle comme préoccupation de la science moderne apparaît antérieurement au désir du XVIIIe siècle de subordonner les femmes comme le fruit dans ensemble de développements ayant cours aux XVIe et XVIIIe siècles, dont la popularité croissante des méthodes empiriques d'observation et d'expérimentation, les intérêts professionnels de certains médecins se spécialisant dans les maladies et troubles féminins pour la différence sexuelle, et le passage graduel d'une conception humorale du corps humain vers celle d'un corps fait de solides et de tissus<sup>168</sup>. Suivant les analyses et les critiques de ces auteur-e-s, nous considérons important, du fait de l'influence considérable du

---

<sup>163</sup> King (2014). *Op. cit.*

<sup>164</sup> *Ibid.*

<sup>165</sup> Park (2009). *Op. cit.*

<sup>166</sup> Stolberg (2003). *Op. cit.*

<sup>167</sup> *Ibid.*

<sup>168</sup> *Ibid.*

modèle théorique de Laqueur dans le champ des études de genre, de nuancer celui-ci et de reconnaître que cette préoccupation pour la différenciation sexuelle n'apparaît pas au XVIIIe siècle comme le soutiennent Laqueur et Schiebinger.

Un élément important à retenir est donc que la quête moderne des fondements naturels des corps sexués et de ce qui définit ce que sont les hommes et les femmes ne tire pas sa source de la mise en œuvre scientifique, au XVIIIe siècle, d'un projet politique de naturalisation et d'essentialisation visant à légitimer la subordination des femmes, tel que le supposent Thomas Laqueur et Londa Schiebinger<sup>169</sup>, mais s'inscrit plutôt à même les mutations et les développements qui sont ceux, à la Renaissance, du déploiement de la science et de la médecine modernes. Intimement liée à cette volonté nouvelle et caractéristique de la perspective scientifique de mettre en lumière et expliquer les divers mécanismes de la nature, ainsi que rattachée à l'intérêt croissant pour le recours à des méthodes empiriques dans l'activité de production de connaissances à travers son rôle dans l'essor de la science anatomique, la préoccupation moderne à l'égard des corps sexués, qui deviendra un projet quasi systématique d'investigation du corps au XVIIIe siècle, porte également en elle, depuis ses origines, la représentation cartésienne d'un corps morcelé, réduit à ses structures anatomiques et à ses fonctions mécaniques, dissocié de la subjectivité comme un « reste » matériel qui n'en est que l'accessoire.

À partir de la Renaissance, la vision du corps comme produit d'une intentionnalité divine se voit considérablement altérée. Par un abandon progressif de la dimension sacrée, religieuse et mystique, la nouvelle vocation scientifique de la médecine en vient à faire du corps, non plus seulement un objet de soins, mais un objet de connaissance rationnel. Se lie en effet à la vocation traditionnellement réparatrice et thérapeutique de la médecine une volonté scientifique de découvrir et d'expliquer empiriquement les fondements de la nature humaine par l'investigation du corps et de ses organes, réduits par la philosophe cartésienne à un

---

<sup>169</sup> Laqueur (1992). *Op. cit.* ; Schiebinger (1993). *Op. cit.*

substrat matériel au fonctionnement mécanique séparé de l'être et de sa subjectivité<sup>170</sup>. De cette dissociation du corps et de l'esprit qui imprègne toute l'histoire de l'Occident moderne, le sexe se voit mis du côté de la mécanique du corps de la nature, de sorte que ce sont des considérations d'ordre physique et biologique qui sont dès lors vues comme étant à même de l'expliquer et de comprendre sa nature, et non plus une quelconque volonté ou détermination divines. Dégagé de toute dimension sacrée, évacué de la moindre considération surnaturelle, le corps fait à ce moment ni plus ni moins son entrée dans la modernité, et ce, en passant de force par la porte de l'objectivation ; corps-objet, le corps moderne est celui qui, objectivé par la science médicale et réduit à son empiricité anatomique, est mis à la disposition du regard savant du médecin. Originellement, ce regard est celui des premiers anatomistes qui, grâce à la pratique de la dissection humaine, réalisent les premiers pas du projet scientifique moderne, perçant la surface des choses afin d'en révéler les vérités internes et ne se contentant dès lors plus des apparences extérieures comme source de connaissance. Adoptant une approche systématisée du corps et de ses éléments constitutifs, réduisant ceux-ci à des caractéristiques d'ordre fonctionnel et structurel (forme, taille, position, etc.), cette première science véritablement descriptive qu'est la science anatomique constitue un renversement majeur dans la manière de concevoir le corps humain ; à ce titre, la publication en 1543, du premier traité anatomique, par André Vésale, intitulé *De humani corporis fabrica* (« De la fabrique du corps humain »), marque de manière décisive ce passage vers le corps moderne, rationalisé et objectivé. Avec la représentation anatomique, le corps humain se voit morcelé, réduit à ses composantes organiques substituables et défini comme étant la somme de ses organes et des substances – faisant de lui un « organisme » –, sonnante par le fait même la perte, d'une part, de l'unité ontologique qui caractérisait traditionnellement l'être humain en détachant le corps de la personne, et d'autre part, de son lien avec le cosmos<sup>171</sup>. Le corps de l'anatomie étant toujours corps-cadavre, le corps en vient à être conçu comme forme accessoire de l'être

---

<sup>170</sup> David Le Breton (1990). *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF.

<sup>171</sup> Le Breton (1990). *Op. cit.*

humain, comme « reste » naturel de l'humanité, reléguée au rang de simple substrat matériel, autorisant ainsi son étude et sa découpe sans crainte d'une quelconque profanation<sup>172</sup>.

La pratique de dissection humaine préexiste, certes, à la Renaissance, mais avec l'avènement de la médecine moderne, elle sort de la clandestinité et en vient à jouer un rôle majeur dans le projet de connaissance systématique du corps humain. Par sa formalisation à travers le développement de la science anatomique et son intégration comme pratique pédagogique dans la formation des médecins, de même que par sa popularisation, sa routinisation et le raffinement croissant des techniques et méthodes lui étant associés, la dissection anatomique acquiert à la Renaissance le statut de pratique emblématique de la science moderne. En effet, les anatomistes ont tôt fait de souligner l'importance d'un apprentissage et d'un savoir basés, non pas sur le commentaire et l'étude des textes anciens comme la tradition médicale le préconisait, mais sur l'expérimentation directe avec le corps, arguant que c'est en ouvrant soi-même le cadavre et en y plongeant les mains — en faisant l'« auto-psie », comme le souligne Stolberg<sup>173</sup> — que les vérités du corps peuvent être dévoilées<sup>174</sup>. En plus d'amener les anatomistes à mettre en doute l'évidence des Anciens, à en vérifier par eux-mêmes les fondements et à rectifier leurs erreurs, cette valorisation cartésienne de la pratique expérimentale comme source de connaissance plutôt que l'érudition a également eu pour effet l'élaboration de nouvelles conceptions du corps basées sur l'empiricité<sup>175</sup>. De plus, rejoignant les principes épistémologiques de la science moderne à travers le dévoilement de l'interne, l'exposition du caché et la scrutation de l'intime recommandés par les anatomistes, le corps disséqué apparaît, de par sa passivité et sa transparence, comme le symbole ultime de la science et de la rationalisation. Comme le souligne Katharine Park, si le corps dépecé sur la table de dissection est la figure emblématique de la science et de la médecine modernes, nul doute qu'il s'agit là de celui d'une femme, puisque c'est dans le corps féminin, et plus spécifiquement l'utérus, que s'est

---

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> Stolberg (2004). *Op. cit.*

<sup>174</sup> Katharine Park (2009). *Secret de femmes. Le genre, la genration et les origines de la dissection humaine*, Paris, Les presses du réel, 361 p.

<sup>175</sup> Stolberg (2004). *Op. cit.*

manifestée le plus significativement la volonté de la discipline anatomique à découvrir l'intérieur caché des corps<sup>176</sup>. Et c'est précisément sur ce point de rencontre entre la corporéité féminine et l'histoire de la dissection humaine que Park s'attarde, affirmant que les interrogations sur la nature féminine ont opéré un rôle majeur dans le développement de la médecine anatomique et de la différence sexuelle. En effet, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, ce sont d'abord des préoccupations relatives à la naissance des enfants et à leur conception qui amènent les médecins et les chirurgiens à pratiquer la dissection humaine et observer l'intérieur des corps féminins<sup>177</sup>. Contrairement aux organes reproducteurs mâles qui sont visibles, accessibles et dont le fonctionnement reproductif est d'une relative simplicité, les organes reproducteurs femelles représentaient un défi de taille pour les médecins en raison, d'une part, de leur accessibilité limitée et de la nécessité d'ouvrir le corps, et d'autre part, de leur complexité — les fonctions reproductrices féminines étaient considérées comme les mécanismes corporels les plus mystérieux et les plus complexes<sup>178</sup>. De plus, les organes sexuels féminins étaient envisagés comme étant constitutifs de l'identité physique féminine de même que déterminants pour la santé globale de la femme, ce qui n'était pas le cas chez les hommes<sup>179</sup>. Comme le résume Park, « d'un point de vue culturel, les organes génitaux féminins avaient en définitive plus de choses importantes à dire que les testicules et le pénis »<sup>180</sup>, faisant en sorte que le corps féminin — et plus spécifiquement l'utérus, lieu de gestation — s'est vu investi d'une manière inégalée par la pratique médicale dès le XV<sup>e</sup> siècle et qu'il en est devenu l'objet d'étude par excellence. Le corps masculin, conçu comme universel et général, faisant alors figure de représentant de l'humanité incorporé, tout ce qu'il y avait à savoir sur le corps humain semblait pouvoir être constaté par l'étude du corps des hommes, à l'exception des mécanismes liés de près à la génération. L'intérêt pour le corps féminin se voyait donc cantonné à ce que celui-ci avait de spécifique, à ce qui ne se retrouve pas dans le corps — général — de l'homme ; le corps de la femme devenant objet de science en tant qu'Autre, définie en fonction de sa différence, soit la spécificité de ses fonctions reproductrices et de son anatomie

---

<sup>176</sup> Park (2009). *Op. cit.*

<sup>177</sup> *Ibid.*

<sup>178</sup> *Ibid.*

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 88

sexuelle. Si l'élucidation des « secrets » de la femme a représenté l'un des objectifs principaux de la médecine à partir de cette époque, c'est que la connaissance de l'anatomie féminine et la compréhension des fonctions reproductives de la femme signifiaient *in fine* comprendre les processus à l'origine de la génération des corps et les fondements mêmes de la « fabrique humaine »<sup>181</sup>, et ultimement, d'en avoir la maîtrise.

Mise en branle par les médecins et la discipline anatomique naissante, ainsi commence donc l'investigation scientifique du sexe moderne, délesté de toute implication divine ou spirituelle et logé dans les profondeurs organiques que seul le regard aiguisé du scientifique est apte à atteindre. Cette quête de la « vérité » du sexe — et des sexes — s'étendra, sans avoir encore atteint de fin, en changeant périodiquement objets, lieux et niveaux du corps investis au fil des perfectionnements techniques et des avancées scientifiques, auxquels se raccordent des représentations particulières de la corporalité. À la Renaissance, seuls l'utérus et les testicules sont concernés dans la recherche des fondements de la nature sexe, mais, progressivement, de plus en plus de composantes du corps se verront considérées comme étant sexués, et ce jusqu'à la fin du XIXe siècle, où presque toutes les structures anatomiques seront féminisées ou masculinisées (cerveau, os, cheveu, vaisseau sanguin, etc.)<sup>182</sup>. Cette multiplication des lieux de la différence sexuelle s'effectue de manière accélérée à partir du XVIIIe siècle, une période caractérisée par un intérêt croissant pour l'étude des tissus et des membranes<sup>183</sup>, le développement de la nouvelle biologie<sup>184</sup>, un raffinement accru des techniques de dissection et des examens médicaux et une importance prédominante de la discipline anatomique au sein de la pratique et de la pensée médicales<sup>185</sup>. C'est dans ce contexte que les tissus osseux acquièrent, entre autres, un statut significatif dans la recherche de la nature des sexes<sup>186</sup>. En effet, même si on retrace dès le XVIe siècle un intérêt de la part des médecins pour l'examen

---

<sup>181</sup> Park (2009). *Op. cit.*

<sup>182</sup> Schiebinger (1993); *Op. cit.*; Löwy (2006). *Op. cit.*; Jean-Paul Gaudillière (2004). « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », *Mouvements*, vol. 1, no. 4, pp. 15-23.

<sup>183</sup> Ludmilla Jordanova (1989). *Sexual Visions : Images of Gender in Science and Medicine between the Eighteenth and Twentieth Centuries*, Madison, University of Wisconsin Press, 207 p.

<sup>184</sup> Alain Corbin (2005). « La rencontre des corps », in Alain Corbin (dir.). *Histoire du corps. Tome II. De la Révolution à la Grande Guerre*, Seuil, pp. 149-214.

<sup>185</sup> Corbin (2005). *Op. cit.*

<sup>186</sup> Stolberg (2004). *Op. cit.*; Schiebinger (1993). *Op. cit.*

des squelettes d'homme et de femme<sup>187</sup>, il devient un élément majeur des théories de la différence sexuelle qui se veulent au XVIIIe siècle de plus en plus naturalisantes : la morphologie du bassin — celle de la femme étant perçue comme adaptée pour l'accouchement<sup>188</sup> —, de même que la morphologie du crâne – considérée comme liée aux capacités intellectuelles<sup>189</sup> – ayant particulièrement attiré l'attention des scientifiques comme signes distinctifs des sexes. Toutefois, bien que cette volonté de localiser l'essence des sexes dans différents endroits du corps fait en sorte que pratiquement tous les éléments organiques du corps se voient sexués, l'utérus et les testicules demeurent jusqu'à la moitié du XIXe siècle les lieux spécifiques où reposent la féminité de la femme et la masculinité de l'homme<sup>190</sup>. Si le XVIIIe siècle est bel et bien celui d'une naturalisation considérable de la différence sexuelle par l'entremise des discours médicaux et scientifiques, le XIXe siècle voit la recherche des fondements biologiques des sexes entreprendre un virage radical qui la mènera de la thèse gonadique à l'élaboration, au tournant du XXe siècle, d'un modèle hormonal des sexes.

## 2. Médecine expérimentale, gonades et sécrétions internes au XIXe siècle

Au XIXe siècle, et plus particulièrement dans la seconde moitié du siècle, s'opère une transformation majeure de la médecine et des sciences de la vie, liée à l'adoption d'une approche expérimentale axée sur le travail en laboratoire et à la convergence graduelle de l'histoire de la vie, menée par la biologie et la physiologie, et l'histoire de la maladie et de son traitement, soit celle de la médecine<sup>191</sup>. Plus encore, l'ambition de comprendre et expliquer les mécanismes des maladies et le fonctionnement général du corps va jusqu'à pousser un nombre croissant de médecins à délaisser la clinique et les hôpitaux au profit de la recherche en

---

<sup>187</sup> Stolberg (2004). *Op. cit.*

<sup>188</sup> Évelyne Peyre (2006). « Du sexe et des os », in Catherine Vidal (dir.). *Féminin/Masculin : Mythes et idéologies*, Paris, Belin, pp. 39-55. ; July Bouhallier (2015). « Le bassin osseux : splendeurs et misères de la clé de voûte du corps humain », in Évelyne Peyre et Joëlle Wiëlds (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, pp. 120-141.

<sup>189</sup> Peyre (2006). *Op. cit.*

<sup>190</sup> Nelly Oudshoorn (1994). *Beyond Natural Body. An Archeology of Sex Hormones*, London, Routledge, 195 p.

<sup>191</sup> Jean-Paul Gaudillière (2004). *Op. cit.* ; Christer Nordlund (2007). « Endocrinology and Expectations in 1930s America : Louis Berman's Ideas on New Creations in Human Beings », *The British Journal for the History of Science*, vol. 40, no. 1, pp. 83-104

laboratoire, misant sur un savoir issu de l'étude directe et systématisée des organes, des tissus et des fonctions plutôt que de l'accumulation d'observations et d'examen de malades<sup>192</sup>. Suivant le mouvement général de scientification, la profession médicale intègre progressivement des pratiques expérimentales issues de la physique et de la chimie du XVIIIe dans la pratique clinique et dans la recherche médicale<sup>193</sup>. En France, c'est Claude Bernard qui, dans son *Introduction à médecine expérimentale*, établit les bases de cette nouvelle orientation scientifique de la médecine, affirmant que « si la médecine débute nécessairement par la clinique, celle-ci n'est pas pour cela la base de la médecine scientifique [...] c'est la physiologie qui est la base de la médecine scientifique parce que c'est elle qui doit donner l'explication des phénomènes morbides »<sup>194</sup>. Réduisant la maladie à un phénomène physiologique, cette conception scientifiée et biologisée du savoir médical reprend et accentue une représentation mécaniste du fonctionnement du corps humain : pour Bernard, d'ailleurs, ce dernier n'est autre qu'une « machine vivante constituée d'un agrégat d'éléments organiques »<sup>195</sup>. Avec le développement de la médecine et de la physiologie expérimentales, dont plusieurs des concepts, méthodes et techniques de cette dernière sont directement issus de la chimie, on assiste au déclin rapide des approches descriptive et morphologique dans l'explication du corps humain et de son fonctionnement, bouleversant par le fait même les représentations du corps sexué<sup>196</sup>.

Au cours du XIXe siècle, les médecins et les scientifiques remettent lentement en question l'idée que l'utérus représente le siège de la féminité, considérant avec de plus en plus de sérieux l'hypothèse d'un rôle actif des ovaires dans la détermination du sexe. Bien que connus depuis l'Antiquité, les ovaires étaient essentiellement perçus comme de simples réservoirs d'œufs<sup>197</sup>. La découverte de l'ovule, en 1827, par Karl Ernst von Baer, déplace

---

<sup>192</sup> *Ibid.*

<sup>193</sup> Olivier Faure (2005). « Le regard des médecins », in Alain Corbin (dir.). *Op. cit.*, pp. 15-50.

<sup>194</sup> Claude Bernard (1865). *Introduction à la médecine expérimentale*, cité dans Olivier Faure (2006). *Op. cit.*

<sup>195</sup> *Ibid.*

<sup>196</sup> Merriley Borell (1985). « Organotherapy and the Emergence of Reproductive Endocrinology », *Journal of the History of Biology*, vol. 18, no. 1, pp. 1-30 ; Oudshoorn (1994). *Op. cit.*

<sup>197</sup> Chandak Sengoopta (2000). « The Modern Ovary : Constructions, Meanings, Uses », *History of Science*, vol. 38, no. 4, pp. 425-488 ;

officiellement le regard des médecins qui, délaissant l'utérus pour se pencher sur les ovaires, en viendront à envisager ceux-ci comme étant le centre de contrôle, autonome, de la reproduction des femelles animales et, chez les femmes, le lieu de la féminité<sup>198</sup>. Pour Corbin, les travaux de Theodor L. W. Bischoff sont à ce titre fondamentaux : en apportant, en 1843, la preuve du caractère spontané de l'ovulation de la chienne — l'ovulation se produisant sans qu'il y ait nécessité de coït ou d'une quelconque manifestation de plaisir —, il rompt l'association auparavant faite entre le plaisir, la fertilité et la fécondation<sup>199</sup>. Quelques années plus tard, en 1847, Pouchet étend l'idée aux mammifères et à la femme humaine, mais ce sans preuve<sup>200</sup>. Corbin explique que ces découvertes ont eu comme conséquences, en montrant que fertilités masculine et féminine ne fonctionnent pas de la même manière, d'écarter définitivement la thèse de l'homologie anatomique sexuelle et de faire des ovaires les réels organes de la nature féminine<sup>201</sup>. À partir de ce moment, ceux-ci deviendront les éléments anatomiques les plus étudiés et théorisés du corps humain<sup>202</sup>. En effet, dès 1848, le médecin allemand Rudolf Virchow élabore les fondements d'une théorie de la fonction ovarienne à travers laquelle il affirme que, bien plus que simples producteurs d'ovules et causes des menstruations, les ovaires génèrent et créent la féminité en elle-même, de ses attributs physiques à ses spécificités psychologiques<sup>203</sup>. S'inscrivant dans le modèle physiologique de l'époque où le corps est régi par les nerfs, Virchow situe les ovaires au centre du réseau nerveux des femmes, expliquant ainsi leur nature « sensible » et faisant en sorte que ceux-ci en viennent à être considérés comme étant la source des diverses maladies dites « nerveuses » dont sont atteintes les femmes<sup>204</sup>. Sur cette base, l'ablation de ces « organes de crise » sera vue comme le traitement le plus efficace des troubles féminins et, dans les années 1870 et 1880, des milliers de femmes la subiront<sup>205</sup>. Comme le mentionne Oudshoorn, l'intérêt scientifique pour les ovaires n'a pas été que théorique, mais a influencé grandement les pratiques

---

<sup>198</sup> Oudshoorn (2004). *Op. cit.*

<sup>199</sup> Corbin (2004). *Op. cit.*

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> *Ibid.*

<sup>202</sup> Sengoopta (2000). *Op. cit.*

<sup>203</sup> Oudshoorn (1995). *Op. cit.* ; *Ibid.*

<sup>204</sup> Sengoopta (2000). *Op. cit.*

<sup>205</sup> *Ibid.*

médicales. En effet, les chirurgies devenant moins risquées grâce aux avancées en matière d'anesthésie et d'asepsie, l'hystérectomie et l'ovariotomie sont devenues dans la seconde moitié du XIXe siècle des pratiques aussi populaires que banalisées, effectuées pour traiter un nombre toujours croissant de troubles et de pathologies, et fournissant en retour une quantité considérable de matériaux de recherche pour les scientifiques<sup>206</sup>. D'ailleurs, il importe de noter que l'importance acquise par les ovaires à cette époque découle également d'intérêts d'ordre professionnel ; en effet, la profession gynécologique naissante s'est rapidement appropriée le statut d'expert sur les ovaires, lui permettant ainsi de se démarquer de l'obstétrique, davantage tournée vers l'utérus, et devenant par le fait même — ayant comme objet d'étude le lieu de l'essence de la féminité — la « véritable » discipline des troubles féminins<sup>207</sup>. L'intérêt médical et scientifique pour les gonades sexuelles se manifeste également à l'époque du côté des mâles, mais les découvertes et les bouleversements s'avèrent dans ce domaine moins nombreux, notamment du fait qu'il existait déjà une certaine connaissance du fonctionnement des testicules et de leurs effets, qui provenait en grande partie des pratiques paysannes de castration et des observations médicales des siècles précédents. Au cours du siècle, des expérimentations impliquant pour la plupart des castrations et des greffes sont effectuées sur les animaux pour tenter de comprendre les fonctions précises des testicules, dont celle, en 1849, du médecin et physiologiste Arnold Berthold, portant sur la conservation des caractères sexuels secondaires suite à une réimplantation testiculaire réalisée sur des coqs<sup>208</sup>.

Vers la fin du XIXe siècle, dans le mouvement toujours grandissant de scientification de la médecine et de valorisation de l'approche expérimentale, la recherche des fondements biologiques du sexe se réoriente et change de niveau, transitant de l'étude des glandes sexuelles à celle des sécrétions internes. Attribuée à Claude Bernard, la notion de sécrétion interne — qui sera remplacée en 1905 par le terme « hormone » — renvoie aux substances chimiques produites par certains organes qui se retrouvent dans le système sanguin et signe le

---

<sup>206</sup> Oudshoorn (1995). *Op. cit.*

<sup>207</sup> *Ibid.* ; Sengoopta (2000). *Op. cit.*

<sup>208</sup> Christiane Sinding (2003). « Le sexe des hormones : l'ambivalence fondatrice des hormones sexuelles », in Ilana Löwy et Hélène Rouch (dir.). *La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture*, Paris, L'Harmattan/Cahiers du Genre, vol. 1, no. 34, pp. 39-56.

passage d'une conception nerveuse de la régulation des fonctions corporelles à une conception chimique de celle-ci, soit ce qui a été interprété comme étant le passage de la « vieille physiologie » à la « nouvelle physiologie »<sup>209</sup>. Allant au-delà de la physiologie des organes et des cellules et tenant compte du rôle que peuvent avoir les substances chimiques dans le fonctionnement du corps, cette nouvelle physiologie apporte une nouvelle dimension à l'étude du corps sexuée en opérant un changement de niveau de l'analyse biologique du sexe, faisant des glandes sexuelles et de leurs sécrétions le nouveau lieu d'investigation. Les premières et plus célèbres expériences sur les sécrétions internes sexuelles sont celles réalisées au cours des années 1880 par le médecin et physiologiste français Charles Édouard Brown-Séquard, dans lesquelles il s'injecta des extraits de testicules animaux (chiens et cochons d'Inde) et observa par la suite des effets notoires dont un sentiment de rajeunissement, un regain de vigueur physique et intellectuelle et une amélioration de la santé en général<sup>210</sup>. Ancien étudiant de Claude Bernard, titulaire de la Chaire de Physiologie du Collège de France, Brown-Séquard publie ses résultats en 1889 dans le *British Medical Journal*, lesquels stimuleront par la suite la recherche sur les sécrétions internes et le développement de traitements à base d'extraits glandulaires pour l'organothérapie<sup>211</sup>. De la fin du XIXe siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres, des extraits glandulaires seront effectivement produits et commercialisés, en partie comme substances revitalisantes et rajeunissantes, mais principalement comme formes de traitement, en majorité destinés aux femmes, pour des maladies et des troubles aussi variés que la stérilité, l'hystérie, la ménopause, les maux de ventre, les névroses, les troubles menstruels, etc.<sup>212</sup>.. Après le « succès » des premières expériences d'organothérapie, se consolide l'impression que la doctrine des sécrétions internes représente une voie prometteuse pour la recherche des mécanismes de la détermination sexuelle et du développement général de l'organisme. Avec le modèle glandulaire qui se développe à la fin du XIXe siècle à partir des études de Brown-Séquard, les caractéristiques sexuées et le développement sexuel sont pour la première fois envisagés en termes chimiques : en effet, on considèrerait que les glandes sexuelles mâle et femelle sécrétaient chacune une substance chimique spécifique, qui était un principe actif

---

<sup>209</sup> Nordlund (2007). *Op. cit.*

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> Löwy (2003). *Op. cit.*

<sup>212</sup> Sinding (2003). *Op. cit.* ; Gaudillière (2004). *Op. cit.*

associé à un sexe, l'une ayant des effets masculinisants et l'autre des effets féminisants<sup>213</sup>. Cette conception liminaire d'une implication chimique dans le développement sexuel s'approfondira au XXe siècle avec le déploiement de l'endocrinologie sexuelle et les avancées technologiques qui mèneront à la production industrielle d'hormones de synthèse.

### **3. Endocrinologie, biochimie et production industrielle : le modèle hormonal du sexe des premières décennies du XXe siècle**

De la découverte des hormones sexuelles jusqu'à leur production industrielle, en passant par leur utilisation médicale croissante à travers le développement de l'hormonothérapie, l'histoire de l'endocrinologie et de l'entrée des hormones sexuelles dans le paysage scientifique et médical du XXe siècle est aussi riche que fascinante, et de nombreux travaux s'y sont déjà consacrés<sup>214</sup>. Cependant, ne souhaitant pas nous perdre dans les détails, nous nous limiterons ici à présenter la manière dont ce nouveau modèle de compréhension du corps, qu'ont introduit les scientifiques au tournant du XXe siècle, s'est répercuté sur la représentation du sexe et sa définition, c'est-à-dire le modèle hormonal.

Au tournant du XXe siècle, le développement de l'endocrinologie de la reproduction et de l'endocrinologie sexuelle transforme en effet radicalement la quête des déterminants biologiques des sexes en établissant une base chimique de la différence sexuelle, faisant ainsi en sorte que l'essence sexuelle n'est plus considérée comme localisée dans un organe particulier, mais comme relevant de substances chimiques qui parcourent et affectent l'ensemble du corps : c'est-à-dire les hormones. Créé en 1905 par le Britannique Ernest H. Starling, professeur de physiologie à la University College of London, le terme « hormone » — dérivé du verbe grec *hormao*, signifiant « mettre en mouvement », « stimuler »<sup>215</sup> — est défini comme étant un messenger chimique produit par un organe du corps, transporté par le sang et causant des réactions dans d'autres parties du corps<sup>216</sup>. Borell explique que le terme « hormone » diffère de celui de « sécrétion interne » élaboré par Bernard en ce qu'il met

---

<sup>213</sup> Gaudillière (2004). *Op. cit.*

<sup>214</sup> L'ouvrage de Nelly Oudshoorn (1994) est à ce titre un incontournable. *Op. cit.*

<sup>215</sup> Nordlund (2007). *Op. cit.*

<sup>216</sup> Ernest H. Starling (2005). *Op. cit.* Cité dans Oudshoorn (1994). *Op. cit.*

l'accent sur la fonction active de la substance, sur sa mobilité et sur sa relative indépendance à l'intérieur du corps<sup>217</sup>. Contrairement à la sécrétion interne, qui est davantage pensée en rapport avec la glande qui la produit, et donc, vue comme étant intimement rattachée au corps, l'hormone est conceptuellement détachée de ses origines organiques<sup>218</sup>. Cela fait en sorte que l'hormone, comparable à n'importe quelle autre substance chimique, peut être isolée et examinée en laboratoire, ce qui s'avérait impossible avec la définition donnée à la sécrétion interne. En effet, celle-ci ne pouvait être étudiée qu'indirectement, si ce n'est qu'hypothétiquement, à travers des observations cliniques de maladies reliées à une déficience glandulaire<sup>219</sup>. De plus, comme l'hormone se définit d'abord par son action, c'est du côté de ses effets, et non de sa nature, que s'oriente la recherche endocrinologique dans les premières décennies du XXe siècle. En attribuant à des produits chimiques le rôle de régulateur des processus physiologiques du corps<sup>220</sup> et en conceptualisant le fonctionnement et le développement de l'organisme non plus en termes de stimuli nerveux, mais en termes d'agents chimiques, l'endocrinologie sonne de manière définitive la fin de l'ancien paradigme physiologique et permet de relier des phénomènes que la théorie de la régulation nerveuse n'arrivait pas à rendre compte adéquatement tels que la menstruation, l'ovulation, la fertilité et la différence sexuelle<sup>221</sup>.

Plus que centrale dans l'émergence de l'endocrinologie et dans la mise en place du modèle du corps hormonal, la question de la différenciation sexuelle en est même d'une certaine façon constitutive. En effet, dès la première décennie du XXe siècle, l'intérêt pour la recherche sur les hormones dites sexuelles est incontestable chez les physiologistes expérimentaux et les premiers « endocrinologues », menant très rapidement à la constitution du sous-champ de l'endocrinologie sexuelle. De plus, les hormones sexuelles se voient dotées d'un statut particulier dans l'étude endocrinologique, et ce en grande partie parce qu'elles paraissaient impliquées dans un grand nombre de fonctions biologiques et de processus

---

<sup>217</sup> Borell (1985). *Op. cit.*

<sup>218</sup> *Ibid.*

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.*

<sup>221</sup> Borell (1985). *Op. cit.*

physiologiques de l'organisme. De ce fait, dans les années 1920, les glandes sexuelles en viennent même à être perçues comme étant les organes sécréteurs les plus importants de l'organisme du fait que les hormones sexuelles sont non seulement vues comme essentielles dans la physiologie de la reproduction et comme impliquées directement dans le fonctionnement biologique général de l'organisme — du développement embryonnaire à la ménopause —, mais comme contrôlant également les comportements des hommes et des femmes<sup>222</sup>. À cet égard, on assiste dans la première moitié du siècle à la mise en place d'un puissant imaginaire du corps hormonal ; celui d'un corps fonctionnel idéal harmonieusement régulé par un système hormonal ; celui d'un corps machinique qu'il est possible de réguler et de réparer par le recours à des thérapies hormonales de remplacement ; celui d'un corps « normal » idéal accessible par la maîtrise des mécanismes endocriniens et l'injection de substances chimiques<sup>223</sup>. Dans ce contexte, les spécialistes des hormones, notamment sexuelles, se voient accorder une place prépondérante dans la gestion des corps, et plus particulièrement celui des femmes, à travers une médicalisation accrue<sup>224</sup>.

L'endocrinologie sexuelle émerge au début du XXe siècle en reposant sur l'hypothèse d'une spécificité sexuelle des hormones mâles et femelles selon laquelle les hormones masculines ne pouvaient se trouver que dans les corps mâles et les hormones féminines que dans les corps femelles<sup>225</sup>. Toutefois, cette vision dualiste de la masculinisation et de la féminisation reposant sur l'assimilation des hormones sexuelles à des gonades spécifiques est rapidement mise à l'épreuve et atténuée par les premiers travaux réalisés dans le champ de l'endocrinologie sexuelle. Les résultats de ceux-ci conduiront progressivement à dissocier et à extraire la masculinité et la féminité des structures anatomiques auxquelles elles étaient auparavant fixées, misant sur une conception des hormones sexuelles comme messagers

---

<sup>222</sup> Nordlund (2007). *Op. cit.*

<sup>223</sup> Nordlund (2007). *Op. cit.* ; Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>224</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.* ; Adele Clarke (1998). *Disciplining Reproduction : Modernity, American Life and the Problem of Sex*, Berkeley, University of California Press. Véronique Moulinié (2013). « Andropause et ménopause : la sexualité sur ordonnance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 37, pp. 105-121 ; Anne-Marie Moulin (2006). « Le corps face à la médecine », in Jean-Jacques Courtine (dir.). *Histoire du corps. Tome 3. Les mutations du regard : Le XXe siècle*, Paris, Seuil, 551 p.

<sup>225</sup> Delphine Gardey (2006). « Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 3, pp. 649-673.

chimiques de la masculinité et de la féminité<sup>226</sup>. Ce faisant, de plus en plus liée à la conception hormonale du corps, la recherche des fondements naturels du sexe se transforme radicalement, passant d'une quête des lieux du sexe à celle des agents de la sexuation et des identités sexuées. En effet, dans le modèle hormonal, les déterminants du sexe de l'individu ne sont plus à chercher dans un lieu fixe et spécifique, dans une entité organique pouvant être identifiée anatomiquement, mais dans l'action et la régulation d'agents chimiques. Le modèle hormonal rapatrie le sexe au niveau des processus et des échanges chimiques et arrime ainsi la nature sexuée à des questions de production, de régulation et de métabolisation de substances biochimiques. De plus, avec l'émergence de l'endocrinologie sexuelle et les balbutiements de la génétique, l'étude des différences sexuelles et du développement sexuel prend la forme d'une recherche de l'explication de leur causalité et non de leur identification anatomique et de leur description morphologique : le regard est réorienté vers le processus de sexuation et non plus vers le sexe comme donné naturel<sup>227</sup>. Autrement dit, réduites aux substances chimiques qui les produisent et qui en sont la cause, les différences sexuelles se voient considérées comme étant davantage de l'ordre de l'effet, du résultat, que de la nature ou de l'essence.

Suivant la définition générale de l'« hormone », les hormones sexuelles étant de même nature que toutes autres substances chimiques, elles sont considérées comme pouvant être détachées, extraites et isolées du corps humain. En effet, si elles déterminent bel et bien le sexe du « corps hormonal » à travers les différentes réactions biologiques et physiologiques qu'elles produisent dans l'organisme, elles n'y sont pas fixées. Les travaux sur les hormones sexuelles entrepris dans les années 1920 par les biochimistes et endocrinologues, en collaboration avec les firmes pharmaceutiques de l'époque — dont Organon, aux Pays-Bas, et Schering, en Allemagne —, concrétisent cette représentation moléculaire du sexe en conduisant à l'isolement de l'œstrogène en 1929, de la progestérone en 1934, et enfin de la

---

<sup>226</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.* ; Ilana Löwy et Hélène Rouch (2003). « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », in Ilana Löwy et Hélène Rouch (dir.). *Op. cit.*, pp. 5-16 ; Sinding (2003). *Op. cit.* ; *Ibid.*

<sup>227</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.* ; Hausman (1995). *Op. cit.*

testostérone en 1935<sup>228</sup>. De la même façon, la capacité d'en faire la synthèse chimique et de les produire en industrie, qui mènera par la suite à leur commercialisation et au développement d'un marché hormonal de masse<sup>229</sup>, vient renforcer cette idée d'un sexe qui n'est pas intrinsèquement lié au corps, dans la mesure où ces hormones qui déterminent le développement sexuel et incarnent la masculinité et la féminité apparaissent comme des entités indépendantes, existant simplement d'elles-mêmes. En effet, avec l'isolement et la fabrication d'hormones de synthèse, le sexe n'apparaît plus telle une essence qui se retrouverait exclusivement dans le corps, mais devient une substance chimique mobile séparée du corps, qu'il est possible de créer en laboratoire, de transformer, de vendre, d'échanger et de consommer ; en d'autres termes, le sexe se fait manipulable, de même qu'appropriable. Pour Nelly Oudshoorn, il s'agit là de l'un des aspects les plus révolutionnaires du concept d'hormone sexuelle, car le sexe se voit pour la première fois pensé en dehors de l'organisme vivant et du monde vivant en général<sup>230</sup>. Rattachée à l'idée de la plasticité du corps qui se développe au tournant du XXe siècle avec les avancées dans le domaine médical et chirurgical — et plus particulièrement, l'essor de la chirurgie plastique et esthétique —, cette vision d'une manipulabilité des sexes prendra forme à partir des 1940 et 1950 de manière radicale dans le traitement des enfants intersexués et avec le phénomène du transsexualisme<sup>231</sup>. Dans le même ordre d'idée, la réduction du sexe à un effet de l'action d'agents chimiques par le paradigme hormonal le fait apparaître muable, modifiable, transférable et reproductible ; notamment par le recours aux hormones, dont la simple ingestion ou injection permet d'opérer une transformation des caractères physiques et comportementaux de façon à « masculiniser » ou « féminiser ». Dans le modèle hormonal, l'organisme est ainsi conçu comme étant, chimiquement parlant, « sexuellement neutre », prenant en fait la forme d'un substrat matériel à la base asexué que l'action d'hormones viendrait façonner. En l'occurrence, le sexe, autant dans sa dimension corporelle que comportementale (ou « identitaire »), n'est plus vu comme définitif ou déterminé par une quelconque essence naturelle, mais comme un « possible ».

---

<sup>228</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.* ; Gaudillière (2004). *Op. cit.* ; Gaudillière (2003). *Op. cit.*

<sup>229</sup> *Ibid.*

<sup>230</sup> *Ibid.*

<sup>231</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

Si les hormones sexuelles — et par extension, le sexe — sont, au sein du modèle hormonal, isolables, manipulables et muables, elles s'avèrent par le fait même mesurables. Comme le souligne Nelly Oudshoorn, un des changements importants générés par le développement de l'endocrinologie sexuelle et du modèle corporel sous-jacent est l'introduction d'une théorie quantitative du sexe dans laquelle les différences sexuelles sont interprétées en termes de quantité, de taux et de ratio d'hormones, et non plus en termes de nature ou d'essence<sup>232</sup>. De plus, avec la possibilité de mesurer les taux hormonaux, la perspective quantitative du modèle endocrinologique implique, sur la base de ces quantités mesurées, la construction d'une représentation de la normalité hormonale autour de laquelle gravitent de nouvelles pathologies, reposant sur une « défaillance hormonale » et nécessitant par le fait même une intervention thérapeutique afin de « rééquilibrer » les quantités d'hormones jugées trop élevées ou trop faibles dans l'organisme. Si cette conception a comme condition de possibilité le développement de tests de féminité et de masculinité issus des techniques de laboratoire permettant de mesurer les taux d'hormones sexuelles, elle est, en outre, en grande partie issue des observations du gynécologue allemand Bernhard Zondek sur la présence d'hormones femelles dans l'urine masculine — et inversement —, ainsi que des travaux de biochimistes, dans les années 1930 et 1940, sur la non-spécificité sexuelle des hormones dites mâles et femelles<sup>233</sup>. En effet, à l'opposé de l'hypothèse largement partagée à l'époque concernant la spécificité sexuelle des hormones masculines et féminines, les biochimistes ont démontré que tous les organismes, mâles et femelles, produisaient les deux types d'hormones. Arguant que les différences sexuelles relèvent davantage d'une question de degré et non de nature, ils en sont venus à penser le sexe sous la forme d'un continuum biochimique, allant de l'homme viril idéal à la femme féminine idéale, orientant de cette façon la focale sur les taux d'hormones comme définition des sexes<sup>234</sup>. De même, les biochimistes ont constaté, grâce à l'identification chimique des hormones sexuelles, que contrairement à ce qui était véhiculé à l'époque dans les discours scientifiques sur la nature différente des hormones mâles et femelles, celles-ci partagent la même structure chimique, à un groupe

---

<sup>232</sup> Oudshoorn (1995). *Op. cit.*

<sup>233</sup> Gardey (2006). *Op. cit.*

<sup>234</sup> *Ibid.*

d'hydroxyle près, et qu'elles font partie de la même catégorie de substances chimiques : les stéroïdes<sup>235</sup>. De plus, la découverte de la progestérone a également participé au brouillage des frontières de la conception dualistiques des sexes biologiques et hormonaux en sortant du schéma œstrogène/femme versus testostérone/homme. Toutefois, comme l'explique Oudshoorn, si les hormones ne sont plus vues comme responsables — de par leur nature — de la production des caractères sexués, la conception dualistique est renouvelée par une redéfinition de la différence sexuelle en termes de ratio, de rythme de production, de types de régulation et de capacité de métabolisation des hormones, dans laquelle la femme se voit caractérisée en fonction de sa cyclicité, tandis que l'homme se voit défini, à l'opposé, par la stabilité de sa production hormonale<sup>236</sup>. À ce titre, de cette conceptualisation, est apparue chez les endocrinologues et les gynécologues l'idée de devoir intervenir pour maintenir un contrôle étroit sur le cycle hormonal de la femme, considéré instable et chaotique, et ce faisant, la femme a acquis, sur la base de son cycle menstruel, le statut de sujet endocrinologique par excellence, à partir duquel sa médicalisation ne fut qu'accrue<sup>237</sup>.

Si plusieurs disciplines se sont intéressées, au début du XXe siècle, à la question des déterminants du sexe, de la différenciation sexuelle et des caractères sexués, l'endocrinologie s'est avérée dominante au cours de cette période. Plus particulièrement, l'intérêt des biochimistes pour le domaine de l'endocrinologie sexuelle à partir du début des années 1930 transforme de manière significative le champ de recherche et les interprétations du sexe en recentrant l'étude sur les structures — chimiques — plutôt que sur les fonctions ou les dysfonctions de l'organisme, ce sur quoi se penchaient de leur côté, depuis des années déjà, les biologistes et les gynécologues<sup>238</sup>. L'importance croissante de la biochimie dans le champ de l'endocrinologie sexuelle n'est toutefois en rien surprenante, dans la mesure où, s'intéressant aux mécanismes causaux du corps induits par l'action de substances chimiques, l'endocrinologie est, à l'instar de la biochimie, une science fondamentalement expérimentale, dont les savoirs sont directement issus des techniques et procédés de laboratoire, et dont la

---

<sup>235</sup> Gaudillière (2004). *Op. cit.*

<sup>236</sup> Oudshoorn (1994). *Op. cit.*

<sup>237</sup> *Ibid.*

<sup>238</sup> Oudshoorn (1995). *Op. cit.*

forme de la recherche est celle d'une quête de résultats par une action directe sur les substances étudiées. L'endocrinologie sexuelle a considérablement bouleversé les fondements du sexe et de la différence sexuelle en les ancrant, à travers le modèle hormonal, dans une conception moléculaire et biochimique du corps s'inscrivant directement dans le processus de fragmentation du corps mené par la science moderne depuis ses origines. En effet, le corps a graduellement été fragmenté par la perspective scientifique moderne, perdant à la fois son unité et son essence unifiée, devenant simple amas d'organes. Dans ce contexte, la recherche de l'essence sexuelle s'est elle aussi déplacée vers les organes, et ce, jusqu'au XIXe siècle ; n'étant plus diffuse dans le corps unifié et unitaire, l'essence du sexe apparaît comme localisable dans les organes. Toutefois, avec le modèle hormonal, le paradigme sexuel change vers une conception molécularisée et chimique du sexe ; en croyant d'abord que les hormones elles-mêmes sont productrices des différences sexuelles, avant de considérer, plus tard, à partir des années 1930, qu'il s'agit de leur quantité, de leur ratio, et de la manière dont le corps et les organes les métabolisent qui permettent de définir les sexes.

Comme nous l'avons vu, la quête des déterminants naturels et biologiques du sexe et de la différence sexuelle s'est progressivement transformée à travers le temps, autant du côté du site principal de l'investigation scientifique que de celui de la définition accordée à la nature même du sexe. Cependant, si nous les avons présentés ici de manière linéaire et passant historiquement de l'un à l'autre dans la conceptualisation du sexe, ces différents sites (corps, organes génitaux, organes reproducteurs, gonades, sécrétions internes, hormones, chromosomes, etc.) se sont en fait accumulés au fil du temps comme autant de possibles dans la détermination des sexes, comme autant de dimensions dans la définition du sexe. Or, cette multiplication des variables du sexe est devenue particulièrement problématique dans le cadre des études sur l'hermaphrodisme (ce qu'il est désormais d'usage de nommer « intersexualité »), au milieu du XXe siècle, où la question des déterminants du « vrai sexe » d'un individu a acquis une importance majeure, et où l'absence de réponse claire en provenance des milieux scientifiques et médicaux a engendré une profonde « crise scientifique » de la nature du sexe à l'origine du développement du concept de genre.

#### **4. La « crise » scientifique de la vérité du sexe : des protocoles hormono-chirurgicaux de traitement de l’hermaphrodisme à l’invention du concept de genre**

Soutenue, entre autres, par Elsa Dorlin<sup>239</sup>, Ilana Löwy<sup>240</sup> et Rafaela Cyrino<sup>241</sup>, l’idée d’une « crise » scientifique des déterminants biologiques du sexe dans la première moitié du XXe siècle permet de mettre en lumière la spécificité du contexte scientifique et médical duquel a émergé, pour des raisons plus pragmatiques que théoriques, la notion singulière du genre qui, contrairement aux signifiants antérieurs du sexe que sont les organes génitaux, les gonades, les hormones ou les chromosomes, repose sur des caractéristiques non pas d’ordre strictement corporel, mais bien psychologique. Comme nous l’avons soulevé précédemment, ce contexte est celui d’une multiplication des variables et signifiants du sexe et d’une complexification notoire des interprétations du sexe du fait des nombreux niveaux d’analyse biologique désormais impliqués dans la tentative de compréhension et d’explication du phénomène sexuel. Si les hormones sexuelles apparaissaient jusque dans les années 1930 comme le fondement naturel des caractères sexués, les nouvelles données de la recherche en endocrinologie sur la non-spécificité sexuelle des hormones et leur complexité (effets féminisants des hormones dites mâles et effets masculinisants des hormones dites femelles, de même que présence des deux types d’hormones dans tous les organismes, quel que ce soit leur sexe) faisaient en sorte qu’il était de plus en plus difficile de réduire le sexe d’un individu à des causes exclusivement hormonales<sup>242</sup>. Délogées de leur statut de déterminant premier du sexe, les hormones sexuelles se voient reléguées aux côtés de l’anatomie génitale, des gonades, des chromosomes et des caractères sexuels secondaires comme variable parmi d’autres dans l’explication du sexe biologique. Ainsi, à partir des années 1940, dans l’incapacité de rendre compte du sexe par l’entremise d’un seul élément biologique, les scientifiques en sont venus à devoir conjuguer plusieurs déterminants du sexe afin d’expliquer le phénomène sexuel, mais ce sans savoir pour autant quelle importance et quel rôle chacun d’eux pouvait avoir dans le développement sexuel global et quels étaient les rapports qui les

---

<sup>239</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.* ; Dorlin (2008). *Op. cit.*

<sup>240</sup> Löwy (2003). *Op. cit.* ; Löwy (2006), *Op. cit.*

<sup>241</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>242</sup> Löwy (2006), *Op. cit.*

liaient les uns aux autres. La multiplication des variables dans la composition du sexe, leur complexité croissante, leur contradiction et leur interdépendance générèrent de nombreuses et harassantes disputes théoriques et disciplinaires autour du critère le plus important dans l'attribution et la détermination du sexe, faisant en sorte qu'aucune définition ou explication claire de la nature du sexe et des déterminants biologiques de la différence sexuelle n'existait dans le milieu scientifique. Pour Dorlin, cette cacophonie scientifique autour des critères biologiques du sexe eut d'ailleurs comme effet, en affaiblissant le « tout » par sa parcellisation en multiples dimensions, de remettre plus largement en question l'unité du sexe biologique et la force du biologique elle-même dans l'explication du phénomène sexuel<sup>243</sup>. Dans le même ordre d'idée, avec le développement de nouvelles technologies médicales rendant possible la modification des caractères sexuels secondaires comme la thérapie hormonale, et les avancées dans le domaine de la chirurgie facilitant une intervention médicale directe sur les organes génitaux ou le système reproducteur, la biologie ne sembla plus aussi déterminante et décisive dans l'identification du sexe d'un individu, mais plutôt muable et relative. Ouvrant la voie à de nouvelles interprétations du corps et du sexe et mettant de l'avant leur plasticité, ces possibilités techniques inédites sont venues se joindre à l'instabilité des catégories « homme » et « femme », « masculin » et « féminin », mise en lumière par les travaux en endocrinologie sexuelle et les études sur l'hermaphrodisme qui ont soulevé l'absence de corrélation directe et nécessaire entre les différentes variables et dimensions du sexe, de même que l'existence de « situations biologiques dites intersexes »<sup>244</sup>. Dans ce contexte où la définition du sexe et des sexes apparaissait variable et que le sexe biologique était conçu comme étant muable, chirurgicalement ou hormonalement parlant, il convenait dès lors de réorienter la quête de la vérité du sexe et les fondements de la différence sexuelle hors des déterminants biologiques.

#### **4.1. L'ambiguïté sexuelle et son traitement médical au cœur de la crise**

La recherche sur l'hermaphrodisme — ou plutôt, dans la terminologie contemporaine, l'intersexualité — s'est avérée un lieu majeur de la transformation de la notion de sexe et de

---

<sup>243</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.*

<sup>244</sup> Löwy (2003). *Op. cit.*

l'avènement du concept de genre au mitan du XXe siècle : en plus de se voir, à partir de ce moment, liée à des considérations éminemment pragmatiques, c'est dans ce contexte que s'est manifestée le plus vivement la crise des critères biologiques du sexe. Avec les nouvelles possibilités d'intervention médicale découlant du perfectionnement des techniques chirurgicales et de la production industrielle d'hormones sexuelles, les médecins eurent de plus en plus fréquemment recours à la pratique de (ré)assignation de sexe lorsque des situations d'ambiguïté sexuelle se présentaient chez les enfants naissants et celle-ci devint un véritable programme médical à la fin des années 1940<sup>245</sup>. Or, si les médecins se basaient auparavant sur la seule morphologie des organes génitaux pour attribuer un sexe aux nouveau-nés considérés comme hermaphrodites<sup>246</sup>, la reconnaissance de la multiplicité des variables du sexe dans les premières décennies du XXe siècle rendit cette pratique difficilement justifiable sur le plan scientifique et thérapeutique puisqu'il n'était plus possible de prendre l'anatomie génitale comme indicateur final de l'identification sexuelle, comme référent stable du sexe. Ainsi, à travers le traitement précoce des enfants intersexes à la fin des années 1940 et dans les années 1950, la question de savoir quel(s) critère(s) permet(tent) d'identifier le sexe d'un individu acquiert une dimension hautement problématique, voire cruciale. Tout indique, notamment selon Bernice Hausman ou Alice Dreger, que sans la médicalisation préalable de l'hermaphrodisme à partir de la fin du XIXe siècle et la possibilité médico-technique de (ré)assigner le sexe d'un individu dans les premières décennies du XXe siècle, la question ne serait pas apparue aussi importante et n'aurait probablement pas imprégné à ce point le milieu médical et scientifique de l'époque<sup>247</sup>. En l'absence de critère infaillible dans l'identification du sexe d'un individu lorsqu'un cas d'ambiguïté sexuelle à la naissance se présentait, les médecins se sont retrouvés à ne plus avoir de fondement stable sur lequel asseoir, d'une part, leurs décisions, et d'autre part, la légitimité de leurs pratiques. Ce faisant, attisée par les incertitudes du domaine médical venues s'ajouter aux débats théoriques existants en les lestant d'impératifs pragmatiques, la crise des déterminants biologiques du sexe s'exacerba, et ce,

---

<sup>245</sup> Löwy (2003). *Op. cit.*

<sup>246</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.* ; Dorlin (2008). *Op. cit.*

<sup>247</sup> Hausman (1995). *Op. cit.* ; Alice Dreger (1998). *Hermaphrodites and the Medical Invention of Sex*, Cambridge, Harvard University Press, 268 p.

jusqu'à remettre en question l'idée même d'une vérité biologique du sexe<sup>248</sup>. Car s'il était effectivement reconnu que plusieurs types de sexe existaient (hormonal, gonadique, génital, chromosomique) et qu'il n'y avait pas forcément de corrélation entre ceux-ci, le corps n'ayant pas nécessairement de signification sexuelle forcément unifiée<sup>249</sup>, il ne saurait, dans ce cas, y avoir de « vrai sexe » pouvant être décelé par l'entremise d'un examen médical du corps, de ses tissus ou de ses substances sécrétées.

À l'apogée de cette crise scientifique, mais surtout médicale, l'abandon de la quête de la nature du sexe et, corrélativement, de l'idée d'un vrai sexe auraient semblé des plus probables du fait de l'incapacité à rendre scientifiquement compte d'une telle réalité. Or, tel ne fut pas le cas, et ce, précisément, en raison de l'importance prise par la question au sein du milieu médical, où la légitimité des pratiques de (ré)assignation du sexe était devenue hautement précaire avec l'effritement de la notion de sexe biologique et où se voyaient de ce fait menacés les intérêts des médecins<sup>250</sup>. En effet, le rejet de l'idée d'un vrai sexe n'aurait fait que réaffirmer avec plus de force ce qu'avaient déjà amplement mis en évidence les divers travaux sur les déterminants biologiques du sexe : soit l'incapacité des scientifiques et des médecins à expliquer adéquatement le phénomène sexuel, ainsi que le caractère aléatoire des opérations de (ré)assignation du sexe qui apparaissaient de plus en plus comme des mutilations génitales scientifiquement non fondées. La renonciation définitive à la nature du sexe étant dans ces conditions difficilement tenable pour les médecins et scientifiques impliqués, l'existence d'une vérité du sexe devant être préservée pour maintenir l'autorité médicale en la matière<sup>251</sup>, l'« issue » de la crise apparut sous la forme d'un nouveau déplacement du lieu du sexe, de nature radicalement différente des changements apportés au cours des derniers siècles, par l'avènement de critères non biologiques dans la définition du sexe d'un individu.

---

<sup>248</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.*

<sup>249</sup> *Ibid.*

<sup>250</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>251</sup> *Ibid.*

## 4.2. L'introduction de facteurs psychosociaux dans la compréhension du sexe : John Money et la genèse du concept de genre

Les travaux du psychologue nord-américain John Money et de son équipe sont à ce titre fondateurs, venant pour la première fois soutenir que le sexe n'est pas seulement biologique, mais psychologique et social. Professeur de psychologie et de pédiatrie à l'Université John Hopkins de Baltimore, John Money publie en 1955 une série d'articles en collaboration avec Joan G. Hampson et John L. Hampson dans lesquels sont rapportés les résultats de leurs quatre années de recherche effectuées auprès d'enfants intersexués et où est pour la première fois introduit le terme de genre pour distinguer les constituants psychologiques de l'identité sexuée des traits biologiques du sexe<sup>252</sup>. Pour Money, la transposition du terme d'origine grammaticale « genre » dans le discours médical permettait d'élaborer une théorie du comportement sexuel/sexué tout en évitant la référence inévitable aux composantes génitales et à la procréation, remettant ainsi en question vision antérieure du sexe psychologique considéré jusqu'alors comme un effet du processus génétique, hormonal et biologique de sexuation du corps. Défini par Money comme relevant du comportement, du ressenti et du langage, le genre, ou plus précisément le « rôle de genre », renvoie à la façon dont un individu se voit lui-même comme homme ou femme, et ce, indépendamment des caractères sexués biologiques qu'il présente ; il s'agit entre autres de la manière dont un individu se comporte, parle, bouge, s'habille, se coiffe, de même que ses intérêts, ses loisirs, ses jouets, etc. Inscrit dans la vie sociale, le rôle de genre n'est pas donné à la naissance de l'individu, mais se développe au cours de son enfance, acquis et modelé à travers le milieu familial. Notons ici que la notion de rôle sur laquelle Money fait reposer sa théorie psychosociale du genre est directement tirée de la pensée de Talcott Parsons, dont il a été l'étudiant au cours de ses études doctorales à Harvard<sup>253</sup>.

---

<sup>252</sup> John Money (1955). « Hermaphroditism, Gender and Precocity in Hyperandrenocorticism : Psychologic Findings », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 96, no. 6, pp. 253-264 ; John Money, Joan G. Hampson et John L. Hampson (1955). « Hermaphroditism : Recommendations Concerning Assignment of Sex, Change of Sex, and Psychologic Management », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 97, no. 4, pp. 284-300 ; John Money, Joan G. Hampson et John L. Hampson (1955). « An Examination of Some Basic Sexual Concepts : The Evidence of Human Hermaphroditism », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 97, no. 4, pp. 301-319 ; Jemima Repo (2016). *The Biopolitics of Gender*, New York, Oxford University Press, 218 p.

<sup>253</sup> Repo (2016). *Op. cit.*

Néanmoins, si le comportement sexué — le rôle de genre — est envisagé par Money comme un produit de l'éducation, celui-ci n'est pas pour autant fluide, relatif ou aléatoire : en effet, le rôle de genre parvient à une stabilisation complète et définitive entre l'âge de deux et quatre ans, l'individu devenant à partir de ce moment, de manière irréversible, un homme ou une femme. À ce point, il faut comprendre que dans la théorie du genre de Money, le développement du rôle de genre s'inscrit dans le processus de développement global normal de l'individu. En effet, si Money remet bel et bien en question le lien auparavant établi entre le comportement sexué d'un individu et son sexe biologique, il ne vient en aucun cas dire que genre psychologique et sexe biologique s'opposent, comme le proposeront plus tard certaines auteures féministes, mais seulement que l'un ne découle pas nécessairement de l'autre. Si le rôle de genre d'un individu n'est pas déterminé à la naissance, ni dépendant de facteurs biologiques, le développement de celui-ci fait toutefois ultimement partie du développement biologique global d'une personne. En d'autres mots, pour Money, un individu ne naît pas homme ou femme, mais deviendra inévitablement l'un ou l'autre au cours de son enfance. À ce titre, Money rapproche de très près le développement du genre à celui du langage : à l'instar de ce dernier, le genre ne se voit pas directement donné à la naissance, mais une place est prévue pour son incorporation dans le développement de l'individu, et une fois acquis, une fois « imprimé » dans l'esprit de l'individu, celui-ci devient stable et permanent<sup>254</sup>.

Le caractère novateur de sa proposition tient du fait qu'il considère le sexe psychologique, le genre, comme une variable indépendante des variables biologiques du sexe tout en le considérant comme faisant partie du processus général de différenciation sexuelle. Cependant, soulignons que Money accorde malgré tout au développement du genre une importance particulière, puisque celui-ci correspond, selon lui, à l'étape ultime du processus de différenciation sexuelle venant parachever le sexe de l'individu. Mais fondamentalement, loin de confronter le psychologique et le biologique, Money cherche davantage à rapprocher ceux-ci. En envisageant le genre psychologique comme entité distincte se développant après la naissance et non pas comme un simple effet de traits biologiques, en

---

<sup>254</sup> Repo (2016). *Op. cit.* ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

lui octroyant une autonomie, Money permet — et c'est là l'un des objectifs majeurs de sa théorie psychosociale du genre — de penser, d'abord, la variable psychologique en elle-même et, plus largement, son rapport avec le biologique et son implication dans le développement sexuel et la différenciation sexuelle, ce qui ne pouvait se faire lorsque le sexe psychologique était submergé dans des déterminations biologiques. En somme, ce que dit Money en théorisant pour la première fois le genre, c'est que le sexe n'est pas uniquement biologique, mais qu'il a également une part psychologique. Toutefois, si les assises théoriques du déplacement du lieu de la vérité sont ainsi posées, celui-ci n'est pas pour autant effectif ; c'est par leur application dans le cadre médical que les idées de Money viendront déplacer la focale au-delà des déterminants biologiques et engager un tournant réel dans la conception du sexe en priorisant sa dimension psychosociale. Rappelons que la théorie du genre élaborée par Money et ses collègues, de même que la notion de rôle de genre en elle-même, émergent d'un contexte médical et s'inscrivent dans la recherche d'une solution à une crise de légitimité médico-scientifique ayant pour foyer le traitement des enfants intersexes ; liée à des pratiques médicales concrètes, la théorie du genre est de part en part traversée par des visées pragmatiques, dont celle, fondamentale, de donner une nouvelle rationalité à la pratique médicale et d'ainsi rétablir la légitimité de l'autorité médicale en ce qui concerne le phénomène sexué et sexuel<sup>255</sup>. Dénonçant le recours au seul critère génital pour orienter les interventions d'attribution du sexe et le caractère aléatoire des décisions médicales prises, celles-ci relevant pour la plupart du cas par cas, Money fera du genre et des standards sociaux de sexe le nouveau fondement des protocoles de traitement des individus témoignant une ambiguïté sexuelle<sup>256</sup>. S'appuyant sur l'étude d'enfants nés avec une condition intersexuée et dont le rôle de genre n'apparaît pas en conformité avec leur sexe biologique ou le sexe choisi par l'équipe médicale à la naissance, Money défend l'idée que le seul facteur permettant de déterminer adéquatement le sexe auquel s'identifiera un individu à l'âge adulte — soit son sexe psychologique — ne provient pas de la biologie, mais de l'environnement postnatal ; seul le sexe dans lequel l'individu est élevé permet de prédire quel sera plus tard son sexe

---

<sup>255</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>256</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.*

psychologique<sup>257</sup>. En effet, après avoir examiné un peu plus de soixante-dix enfants présentant une ambiguïté sexuelle à la naissance en fonction des sept variables du sexe alors connues (sexe assigné, sexe gonadique, sexe chromosomique, sexe hormonal, morphologie génitale externe, structure reproductive interne et rôle de genre), seul le sexe assigné apparaissait en conformité avec le rôle de genre<sup>258</sup>. Considérant cela, Money en vient à affirmer que la recherche du meilleur critère biologique pour identifier le sexe d'un individu s'avère en réalité très peu utile, puisque ce sont les influences postnatales qui sont déterminantes dans le développement du rôle de genre. Pour Hausman, les travaux de Money inaugurent en ce sens le passage d'un intérêt pour le vrai sexe, qui détermine ultimement le sexe et le rôle de genre de l'individu, à la recherche du « meilleur sexe », c'est-à-dire le sexe le plus avantageux à façonner médicalement en fonction de la morphologie génitale préalable de l'enfant, mais aussi de l'environnement social à travers lequel celui-ci devra développer un rôle de genre<sup>259</sup>. Pour Money, ce qui importe dans le traitement d'un enfant ayant un sexe ambigu – défini, soulignons-le, en fonction de standards sociaux –, ce n'est pas de trouver quel trait biologique permet de révéler son vrai sexe, mais de sortir l'enfant d'une situation mal définie, vue comme génératrice de souffrance et d'inquiétude, en clarifiant son appartenance au sexe masculin ou au sexe féminin<sup>260</sup>. Ainsi, au lieu faire émerger une quelconque vérité du sexe d'un ensemble de données biologiques n'allant pas nécessairement dans le même sens, Money conseille plutôt d'attribuer à l'individu le genre le plus vraisemblable — ou, dans les termes de Dorlin, le plus « crédible »<sup>261</sup> — en fonction de sa morphologie génitale, de clarifier chirurgicalement celle-ci et de faire en sorte, par l'entremise de séances d'accompagnement auprès des parents et d'un suivi psychologique de l'enfant, que ce dernier soit bel et bien socialisé dans le genre qu'il lui a été assigné<sup>262</sup>. Et pour Money, si des caractères sexués non conformes se développent lors de la puberté de l'individu, le recours à des interventions chirurgicales ou à

---

<sup>257</sup> Sandra Eder (2010). « The Volatility of Sex : Intersexuality, Gender and Clinical Practice in the 1950s », *Gender & History*, vol. 22, no. 3, pp. 692-707 ; Repo (2016). *Op. cit.*

<sup>258</sup> Repo (2016). *Op. cit.*

<sup>259</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>260</sup> Gaudillière (2004). *Op. cit.*

<sup>261</sup> Dorlin (2005). *Op. cit.*

<sup>262</sup> Éric Macé (2010). « Ce que les normes de genre font au corps/Ce que les corps trans font aux normes de genre », *Sociologie*, vol. 1, no. 4, pp. 497-515 ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

un traitement hormonal permettra de les modifier ou de les contrôler afin que soit préservée l'adéquation entre son rôle de genre et son sexe biologique. En ce sens, la réassignation du sexe d'un individu n'est pas réalisée dans le but d'ajuster le corps à une vérité sexuelle biologique apparaissant plus claire avec la puberté, mais de le rendre cohérent au genre auquel l'individu s'identifie, que les experts sont à même de déterminer par la réalisation de tests et d'entretiens psychologiques<sup>263</sup>. Tel est donc ce protocole élaboré par John Money pour le traitement des patients intersexes qui servira de référence pour les médecins dans le domaine et guidera, jusque dans les années 1990, la pratique médicale<sup>264</sup>. Il mènera d'ailleurs à la création d'une première clinique de changement de sexe, la *Gender Clinic* de l'hôpital universitaire Johns Hopkins de Baltimore, fondée par Money en 1963, qui sera suivie de plusieurs autres, accroissant le pouvoir médical de normalisation des corps sexués<sup>265</sup>.

Les diverses recommandations de Money et de ses collègues sur le traitement des individus intersexes apportaient ainsi, par l'introduction de la notion de genre, une solution concrète, efficace et standardisée à la crise de légitimité de l'autorité médicale. Satisfaisant des considérations à la fois théoriques et pratiques par le déploiement d'une nouvelle conception du sexe et l'élaboration d'une réponse claire à des impératifs pragmatiques, la théorie du genre de Money fut rapidement intégrée dans les milieux scientifiques et médicaux, leur fournissant ainsi un outil thérapeutique au potentiel élevé. En effet, comme l'explique Sandra Eder, l'efficacité du concept de rôle de genre de Money reposait sur le fait que le genre, en tant que catégorie, apparaissait plus fixe que les corps instables, indéterminés et incertains avec lesquels les médecins devaient conjuguer<sup>266</sup>. Avec le développement des technologies médicales de l'époque, il semblait plus simple, et surtout plus faisable, d'agir hormonalement et chirurgicalement sur le corps sexuellement ambigu que d'essayer de transformer le rôle de genre de l'individu<sup>267</sup>. Rappelons que chez Money, le rôle de genre était envisagé comme se mettant en place au cours de la socialisation précoce de l'individu, se stabilisant complètement

---

<sup>263</sup> Macé (2010). *Op. cit.*

<sup>264</sup> Suzanne Kessler (1998). *Lessons from the Intersexed*, New Brunswick, Rutgers University Press, 193 p. ; Eder (2010). *Op. cit.* ; *Ibid.*

<sup>265</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>266</sup> Eder (2010). *Op. cit.*

<sup>267</sup> Hausman (1995). *Op. cit.* ; *Ibid.*

à l'âge de trois et imprégnant de manière définitive et irréversible l'esprit de l'individu. Par conséquent, il était théoriquement impossible de modifier le genre d'un individu à partir de cet âge, légitimant ainsi le recours aux interventions médicales quand l'individu atteint la puberté. Néanmoins, de la manière dont Money l'a théorisé, le rôle de genre présentait également la possibilité d'être modifié lorsque cela était fait avant l'âge critique de trois ans, légitimant du même coup les opérations d'assignation de sexe qui étaient réalisées à la naissance des individus intersexes. En ce sens, le concept de genre permettait d'envisager, à l'aune d'une seule et même théorie, deux situations à première vue inconciliables et d'en éviter les écueils respectifs. Et au final, la réduction des ambiguïtés passait, quelque soit la situation, par la modification corporelle et l'utilisation d'une catégorie dont la stabilité, l'évidence et la clarté rendaient plus facilement applicable par les équipes médicales. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que Hausman parle d'un passage du « vrai sexe » au « meilleur sexe » par l'avènement de la théorie de Money ; ancré dans des considérations pratiques, tirant sa pertinence de son opérationnalité, le concept de genre permettait de penser le sexe en le délestant, du moins en partie, du poids de l'essentialisme et du biologisme que portait la notion de « vrai sexe » et de considérer le genre psychologique comme ne découlant pas forcément du sexe anatomique, mais comme étant ancré dans un système comportementaliste<sup>268</sup>. À ce titre, pour Jemima Repo, qui analyse la manière dont le concept de genre survient comme nouvel appareil de contrôle biopolitique des populations dans le contexte d'après-guerre, cette extension de la notion de sexe vers des dimensions psychologiques et comportementales doit être vue comme une multiplication des points d'accès du pouvoir sur le corps et des possibilités de normalisation du corps sexué<sup>269</sup>. Car si l'individu était déjà doté d'un sexe biologique, voilà qu'il avait désormais un genre psychologique, ancré dans la vie sociale et façonnant ses comportements sexués/sexuels, qu'il était possible de manipuler et de contrôler<sup>270</sup>. Et si le concept de genre offrait effectivement les moyens théoriques et pratiques d'agir, non pas seulement sur les corps, mais aussi sur les comportements, le fondement normatif de la théorie de Money faisait également en sorte que la recherche du « meilleur sexe » devait respecter

---

<sup>268</sup> Repo (2016). *Op. cit.*

<sup>269</sup> *Ibid.*

<sup>270</sup> Repo (2016). *Op. cit.*

l'idée d'une correspondance nécessaire entre le sexe biologique et le genre psychologique, de même que celle d'une conception binaire de ceux-ci<sup>271</sup>.

### **4.3. Psychologisation du sexe et transsexualisme : Robert Stoller et l'« identité de genre »**

Poursuivant le mouvement initié par John Money qui, en introduisant le concept de genre, signala la nécessité d'une prise en compte des facteurs psychologiques et comportementaux dans la compréhension du sexe, le psychiatre et psychanalyste américain Robert Stoller accentua, pour sa part, de façon significative l'importance de la dimension subjective de l'identification sexuelle d'un individu par la création, en 1963, du concept d'« identité de genre »<sup>272</sup>, qu'il approfondira par la suite, en 1968, avec la publication de *Sex and Gender*<sup>273</sup>. Considéré comme l'un des ouvrages ayant ouvert la voie aux études de genre contemporaines en opérant pour la première fois une séparation systématique entre le sexe et le genre, entre le biologique et l'identité sexuelle, Stoller étendit avec celui-ci l'usage du terme de genre au-delà du seul milieu médical auquel il était restreint en le popularisant auprès des psychologues et des chercheur-e-s en sciences sociales<sup>274</sup>. S'intéressant plus spécifiquement au phénomène de la transsexualité, c'est-à-dire des individus ne se reconnaissant pas dans le sexe leur ayant été attribué à la naissance, Stoller utilisa d'abord le concept d'identité de genre de manière à différencier les transsexuel-le-s et les homosexuel-le-s en faisant une distinction entre l'orientation sexuelle et l'identité sexuelle, entre le désir d'avoir et le désir d'être un homme ou une femme<sup>275</sup>. De plus, alors que Money fondait sa théorie du genre et du « rôle de genre » sur le comportement observable des individus, sur leurs manières d'agir et de s'exprimer, Stoller recentra la notion de genre autour du ressenti des individus, de leur conscience et de leur intimité, envisageant l'identité sexuée/sexuelle à partir, non plus des

---

<sup>271</sup> *Ibid.* ; Macé (2010). *Op. cit.*

<sup>272</sup> Stoller propose pour la première fois le concept en 1963, à Stockholm, lors d'une conférence au 23<sup>rd</sup> International Psycho-Analytical Congress : Robert J. Stoller (1964). « A contribution to the study of gender identity », *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 45, pp. 220-226.

<sup>273</sup> Robert J. Stoller (1968). *Sex and Gender. The Development of Masculinity and Femininity*, New York, Science House, 400 p. ; et sa traduction française en 1978 : *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 408 p.

<sup>274</sup> Fassin (2008). *Op. cit.* ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>275</sup> Stoller (1978) [1968]. *Op. cit.* dans Fassin (2008). *Op. cit.*

normes sociales comme chez Money, mais de la subjectivité de la personne<sup>276</sup>. Comprendons ici que les deux auteurs fondateurs du concept de genre n'écrivaient pas nécessairement avec les mêmes objectifs et dans les mêmes contextes. En conceptualisant le genre à l'intérieur d'un système comportementaliste, en prenant pour point d'appui les comportements des individus, Money cherchait en premier lieu à donner au milieu médical un outil théorique permettant de légitimer scientifiquement les pratiques de (ré)assignation du sexe en les faisant reposer sur des données observables ; le genre d'un individu pouvant être déterminé par le recours à des tests psychologiques standardisés de féminité et de masculinité<sup>277</sup>. De son côté, s'inscrivant dans une approche psychanalytique, davantage compréhensive que behavioriste, Stoller s'intéressa moins aux pratiques médicales en tant que telles qu'à l'état de souffrance de ses patients. Élaborant sa théorie de l'identité de genre en se basant en grande partie sur le cas d'individus ressentant une discordance entre leur identité sexuée/sexuelle et leur sexe biologique, Stoller mit au cœur de l'analyse et du diagnostic médical le patient lui-même : son sentiment, son désir, sa perception de soi<sup>278</sup>.

De la même façon que Delphine Gardey décrit l'avènement du concept d'identité de genre de Stoller comme le passage, dans la représentation du genre, d'une théorie de l'extériorité — c'est-à-dire celle de Money — à une théorie de l'intériorité<sup>279</sup>, Rafaela Cyrino fait de cette dernière le moment crucial de ce qu'elle appelle le processus de subjectivation du genre<sup>280</sup>. Avec la théorisation de Stoller, le genre se déplace entièrement vers la subjectivité de l'individu, passant du comportement à la psyché, de l'expression au ressenti, du rôle à l'identité ; le genre étant dès lors envisagé comme une dimension fondamentale de l'identité profonde de l'individu et comme l'une de ses qualités primaires<sup>281</sup>. Stoller développe à ce titre deux concepts : le « noyau de l'identité de genre » (« *core gender identity* »), qui est de l'ordre

---

<sup>276</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>277</sup> *Ibid.*

<sup>278</sup> Fassin (2008). *Op. cit.*

<sup>279</sup> Delphine Gardey (2006). « Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 3, pp. 649-673.

<sup>280</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.* ; Robert Stoller (1989) [1985]. *Masculin ou féminin ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 368 p.

<sup>281</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

d'une conviction intime, d'un sentiment profond et primaire, qu'à un individu d'appartenir à un sexe ou à l'autre, et l'« identité de genre », qui renvoie à la manière dont l'individu perçoit, sur la base de sa conviction profonde, son comportement par rapport aux rôles sociaux de genre<sup>282</sup>. Ce qui ressort de ceci, c'est que peu importe la forme que prend le genre — qu'il s'agisse du genre identitaire, comportemental ou social —, celui-ci est toujours pensé chez Stoller comme étant irrémédiablement lié à un sentiment subjectif et primaire d'appartenance sexuelle vécu par l'individu, faisant ainsi en sorte que le genre se voit d'abord campé dans le psychisme individuel. Avec la notion d'identité de genre, l'identification sexuelle se détache donc encore plus fortement du sexe biologique — qu'il soit anatomique, hormonal ou génétique — dans la mesure où celle-ci n'est plus pensée comme découlant de facteurs biologiques ou comme étant en adéquation avec le sexe anatomique. La psychologisation du sexe, la subjectivation du genre, s'accompagne ainsi d'une décroissance de l'importance du sexe biologique. Pour Cyrino, la conceptualisation de Stoller signe en ce sens, et de façon encore plus nette que Money, le passage du primat du biologique au primat du psychique dans la quête de la vérité du sexe et de ses déterminants, de même que l'émergence d'une nouvelle grille d'intelligibilité du sexe et du comportement sexué/sexuel, dont la subjectivité et le psychisme forment le noyau<sup>283</sup>. Comme l'explique Cyrino, ce passage n'a toutefois pu se réaliser qu'à partir d'un double mouvement conceptuel faisant de l'identité de genre le lieu permanent et immuable du sexe et de la différence sexuelle, alors que le sexe anatomique s'est vu considéré comme modifiable, plastique<sup>284</sup>. Ainsi, présentée comme une structure plus fixe que le sexe biologique — le corps de l'individu plus facile à transformer que la conviction profondément ancrée d'être un homme ou une femme —, l'identité de genre acquiert, chez Stoller, le statut de signifiant premier du sexe ; celle-ci apparaissant comme l'aspect le plus important, le plus stable et le plus décisif dans la détermination et la définition du sexe<sup>285</sup>. Ainsi, l'identité de genre, cette structure psychique interne, cette dimension subjective, devient ce qui constitue le véritable sexe d'un individu ; celui-ci étant censé exprimer la vérité du corps sexué. Supplantant les facteurs biologiques et corporels, le genre, situé symboliquement

---

<sup>282</sup> Stoller (1989) [1985]. *Op. cit.*

<sup>283</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>284</sup> *Ibid.*

<sup>285</sup> *Ibid.*

à l'intérieur du corps, dans l'espace psychique, déplace ainsi le lieu, mais également la nature, de la vérité du sexe<sup>286</sup>. Par le fait même, la vérité du sexe étant dès lors ancré dans l'esprit de l'individu et non plus dans son corps, le rapport de dépendance classique faisant de l'identité sexuée/sexuelle le prolongement nécessaire du sexe biologique se trouve inversé. Et c'est de cette façon que Stoller en viendra à évoquer et expliquer la contradiction totale pouvant exister entre les influences psychologiques du genre et les traits biologiques du sexe d'une personne, comme c'est le cas chez les individus transsexuels, et à considérer l'ajustement du corps au ressenti de l'individu comme le traitement le plus efficace pour réduire la souffrance engendrée par une discordance sexe/genre<sup>287</sup>.

Comme le mentionne également Cyrino, le déplacement du genre et, plus largement, du sexe, vers la subjectivité s'accompagne du même coup, par l'importance accrue accordée au ressenti individuel dans l'identification sexuelle, d'une valorisation de la parole du patient dans la pratique médicale et thérapeutique<sup>288</sup>. Logée dans la subjectivité et dans l'intimité de la conscience, l'identité de genre, présentée comme une vérité dont l'individu est l'unique porteur, apparaît inaccessible d'un point de vue extérieur, et pour cause ; seul l'individu est en mesure de dire ce qu'il ressent et à quel sexe il a la conviction d'appartenir<sup>289</sup>. De plus, relevant du sentiment, l'identité de genre n'est pas de ces attributs qu'il est possible de déterminer et d'identifier objectivement par l'entremise d'une évaluation psychologique et des tests de féminité/masculinité (le rôle de genre) ou d'un examen corporel (le sexe anatomique). Ce qui fait en sorte que le rôle du médecin se voit considérablement transformé en matière d'identification sexuelle, de même que se voient altérées son autorité et sa légitimité de déterminer le sexe d'un individu. En effet, n'ayant plus accès à la « vérité du sexe » désormais localisée dans les profondeurs de la conscience du patient, le médecin doit se limiter à écouter son patient et, au plus, tenter de réduire l'état de souffrance dans lequel celui-ci se trouve en cas de discordance entre son identité de genre et son sexe anatomique. Avec la redéfinition

---

<sup>286</sup> *Ibid.*

<sup>287</sup> Stoller (1989) [1985]. *Op. cit.* ; Nikki Sullivan (2008). « The Role of Medicine in the (Trans)Formation of « Wrong » Bodies », *Body & Society*, vol. 14, no. 1, pp. 105-116.

<sup>288</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>289</sup> Hausman (1995). *Op. cit.* ; Dorlin (2005). *Op. cit.*

psychique du sexe liée à l'idée d'identité de genre, ce n'est plus le médecin qui détient le pouvoir de révéler le sexe véritable, mais l'individu lui-même, envisagé comme seul expert de son sexe et de son genre. Notons que la remise en cause de l'autorité médicale et le déploiement d'une approche clinique plus compréhensive par la valorisation de la parole du patient ne furent pas des phénomènes spécifiques à la gestion médicale des questions relatives au sexe et à la sexualité, relevant plutôt d'une tendance plus large, qui s'étendra tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, et qui, progressivement, mènera à une transformation du rapport médecin-patient consistant à faire de ce dernier l'expert de son propre corps et l'acteur, autonome, de sa santé, de plus en plus consacrée en termes consuméristes<sup>290</sup>. Néanmoins, même si elle n'y est pas exclusive, l'importance accrue accordée au patient semble trouver dans le cadre de la recherche et du traitement des individus transsexuels faits par Stoller l'une de ses manifestations les plus notables, nous amenant d'ailleurs à conjecturer sur le rôle potentiellement influent qu'auraient pu jouer la médicalisation du transsexualisme et la conception psychologisante et subjectivante du sexe de Stoller dans cette transformation historique au cours de laquelle le statut du patient évolua pour devenir celui d'un acteur en contrôle de son propre corps. En effet, dès les années 1960 et 1970, cette idée de prise en charge médicale de soi apparaît vivement au sein des revendications portées par individus transsexuels désirant faciliter le recours aux opérations chirurgicales de changement de sexe et aux traitements hormonaux. D'abord circonscrites au traitement des enfants intersexués, ces techniques médicales prirent du temps avant d'être employées dans le cadre d'un changement de sexe auprès d'individus adultes volontaires présentant, non pas un sexe anatomique « anormal » à la naissance, mais un désir profond de faire concorder leur corps à leur genre<sup>291</sup>.

Il importe à ce titre de souligner l'influence majeure qu'eut la publication d'autobiographies de transsexuel-le-s dans le processus de légitimation du transsexualisme, et ce dès les années 1930. En plus d'avoir servi de références, voire de guides, pour grand

---

<sup>290</sup> Voir à ce propos : Adele E. Clarke *et al.* (dir.) (2010). *Biomedicalization. Technoscientific, Health, and Illness in the U.S.*, Durham, Duke University Press, 512 p.

<sup>291</sup> Löwy (2003). *Op. cit.*

nombre d'individus transsexuels, et ce pendant des décennies après leur publication initiale, ces autobiographies permirent également au phénomène du transsexualisme d'obtenir une forte visibilité publique, participant ainsi à son acceptabilité sociale et à l'avancement des demandes faites par les personnes transsexuelles dans le milieu médical<sup>292</sup>. Parmi les plus célèbres, mentionnons celle, initiatrice, du peintre danois Einar Wegener, alias Lili Elbe, publiée à titre posthume en 1933 : homme biologique à la naissance, Wegener eut recours, en 1930, à une série d'opérations réalisées par Magnus Hirschfeld, à Berlin, menant à l'ablation de ses testicules et à une greffe d'ovaires<sup>293</sup>. Toutefois, Lili Elbe mourut en 1931 à la suite de complications liées à une vaginoplastie et une greffe d'utérus, soit deux procédures encore très fortement expérimentales à l'époque<sup>294</sup>. Près de trois décennies plus tard, Christine Jorgensen mentionnera, dans son propre livre, comment la lecture du témoignage de Lili Elbe l'aura influencée dans son parcours, l'encourageant à prendre son destin — anatomique — en main et à réclamer ce qui, aujourd'hui, est considéré comme étant la première véritable — et concluante — opération de réassignation sexuelle<sup>295</sup>. Américain d'origine danoise, né mâle, George/Christine Jorgensen entretint très tôt le sentiment de ne pas réellement être un homme. Au fil de ses lectures sur les hormones et le fonctionnement endocrinologique, essentiellement issues d'ouvrages populaires, Jorgensen en vint à être convaincu de la plasticité du sexe biologique et à s'intéresser au potentiel offert par la thérapie hormonale, l'amenant à s'initier à la prise d'hormones femelles<sup>296</sup>. En 1950, il décida de franchir le pas de la transformation corporelle et de se rendre au Danemark — où, contrairement aux États-Unis, le changement de sexe n'était pas interdit —, auprès du docteur Christian Hamburger, l'un des grands noms dans le champ de l'endocrinologie sexuelle<sup>297</sup>. Rendue publique en 1952 lors de son retour aux États-Unis, la conversion de sexe de Jorgensen devint un véritable phénomène médiatique, celle-ci enchaînant les entrevues dans les émissions télévisées, journaux et revues

---

<sup>292</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>293</sup> Lili Elbe (1933). *Man into Woman : An Authentic Record of a Change of Sex*, London, Jarrolds, 288 p. ; Hausman (1995). *Op. cit.* ; Löwy (2003). *Op. cit.* ; Löwy (2006). *Op. cit.*

<sup>294</sup> *Ibid.*

<sup>295</sup> Christine Jorgensen (1967). *A Personal Autobiography*. New York, Paul S. Eriksson ; Löwy (2003). *Op. cit.* ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>296</sup> Jorgensen (1967). *Op. cit.* ; Löwy (2003). *Op. cit.*

<sup>297</sup> *Ibid.*

populaires<sup>298</sup>. Dans la même veine, l'autobiographie de Jorgensen fut, dès de sa publication en 1967, un réel succès auprès du public<sup>299</sup>. Le cas de George/Christine Jorgensen marqua grandement les esprits, et ce autant dans la population générale que chez les spécialistes. Cela amena d'ailleurs le médecin et endocrinologue américain Harry Benjamin, spécialiste du traitement de la transsexualité, à souligner à grand trait, dans son livre *The Transsexual Phenomenon* (1966), l'importance de la conversion de Jorgensen dans la mise en visibilité du phénomène du transsexualisme<sup>300</sup>. Quelques années plus tard, les autobiographies de Jan Morris<sup>301</sup> et de Mario Martino<sup>302</sup>, publiées respectivement en 1974 et 1977, reçurent le même type d'accueil, devenant rapidement des références fortes de la littérature trans et influençant par la suite le parcours de générations d'individus transsexuels<sup>303</sup>. Pour Hausman, si ces « *gender narratives* » furent effectivement majeures dans la médiatisation des demandes de changement de sexe, elles participèrent également grandement à la constitution de nouvelles subjectivités sexuelles et à la diffusion de la notion d'identité de genre en mettant l'accent sur l'idée d'une identité primordiale et inaltérable, à l'intérieur du corps, qui informe le vrai sexe d'un individu et qui en viendrait à dicter l'apparence corporelle d'une personne<sup>304</sup>. En effet, au sein de la plupart de ces témoignages fondateurs se retrouve l'idée — perdurant encore dans l'imaginaire collectif contemporain sous la formule d'« un homme pris dans un corps de femme » ou d'« une femme prise dans un corps d'homme » — d'une identité « vraie » prise dans le « mauvais corps », dans un « corps erroné », qui serait le résultat d'une « erreur de la nature » que la médecine serait en mesure de réparer en faisant coïncider l'enveloppe corporelle au noyau psychique de genre<sup>305</sup>. Est ainsi véhiculée et renforcée cette conception selon laquelle l'être humain est naturellement doté d'une identité de genre ; celle-ci apparaissant comme étant une donnée universelle, une évidence de la condition humaine, que tous les individus possèderaient et qui ferait partie du développement biologique normal.

---

<sup>298</sup> *Ibid.* ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>299</sup> *Ibid.*

<sup>300</sup> Harry Benjamin (1966). *The Transsexual Phenomenon*. New York, Julian Press.

<sup>301</sup> Jan Morris (1974). *Conundrum*, New York, Harcourt Brace Jovanovich. Traduction française : Jan Morris (1974). *L'énigme. D'un sexe à l'autre*. Paris, Gallimard, 216 p.

<sup>302</sup> Mario Martino (1977). *Emergence : A Transsexual Autobiography*, New York, Crown Publishers.

<sup>303</sup> Hausman (1995). *Op. cit.* ; Cyrino (2014). *Op. cit.*

<sup>304</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>305</sup> *Ibid.*

Pionnier du développement des chirurgies de changement de sexe, reconnu mondialement, Harry Benjamin fut l'auteur de la première définition « officielle » de l'« individu transsexuel », à travers laquelle il fit de la demande de changement de sexe le critère fondamental à partir duquel peut être établi le diagnostic de transsexualité et peut par la suite être justifié le recours aux interventions médicales<sup>306</sup>. En effet, c'est la déclaration, claire et persistante, du désir de transformer le sexe de son corps qui fera qu'un individu soit considéré comme transsexuel ; c'est l'acte énonciatif lui-même qui, transmis à l'oreille attentive du spécialiste, permettra à l'individu d'accéder aux traitements hormonaux et chirurgicaux que l'autorité médicale contrôle et restreint. Dans un sens, les procédures de changement de sexe ne sont plus imposées par l'équipe médicale, mais elles sont enclenchées, en amont, par la demande que fait volontairement le patient. Toutefois, si on assista bel et bien, à l'époque, au déploiement d'une considération plus fine à l'égard du ressenti des patients et à une transformation progressive du rapport patient-médecin, l'expertise médicale demeure centrale, car c'est elle qui définit au final ce que peut faire ou non le patient. L'autonomie acquise par le patient est donc toute relative, puisque celui-ci doit, *in fine*, se conformer au discours médical et à ses catégories pour recevoir le traitement souhaité. Ce phénomène, bien que présent dans plusieurs autres contextes thérapeutiques, se présente, dans le cadre de la médicalisation de la transsexualité, de manière quasi paradigmatique, ou du moins très fortement. En effet, en fonction de la définition officielle de la transsexualité donnée par Benjamin et des protocoles de traitement élaborés par Stoller à partir des années 1960, les individus désirant accéder aux opérations de changement de sexe devaient malgré tout prouver, à travers de nombreuses heures de rencontre avec un psychologue spécialisé, que leur demande reposait sur une conviction si forte d'appartenir à l'autre sexe que l'intervention médicale s'avérait le seul moyen d'améliorer leur qualité de vie. Comme le mentionne Hausman, les critères auxquels devaient se plier les patient-e-s étaient foncièrement homophobes, car si la transsexualité était de plus en plus acceptée comme condition médicale,

---

<sup>306</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

tel n'était pas le cas de l'homosexualité qui demeurait fortement réprimée<sup>307</sup>. Ainsi, pour exclure tout risque d'être considéré-e-s comme homosexuel-le-s — invalidant ainsi la demande de changement de sexe —, les patient-e-s devaient bien souvent exagérer leur expression de genre (manière de se comporter, de parler, de se vêtir, etc.) afin de la rendre la plus conforme possible à l'idéal social de féminité ou de masculinité, et d'afficher un désir hétérosexuel en matière de pratiques sexuelles et de sentiments amoureux<sup>308</sup>. Dans ce contexte, la prise d'hormones sans prescription gagna en popularité, les changements engendrés par celles-ci, notamment au niveau de la voix, favorisant la « véracité » de leur rôle de genre<sup>309</sup>. En ce sens, si cette approche thérapeutique, plus compréhensive, recentrait effectivement la pratique autour du patient en accordant une valeur à sa souffrance psychique et ses sentiments, cela n'impliqua pas forcément une réduction du pouvoir médical. Le fait est que, s'engageant dans de nouveaux espaces — essentiellement psychiques —, le pouvoir médical s'étendit, accroissant son contrôle de l'individu, de son corps et de sa dimension sexuée. À cet égard, loin de remettre en question la différence sexuelle, la notion de genre telle qu'élaborée par Stoller assure au contraire le maintien de celle-ci en offrant une justification médicale et scientifique à des interventions hormono-chirurgicales effectuées sur des corps dans le but de les conformer à l'identité et au sentiment profond d'appartenance sexuelle de l'individu.

Le développement et la disponibilité grandissante de certaines technologies médicales jouèrent un rôle majeur dans ces transformations s'inscrivant dans un processus de légitimation du genre. La production industrielle d'hormones sexuelles de synthèse et leur commercialisation massive au lendemain de la Seconde Guerre mondiale favorisèrent leur circulation et, par la facilité avec laquelle il était désormais possible de les administrer — les hormones étant de plus en plus vendues sous forme de pilules —, accrurent leur usage personnel chez les individus désirant changer de sexe. Plus stables et « sécuritaires » dans leur forme synthétique, les hormones sexuelles pénétrèrent le marché comme produits

---

<sup>307</sup> *Ibid.*

<sup>308</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>309</sup> Löwy (2006). *Op. cit.*

pharmaceutiques simplifiés et accessibles dont l'utilisation ne nécessitait plus forcément la présence et la supervision du médecin. De cette possibilité de modifier les caractères sexuels secondaires à l'extérieur du cadre contraignant et pathologisant de la médecine émergent de nouvelles pratiques d'automédication et d'autodiagnostic qui, bien que se voulant alternatives et libérées de l'autorité biomédicale, demeuraient profondément tributaires de celle-ci, et ce d'une façon on ne peut plus concrète, car peu importe l'usage qui en était fait, les hormones sexuelles demeuraient des produits de l'industrie pharmaceutique, et donc, de l'univers biomédical duquel elles sont issues. Si les hormones sexuelles se démocratisèrent, ce ne fut toutefois pas le cas des chirurgies de changement de sexe qui, pour des raisons évidentes, demeurèrent sous le plein contrôle de l'autorité médicale. Or, participant activement au processus de subjectivation du genre et à la popularisation de la notion d'identité de genre, elles n'en ont pas moins été fondamentales. Pour Hausman, le développement des technologies médicales et l'amélioration des techniques d'interventions chirurgicales, notamment dans le domaine de la chirurgie plastique et esthétique, renvoient ni plus ni moins aux conditions de possibilités de l'émergence des subjectivités transsexuelles et de ce nouveau discours qu'est celui du genre<sup>310</sup>. Précisons que, pour Hausman, il est faux de considérer le transsexualisme comme l'expression contemporaine d'un désir qui aurait traversé les âges et les contextes ; il s'agit au contraire d'un fait social et scientifique inédit, sans précédent, indissociable du développement de techniques et de technologies biomédicales qui mit en place les conditions nécessaires à la demande de changement de sexe et qui la rendit possible<sup>311</sup>. Avec la thérapie hormonale et, plus encore, avec la chirurgie plastique, la construction scientifique et médicale des corps sexués et de ce qu'est un homme ou une femme atteint un tout autre niveau de réalité ; les corps sexués sont littéralement façonnés, modifiés, par la science et la médecine<sup>312</sup>. Comme elle l'explique, la chirurgie plastique s'est développée à partir d'un appareil idéologique reposant, d'abord, sur la croyance que des interventions physiologiques engendrent des effets psychologiques, puis sur l'idée que

---

<sup>310</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

<sup>311</sup> *Ibid.*

<sup>312</sup> *Ibid.*

l'identité prime sur le corps et qu'elle devrait, ultimement, dicter sa forme physique<sup>313</sup>. Et, orientant et légitimant la transformation des corps sexués de manière à les faire correspondre aux identités sexuées/sexuelles, la notion de genre s'avère s'inscrire pleinement dans cet appareil qui, au final, n'est autre que l'application biomédicale du dualisme cartésien dans laquelle l'esprit, prédominant, est le lieu de l'âme, de la vérité, alors que le corps n'en incarne que l'enveloppe, le moyen.

Si nous retournons maintenant au fil conducteur de ce chapitre, nous voyons désormais plus clairement comment le concept de genre s'inscrit d'une manière toute particulière dans la quête historique de la vérité du sexe et de ses déterminants entreprise par la médecine et la science modernes en tant que solution théorique à une crise médico-scientifique dans laquelle la validité de la notion de sexe biologique s'est vue mise en doute. Avec le développement technique et scientifique accru du début du XXe siècle, la catégorie de sexe, qui définissait jusqu'alors les individus en termes physiologiques et biologiques, perdit progressivement la légitimité sur laquelle elle s'était historiquement constituée et devint de moins en moins opératoire dans le cadre de la pratique médicale. Véhiculant une conception socialisante, psychologisante et subjectivante du sexe par l'entremise des notions de « rôle de genre » et d'« identité de genre », le discours du genre se déploya en tant que nouvelle rationalité sur le sexe, dans laquelle la vérité du sexe ne se trouve plus dans le corps, les tissus ou les molécules, mais dans la subjectivité et la psyché de l'individu. Toutefois, nous devons comprendre que ce déplacement symbolique demeure malgré tout étroitement lié au modèle hormonal du sexe, lui-même intrinsèquement imbriqué dans une conception technoscientifique du corps, des comportements et des émotions de l'individu. En effet, ce n'est qu'après avoir conçu le sexe comme une entité autonome, détachable du corps et des organes, en l'incarnant dans les substances chimiques que sont les hormones sexuelles qu'il a par la suite été possible d'envisager que le véritable sexe d'un individu n'était pas dans son corps, mais dans un espace psychique symboliquement situé à l'intérieur du corps, et qu'il avait préséance sur le sexe biologique et physique. Rappelons également que le concept de genre se lia dès ses origines à

---

<sup>313</sup> Hausman (1995). *Op. cit.*

des pratiques concrètes de redéfinition du corps sexué ; en effet, contrairement aux représentations antérieures du sexe qui se voulaient d'abord, dans un idéal scientifique, des tentatives de descriptions de la dimension sexuée/sexuelle de l'être humain, le concept de genre servit d'abord d'outil à la pratique médicale et thérapeutique, multipliant les possibilités d'action sur les corps et les identités. En somme, il importe de voir que le concept de genre se développa initialement à l'intérieur de divers processus de psychologisation et de subjectivation des identités, des conditions et des comportements sexués/sexuels, eux-mêmes saisis dans un processus plus large de médicalisation accrue des phénomènes relatifs au sexe, à la sexualité et à la reproduction. En somme, transformant de manière radicale la signification du sexe, la notion de genre en est venue, d'une certaine façon, à se présenter comme la nouvelle vérité du sexe qui, en se détachant progressivement de la dimension biologique, a ouvert, comme nous le soutiendrons plus fortement dans le chapitre suivant, au contrôle, à la manipulation et à la modification du corps sexué.

## Chapitre IV

### Un saut dans l'époque contemporaine : une tentative d'analyse du concept de genre

Le concept de « sexe » est lui-même un terrain troublé, puisqu'il s'est formé à travers une série de controverses quant au critère décisif permettant de distinguer les deux sexes. Le concept de sexe a ainsi une histoire, mais cette histoire est recouverte par sa représentation comme un site ou une surface d'inscription.

Judith Butler<sup>314</sup>

Le sujet s'érige en métaphysique. [...] Au-delà du sexe, au-delà du biologique, le corps d'origine est un hochet, un collage toujours mouvant où l'individu apporte ses retouches sans la moindre retenue car ni le corps ni le sexe ne sont plus matière de sacré, mais matière pour la métamorphose de soi.

David Le Breton<sup>315</sup>

Si notre proposition initiale pouvait sembler étonnante, voire difficilement fondée ou tenable – celle-là même que nous avons, en amont, mise de l'avant en proposant que le concept de genre, comme représentation du sexe, du corps et, plus largement, de l'être humain, fût imbriqué dans une logique technicienne qui a été, à la fois, sa condition de possibilité et l'effet de son déploiement en la préservant, la véhiculant et l'ancrant avec encore plus de force dans une nouvelle sphère du social qu'est le phénomène sexué et sexuel –, nous voyons déjà, sur la base de ce qui précède, que si le rapport entre le concept de genre et l'univers technoscientifique se présente dès les origines de la notion créée dans les années 1950, il s'inscrit également à la suite d'un ensemble de divers événements, phénomènes et

---

<sup>314</sup> Butler (2009). *Op. cit.*, p. 19

<sup>315</sup> David Le Breton (2013). *L'adieu au corps*, Paris, Éditions Métailié, p. 51

processus ayant eu lieu dans les milieux scientifiques, médicaux et autres, et s'étalant à travers l'histoire. Comme nous avons pu le constater, le concept de genre est apparu dans le prolongement de cette volonté de la science moderne d'accéder à quelque chose comme une vérité du sexe. Mais, qui plus est, nous avons également fait mention de la rupture importante qu'apporte avec elle la notion de genre qui, comme nous l'avons examinée à travers les théorisations de John Money et de Robert Stoller, signe un changement profond de la nature du sexe par le passage du primat biologique au primat psychologique dans la définition et la détermination du sexe. En effet, le genre renvoie à quelque chose de considérablement différent des autres formes que le sexe, au sens large, a pu avoir dans l'histoire ou dans des contextes culturels différents. Et l'une des caractéristiques principales de cette nouvelle conception du sexe est, comme nous la détaillerons, que le corps ne semble plus exister en tant que signifiant premier du sujet ; il n'est plus la base sur laquelle l'individu fait émerger un sens ; il n'est plus ce à partir de quoi on fait socialement sens ; il devient plutôt un moyen, un objet désormais malléable mis à la disposition du sujet qui en a pris possession. Et c'est précisément ce point qui nous permet de retourner à la problématique que nous avons au départ établie concernant l'effacement de la technique dans les théories féministes et études de genres lié à l'utilisation et à la valorisation du concept de genre.

En effet, la question de la maîtrise de la nature, de la matière et du corps étant, en fonction de notre découpage idéaltypique, au cœur du phénomène technique et de la rationalité instrumentale qui en constitue la base, c'est en montrant que le concept de genre véhicule l'idée d'un contrôle du corps, vu comme ressource et objet à posséder, qu'il sera notamment possible de montrer comment la technique est occultée dans ces discours sur le genre, alors qu'elle s'avère profondément enracinée dans le concept lui-même, et ce dès ses débuts. Pour ce faire, à la suite de la mise en contexte historique de la quête scientifique et médicale des déterminants naturels du sexe au chapitre précédent, nous interrogerons ici plus spécifiquement le concept de genre dans sa reprise postmoderne au sein du « programme » déconstructiviste en nous appuyant sur les auteures phares que sont Judith Butler, Donna Haraway et Beatriz Preciado, afin d'examiner comment celui-ci se lie à la logique technoscientifique contemporaine et à la volonté, au projet, mais surtout, aux pratiques concrètes, réelles et efficaces, de déconstruction technique de la matière et du corps. Cela

étant dit, à partir de quels aspects peut-on entreprendre l'analyse des théorisations du genre de ces auteures ? Comment peut-on aborder adéquatement la pensée aussi riche que complexe de ces auteures dont les travaux sont assurément parmi ceux les plus cités, les plus commentés, les plus décortiqués et les plus débattus ? Les points d'appui sont plus que nombreux, les possibilités sont multiples, et encore plus lorsqu'on tient compte du fait que ces auteures reprennent abondamment d'éléments de leur pensée et de leurs réflexions antérieures en les modifiant, les transformant, en les détournant même, à force d'explications, de précisions, de remises en doute, etc. L'exercice apparaît d'autant plus laborieux que le recours à des notions provenant de la philosophie, de la psychanalyse, de la biologie, et d'autres disciplines spécialisées de sciences sociales et naturelles pour étayer leurs propositions est fréquent. La lecture sociologique à laquelle nous aspirons devra ainsi tâcher d'éviter de s'enfoncer, de s'empêtrer ou d'alourdir notre énoncé avec des références, des notions et des arguments qui peuvent parfois nous éloigner de notre thématique, et notamment lorsque les auteures s'engagent dans des réflexions hautement spécifiques que nous ne saurions fidèlement rendre compte dans le cadre de ce travail. Par conséquent, humilité et restriction de temps et d'espace obligent, nous privilégierons une approche englobante, davantage axée sur des thématiques que sur l'étude détaillée et séquentielle de chacune des auteures, afin de mener à terme cette analyse ; le commentaire spécifique de textes et d'auteures laissera donc la place à un argumentaire général sur la notion de genre dans le courant postmoderne contemporain, dans lequel les auteures sélectionnées viendront illustrer, à titre de théoriciennes majeures — sinon canoniques —, les éléments soulevés.

Tel qu'annoncé, notre analyse aura pour ancrage la définition que nous avons antérieurement donnée de la technique, ou plutôt, du phénomène technique, comme une conception particulière du monde qui en vient à percevoir le réel comme une substance quantifiable, opérationnelle, standardisée, dématérialisée et abstraite, qui se caractérise par sa manipulabilité et sa modifiabilité. Fondée sur une logique d'appropriation et de maîtrise de la nature, cette conception technicienne moderne relève d'une rationalité instrumentale et pragmatique par laquelle la production de résultats et la recherche d'efficacité deviennent de véritables dogmes et par laquelle le réel se voit soumis à un réductionnisme généralisé favorisant son opérationnalisation et sa mise à disposition. C'est donc autour de ces notions,

que nous appliquerons plus spécifiquement aux questions du genre, du sexe et du corps, que prendra forme notre analyse. De plus, si notre problématique tournait effectivement davantage autour du concept de genre en lui-même, et c'est d'ailleurs en fonction de celui-ci que nous avons construit notre mémoire, rappelons que notre hypothèse de départ touchait, quant à elle, un pan plus large du phénomène en mettant la déconstruction discursive du genre en rapport avec la déconstruction technoscientifique de la matière et du corps, en venant questionner leur logique commune de dénaturalisation des rapports de sexe, autant sociodiscursifs que corporels, avec, d'une part, la remise en question des construits sociaux de genre, de sexe et de sexualité, et d'autre part, les possibilités offertes par le développement technoscientifique en matière de transformation des corps sexués (hormones sexuelles, chirurgie plastique), de technologies de contraception et de nouvelles technologies de reproduction qui sont venues, d'elles-mêmes, déconstruire concrètement les rapports de sexe en détachant le sexe, la sexualité, la reproduction et la gestation en autant de phénomènes distincts, désormais technicisés.

Sans le moindre doute, l'œuvre de Judith Butler, figure majeure du paradigme poststructuraliste, icône du féminisme postmoderne, pionnière de la théorie queer et du tournant linguistique, représente un tournant majeur dans la réflexion faite sur le genre et sur le sexe, allant même jusqu'à impliquer un avant et un après Butler<sup>316</sup>; cela nous oblige d'ailleurs à nous y pencher un peu plus longuement, malgré ce que nous avons dit concernant l'approche essentiellement thématique de notre analyse. Si la théorisation du genre de Butler représente effectivement un tournant crucial dans l'histoire de la pensée féministe de par sa tentative de dépasser le dualisme sexe/genre se trouvant au cœur du féminisme de la deuxième vague, l'usage qu'elle fait du concept de genre préserve malgré tout, comme nous le soutiendrons, certaines assises théoriques porteuses d'une vision technoscientifique qui se retrouvaient déjà chez Money et Stoller dans les années 1950 et 1960. S'inscrivant dans le paradigme constructiviste, Butler propose de reconsidérer le sexe, le genre, la sexualité, l'identité sexuelle et l'orientation sexuelle comme autant d'« effets d'une certaine formation

---

<sup>316</sup> Baril (2007). *Op. cit.* ; Epstein (2010). *Op. cit.*

du pouvoir »<sup>317</sup> et que leurs liens ne sont ni naturels, ni structurels, ni métaphysiques<sup>318</sup>, mais bien le résultat d'une juxtaposition culturelle et historique permettant la reproduction d'une matrice hétérosexuelle et hétéronormative. Poursuivant dans la même veine que les féministes matérialistes<sup>319</sup> qui se sont extirpées du modèle de l'anthropologie américaine des années 1970 et qui ont remis en cause l'idée que le sexe et le genre formaient un système qui devait se penser sur l'opposition entre nature et culture, Butler considère, tout comme l'historienne Joan W. Scott<sup>320</sup>, que le genre renvoie moins à la construction sociale de la différence entre les sexes qu'à une façon de signifier et de perpétuer des rapports de pouvoir<sup>321</sup>. Il s'agit là, pour elle, de rejeter l'idée que le genre est le produit d'un façonnage culturel d'une réalité préalable et distincte, qui serait le « sexe », et de dire plutôt que le sexe, mais aussi la sexualité et l'identité sexuelle, ne résultent pas moins que le genre d'une construction<sup>322</sup>. En s'efforçant de montrer que les identités, genrées ou sexuelles, ne tirent pas leur cause d'elles-mêmes, mais qu'elles sont les effets de discours, de pratiques et d'institutions, Butler invite à adopter une perspective foucauldienne du pouvoir comme force de production, et non pas seulement de répression. Reprenant ce que développe Foucault dans *Surveiller et punir*<sup>323</sup> sur la formation des subjectivités par des régimes de discours disciplinaires et sur l'idée que le pouvoir assujettit, produit et matérialise les sujets en maintenant leur corps et en les soumettant à des normes, Butler définit ainsi le genre comme un ensemble de normes régulatrices, comme un « ensemble d'actes répétés, dans les limites d'un cadre régulateur extrêmement rigide »<sup>324</sup>. Véritable catégorie performative, le genre renvoie à l'ensemble de ces actes réitérés, répétés, qui citent constamment un idéal discursif qui n'existe pourtant pas en lui-même, qui est celui de la matrice hétérosexuelle<sup>325</sup>. Loin donc d'être une essence ou un enduit culturel recouvrant

---

<sup>317</sup> Butler (2006). *Op. cit.* p. 53.

<sup>318</sup> Baril (2007). *Op. cit.*

<sup>319</sup> Dont Delphy (1998, 2001). *Op. cit.* ; Monique Wittig (2001 [1992]). *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam ; Nicole-Claude Mathieu (2013 [1989]). « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisations du rapport entre sexe et genre » dans Mathieu, Nicole-Claude (2013 [1991]), *L'anatomie politique*, Paris, Éditions iXe, p. 209-247.

<sup>320</sup> Scott (1988). *Op. cit.*

<sup>321</sup> Butler (2006). *Op. cit.*

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> Foucault (1975). *Op. cit.*

<sup>324</sup> Butler (2006). *Op. cit.* p. 54.

<sup>325</sup> Butler (2006). *Op. cit.* ; Butler (2012). *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam.

une réalité prédiscursive, le genre est une assignation normative qui se matérialise et s'institue par des pratiques du corps, par des actes, que nous accomplissons de manière incessante — ou qui s'actualisent à travers nous — et qui font de nous des sujets<sup>326</sup>.

Butler poursuit ensuite sa réflexion sur le genre et la performativité dans *Ces corps qui comptent*, où elle met l'accent sur la place du corps non pas comme réalité préalable, mais bien comme effet du pouvoir, comme produit des assignations normatives et des régulations sociales<sup>327</sup>. Relativement à notre propos, l'intérêt de cet ouvrage nous apparaît à bien des égards supérieur à celui de *Trouble dans le genre*, dans la mesure où elle en vient dans celui-ci à directement rattacher la notion de genre à celle de matérialité afin d'étayer sa perspective. Initialement publié sous le titre de *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*<sup>328</sup>, Butler consacre cet essai à répondre à la question qui lui fut sans cesse posée à la suite de la publication de *Gender Trouble*<sup>329</sup>, soit « Et la matérialité du corps, Judy ? ». Accusée de faire du corps et de toute réalité matérielle une construction discursive qui ne dépendrait que de sa propre citation, c'est-à-dire de les considérer comme de simples effets du langage, elle soutient que ces critiques reposent essentiellement sur de mauvaises interprétations de ses propos et sur une mécompréhension du sens qu'elle donna, en 1990, dans *Gender Trouble* à la notion de performativité du genre. Fidèle à cette approche théorique subversive de réappropriation et de détournement des termes qui la caractérise, Butler renverse cette question lui étant destinée afin d'interroger, non pas la matérialité du corps sexué comme on le lui demandait, mais bien au contraire la construction — sexuelle — de la matérialité en elle-même. Au lieu de reprendre l'opposition classique entre le genre et le sexe et d'ainsi reproduire le débat qu'elle considère stérile entre essentialisme et constructivisme, elle cherche à les reformuler et à les réinterpréter en réorientant la focale sur la prétendue irréductibilité et fixité du sexe et de la matière<sup>330</sup>. En effet, ce qui est crucial pour Butler, c'est d'étudier comment et pourquoi la nature est appréhendée comme une surface passive, féminine, nécessaire au modelage, actif et masculin, de la culture ; comment et pourquoi le

---

<sup>326</sup> *Ibid.*

<sup>327</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>328</sup> Butler (1993). *Op. cit.*

<sup>329</sup> Butler (1990). *Op. cit.*

<sup>330</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

sexe est-il devenu ce socle sur lequel viendraient s'appuyer et se développer les constructions culturelles de genre ; comment et pourquoi la matérialité en est-elle venue à porter le signe de l'irréductibilité et à être vue comme un élément nécessairement prédiscursif<sup>331</sup> ? Le projet de faire une théorie de la construction culturelle et de trouver en la matière corporelle un fondement est donc délaissé chez Butler au profit d'une étude du processus de construction de la matière corporelle, d'une histoire de la matière. Pour Butler, la matière corporelle est envisagée non pas comme une surface neutre sur laquelle viendrait se développer et s'inscrire les constructions culturelles, tels une empreinte ou un enduit, mais bien comme le produit d'un processus de matérialisation qui en vient, avec le temps et la force du pouvoir, à se stabiliser et à produire l'effet de frontière, d'exclusion et de surface que nous désignons comme étant la matière. Ce qui est entendu par là, c'est que « la matière est toujours matérialisée »<sup>332</sup>, qu'elle est toujours posée comme telle : s'appuyant sur la conception foucauldienne de la contrainte productive et du pouvoir régulateur — selon laquelle le pouvoir assujettit, produit et matérialise les sujets en maintenant leur corps et en les soumettant à des normes —, Butler explique que la matérialité, bien qu'elle semble totalement extérieure aux relations de pouvoir, est en fait un résultat du pouvoir, un effet de la matérialisation des normes<sup>333</sup>. Par la réitération des normes et des contraintes portées par la performativité de certains actes, les corps régulés sont assujettis, naturalisés et matérialisés. Pour Butler, la construction de l'identité sexuelle s'inscrit dans ce processus de matérialisation corporelle ; en effet, comme il permet « de démarquer, de faire circuler, de différencier les corps qu'il contrôle »<sup>334</sup>, le sexe fait partie de cette force régulatrice qui a le pouvoir de produire les corps et de régir leur matérialité. Le sexe lui-même étant compris dans sa normativité, la matérialité du corps ne peut plus être pensée autrement que comme la matérialisation du sexe, qui n'est qu'une norme de régulation<sup>335</sup>. C'est ainsi que le sexe, appréhendé comme étant antérieur au genre, au langage et à toute construction, est en fait lui-même une construction. En ce sens, Butler considère le genre comme étant, à la fois, le processus de production du sexe, du corps, et à la fois le

---

<sup>331</sup> *Ibid.*

<sup>332</sup> *Ibid.* p. 23

<sup>333</sup> *Ibid.*

<sup>334</sup> *Ibid.* p. 23

<sup>335</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

processus d'invisibilisation, de naturalisation et de matérialisation de cette même production<sup>336</sup>. Autrement dit, le genre construit discursivement le sexe et le corps de manière à ce qu'ils viennent justifier, en étant positionnés avant le langage, l'assignation du genre et les rapports de pouvoir constituant la matrice hétérosexuelle. Et le principe est le même quant à la construction de la sexualité, comme Foucault le disait déjà dans *Histoire de la sexualité* : le XIXe siècle n'a pas imposé le silence en ce qui a trait à la sexualité, il l'a plutôt créé en favorisant la multiplication des discours portant sur le sexe dans les différents champs du pouvoir, autrement dit, l'interdit et la loi n'ont pas réprimé la sexualité, mais ils l'ont plutôt produit<sup>337</sup>. S'il est alors évident pour Butler que le corps et la matérialité ne sont pas antérieurs à la signification, mais qu'ils en sont plutôt le produit, elle se garde toutefois d'en faire de purs effets de langage<sup>338</sup> en soutenant que ce qu'elle tente avant tout de mettre en évidence, c'est le lien étroit qu'il y a entre matérialité et langage, entre signifié et signifiant. Toutefois, il y a un pas important entre la formulation d'une précaution et le contenu de l'argumentaire en lui-même, ce que nous verrons plus loin.

Un second pan de la réflexion de Butler vient donc ici s'ajouter, renvoyant de manière plus explicite au dédoublement de sens que présente le titre original. En effet, il n'est pas suffisant d'affirmer l'inexistence d'un sexe naturel antérieur au discours, qui serait un élément stable sur lequel viendrait se développer la construction culturelle du genre. Il faut également faire davantage qu'affirmer que le sexe est déjà genre, déjà construit comme effet du pouvoir. Il faut tenter selon elle d'expliquer de quelle façon la matérialité du sexe est elle-même construite et produite par la force et l'exclusion. Comme il a été dit, le sexe n'est donc pas pour Butler une simple description statique de ce que l'individu est ou d'un attribut qu'il a. Il s'agit plutôt de l'une des normes fondamentales par lesquelles il peut être considéré comme viable, par lesquelles il devient « apte à la vie au sein du domaine de l'intelligibilité culturelle »<sup>339</sup>. Élément important que la production de ce domaine des corps intelligibles pour Butler, car elle suppose nécessairement celle de corps impensables, abjects et invivables, dont l'intelligibilité et la matérialité même ne sont pas reconnues par le pouvoir régulateur : d'où la

---

<sup>336</sup> *Ibid.*

<sup>337</sup> Foucault (1976). *Op. cit.*

<sup>338</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>339</sup> Butler (2009). *Op. cit.* p. 16

grande pertinence du titre, car être matériel signifie se matérialiser et que le principe de cette même matérialisation renvoie à ce qui importe à propos du corps, ce qui l'intègre dans le domaine des corps intelligibles et viables<sup>340</sup>. Ce qui constitue le corps — sa fixité, ses mouvements, ses frontières, bref sa matérialité — n'est autre que des effets de pouvoir particuliers, des normes qui délimitent et définissent ce à quoi un corps doit correspondre pour « compter » et vivre<sup>341</sup>.

Ces éléments représentent les principaux fondements de la thèse que développe Judith Butler tout au long de *Ces corps qui comptent* qui se veut, comme elle l'écrit à plusieurs reprises, un essai ayant comme objectif de reformuler et de réarticuler les termes qui sont au cœur de la pensée féministe, mais qui ne cessent pourtant de s'opposer entre eux<sup>342</sup>. C'est notamment pour cela qu'elle tente de choisir dès le départ une position intermédiaire entre le constructivisme et l'essentialisme, affirmant que ce débat manifeste une totale incompréhension de ce qu'est la déconstruction puisqu'il n'aurait jamais été question que cette dernière veuille dire que tout est construit discursivement. Nombreuses sont, à notre avis, les personnes qui ont sourcillé à cette déclaration et qui sont restées sceptiques face à cette position médiatrice que Butler propose d'adopter dans son livre. En effet, en recourant au concept d'historicité pour réaliser sa « généalogie » de la construction de la matière et du discours et en soulignant ses inquiétudes quant au risque d'un retour à l'essentialisme, elle se pose malgré tout dans une approche évidemment plus près du poststructuralisme. De plus, bien qu'elle dise reconnaître la réalité d'un ensemble de « matérialités corporelles » (ce qui se rapporte par exemple au domaine de la biologie, de la physiologie, de la composition hormonale, de la maladie, de la mort, etc.) et qu'elle affirme ne pas se positionner dans une négation de la matière en soi, son désir de faire tomber, d'un côté, le présupposé de l'existence d'une matière prédiscursive à laquelle l'être humain aurait accès et, de l'autre, la dimension ontologique attribuée à celle-ci en fait peu la preuve.

---

<sup>340</sup> Baril (2007). *Op. cit.* ; Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>341</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>342</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

Nous considérons toutefois qu'il s'agit là d'un point intéressant à partir duquel mettre en branle notre analyse, du fait que la remise en question que fait Butler de ce que serait réellement la « construction » et la déconstruction nous amène de souligner d'emblée l'importance d'appréhender la conceptualisation butlérienne avec nuances et de reconnaître la pertinence des nombreuses ambiguïtés qui la traverse pour ne pas en faire un portrait caricatural et réducteur qui, ultimement, n'aurait que très peu de valeur heuristique. En effet, que ce soit par rapport au genre ou à la matérialité, l'originalité de l'approche de Butler et le noyau de celle-ci renvoient essentiellement à la manière dont celle-ci conçoit leur construction, c'est-à-dire comme un processus dont la force et le pouvoir proviennent de son aspect performatif et itératif et qui, de par son caractère proprement instable, appelle à sa déconstruction même. Et c'est précisément sur ce point qui, au final, renvoie au fondement de sa théorisation, que Butler nous semble s'inscrire dans l'univers de sens technoscientifique. En effet, à l'instar de la logique technicienne moderne, et de son prolongement contemporain à travers de la technoscience, la conception butlérienne de la matière et de la matérialité participe à cette forme de réductionnisme ontologique et épistémologique qui, comme nous l'avons soulevé au chapitre II, mise sur une prise de position dite agnostique à travers laquelle il y a renonciation à toute tentative de compréhension des causes finales des phénomènes au profit d'un examen des causes uniquement efficientes et contingentes de ces derniers. À première vue humble, voire moins ambitieuse, cette orientation particulière qui est celle de la science moderne porte toutefois en elle, tel que nous l'avons décrit, une conception du réel favorisant sa mise à disposition et son instrumentalisation. En effet, en se vouant à la recherche, non plus du sens des choses, mais à leur strict fonctionnement et aux mécanismes qui les gouvernent, c'est avant tout dans l'optique d'en obtenir ultimement le contrôle et de pouvoir utiliser ces mécanismes à ses fins. Comme nous l'avons soulevé, l'un des moyens par lequel il est possible de parvenir à cette maîtrise du réel est de neutraliser celui-ci, dans la mesure où, si nous reprenons la formule marcusienne, la neutralisation fait le lit de l'opérationnalisme et de l'instrumentalisme en évacuant toute ontologie, signification et sacralité des choses et lorsqu'elle mène, dans son pan le plus radical, à la dématérialisation du réel. La perspective butlérienne s'inscrit directement dans cette logique. Explicitement désontologisante, et ce dès *Trouble dans le genre*, la perspective de Butler est celle d'un rejet complet du genre et du sexe comme substances, ontologies, essences, ou métaphysiques ; le

genre, comme le sexe, doivent être considérés comme étant de l'ordre de la contingence. Si la désontologisation du genre et du sexe en tant que tels renvoie chez Butler à une critique de l'approche féministe différentialiste, de même qu'à une remise en cause de la notion psychologisante d'identité de genre de Stoller, l'exercice ne présente en soi aucune radicalité théorique au sens où elle ne fait qu'historiciser des notions qui furent déjà, depuis les années 1960 et 1970, l'objet de nombreuses tentatives de dénaturalisation de la part des féministes. Ce qui est important ici, c'est davantage la manière dont Butler en vient à non pas seulement dénaturaliser le sexe ou le genre, mais à les neutraliser par leur dématérialisation, et comment, pour ce faire, elle passe par la neutralisation et la dématérialisation de la matière en elle-même. Certes, chez Butler, il y a le rejet d'une essence définie et définissante du sexe et du genre, mais la voie qu'elle prend pour y arriver est toute particulière, et c'est là qu'elle tire son originalité. En effet, comme nous l'avons mentionné, Butler met d'emblée de côté, dès *Trouble dans le genre*, l'idée selon laquelle le genre ne serait que la représentation sociale, ou plutôt la signification culturelle, variable et fluctuante du sexe, considéré comme substrat biologique et matériel et caractérisé par sa stabilité et sa prédiscursivité, en faisant du sexe lui-même un effet du genre, un « effet sédimenté d'une pratique réitérative ou rituelle »<sup>343</sup>, « une signification produite sur un mode performatif (et donc qu'il n'est pas) »<sup>344</sup>. Dans *Ces corps qui comptent*, elle va « demander comment et pourquoi la « matérialité » est devenue le signe de l'irréductibilité »<sup>345</sup>, et ce en affirmant que la matérialité est elle-même l'effet d'un processus performatif et qu'elle est « elle-même entièrement sédimentée par des discours sur le sexe et la sexualité qui préfigurent et limitent les usages auxquels on peut soumettre ce terme »<sup>346</sup>. Ainsi, chez Butler, la matérialité n'est plus vue comme quelque chose d'irréductible, de fondamental, de stable, mais comme étant la forme résultant d'un processus de matérialisation ; comme étant l'expression, l'effet, d'un pouvoir diffus et continu qui ne ferait pas seulement que modeler, a posteriori, la matière, le corps ou le sujet déjà existants, mais qui en serait la force constitutive. En quelque sorte, pour Butler, ce n'est uniquement le genre ou le sexe qui seraient des effets d'une performativité réitérative, mais l'ensemble du

---

<sup>343</sup> Butler (2009). *Op. cit.* p. 24.

<sup>344</sup> Butler (2006). *Op. cit.*, p. 110.

<sup>345</sup> Butler (2009). *Op. cit.*, p. 40.

<sup>346</sup> Butler (2009). *Op. cit.*, p. 41.

réel dans la mesure où la matérialité apparaît elle aussi, non pas antérieure au discours, mais comme étant l'effet de pouvoir de celui-ci. Pour elle, on ne peut donc pas tenir la matérialité comme référence, comme fondement irréductible, car celle-ci est toujours déjà une construction ; plus encore, si on revient à ce que Butler considère comme étant une construction, la matérialité ne peut être pensée que comme l'effet d'un processus réitératif perpétuel et instable dont l'aspect permanent et « naturel » n'est autre que la force du discours sédimenté à travers des significations sans cesse réitérées. En d'autres mots, la matière n'apparaît stable et irréductible que parce que la performance et la répétition de certains codes ont été telles que leur signification a acquis un poids historique et culturel qui nous donne une impression de stabilité, de naturalité, ou d'évidence. Ainsi donc, perdant son statut d'irréductibilité comme celui de stabilité première, la matière, vue comme effet contingent d'un processus culturel, nous apparaît dès lors comme étant encore davantage mise à la disposition de l'activité humaine et toute la problématique repose sur cette idée. Et c'est notamment là qu'apparaît le lien fondamental entre la perspective déconstructiviste de Butler et la logique technoscientifique dans laquelle la déconstruction est également centrale. Pourquoi cela ? Parce que Butler ne va pas jusqu'à rejeter l'existence de la matérialité des corps, du sexe et du genre — ce que certains mettent de l'avant en interprétant, selon nous à tort, la conception butlérienne (et précisons que cette interprétation se retrouve autant chez ceux et celles qui adhèrent à la position de Butler que ceux et celles qui la rejettent, sinon plus) —, mais qu'elle en change seulement la nature. En effet, Butler réfute vivement l'« affirmation selon laquelle le poststructuralisme réduirait toute matérialité à une substance linguistique »<sup>347</sup> — ce qui est d'ailleurs discutable —, idée qui mènerait à croire que la matérialité n'existe pas en soi. Et de fait, elle précise juste après, dans la même phrase, que « déconstruire la matière ne signifie pas la nier »<sup>348</sup>. Or, quelle est la pertinence de cette déconstruction ? Butler donne la réponse à la page suivante en disant que « cette déstabilisation de la « matière » peut être envisagée comme l'ouverture à de nouvelles possibilités, à de nouvelles manières pour les corps de compter »<sup>349</sup>. L'objectif de la

---

<sup>347</sup> *Ibid.*

<sup>348</sup> Butler (2009). *Op. cit.*, p. 41

<sup>349</sup> Butler (2009). *Op. cit.*, p. 42

déconstruction apparaît ainsi, non pas comme un désir de nier toute réalité matérielle, mais bien de la déstabiliser, de la « défaire », et ce, afin de faciliter son refaçonnement. En effet, elle ne critique pas le caractère construit de la matérialité de manière à en faire un rejet total, et elle ne le fait d'ailleurs pas davantage pour le sexe ou le genre, ni même pour le sujet ; elle rejette seulement l'imposition, la régulation et la limitation, par certains discours, de certaines formes de cette construction et l'exclusion de certaines autres qui ne concordent pas avec celles faisant figure d'autorités ou d'idéal culturel. C'est là, nous croyons, l'une des grandes mésinterprétations de la conception butlérienne, et c'est cette mésinterprétation qui empêche précisément de penser le lien étroit existant entre la perspective déconstructiviste du genre et la logique instrumentale de la technique moderne et la technoscience contemporaine. Loin de présenter, *in fine*, une perspective radicale, qui serait celle, selon nous, d'un rejet absolu du genre, qu'il a été possible de voir proposé par certaines féministes matérialistes, Butler se limite finalement à revendiquer une ouverture des usages des codes du genre, du sexe, et plus largement, du corps. Ce qu'elle appelle finalement, c'est seulement la possibilité de créer de nouvelles configurations, ou de nouveaux assemblages, en ce qui a trait aux pratiques, aux identifications, aux expressions et aux identités sexuelles. C'est d'ailleurs l'objectif premier de *Trouble de genre*, c'est-à-dire de défaire l'amalgame systématique entre les catégories de genre, de sexe et de sexualité qui est celui, comme le pose Butler, de la matrice hétérosexuelle (soit le fait d'être un homme masculin ayant des pratiques hétérosexuelles et d'être une femme féminine ayant des pratiques hétérosexuelles).

La notion de subversion, centrale chez Butler, illustre parfaitement cet objectif : la subversion n'est pas le déni des significations sexuées et genrées, mais leur usage, leur détournement, en dehors des prescriptions et de la régulation de la matrice hétérosexuelle. Au contraire de certaines interprétations de la pensée de Butler selon lesquelles la théoricienne entend « dépasser » le genre, Butler est loin d'en faire fi. Et cela s'explique en grande partie par sa conception foucauldienne du pouvoir par laquelle elle envisage le genre et le sexe comme étant, certes, en tant que discours et pouvoir, des formes de régulation, mais comme étant avant tout ce qui nous permet d'émerger en tant que sujet et d'être reconnu comme tel dans la grille d'intelligibilité culturelle, qui détermine ultimement ce qui est inclus ou exclu dans la définition de l'« humain ». Étant toujours déjà traversés et modelés par des codes de genre et de sexe, nous ne pouvons, selon Butler, croire qu'il est possible de s'en extirper. La

seule possibilité qui apparaît est ce jeu de détournement qu'est la subversion des normes, par lesquelles les codes sont utilisés en dehors de leurs usages et de leurs cadres traditionnels. Les codes étant toujours déjà là, ne pouvant s'en départir, l'individu ne peut alors que les réorienter ou, plutôt, se laisser modeler par eux momentanément. Butler rejette ainsi d'une certaine manière les règles du jeu, mais non pas le contenu et le jeu en eux-mêmes. Et pour cela, elle met en place une conception du réel qui inclut d'emblée la possibilité d'une déstabilisation de celui-ci, et ce jusqu'à concevoir la matière comme étant elle-même fluctuante et sujette à être déstabilisée : en effet, en faisant de la performativité le fondement du réel et de la matière, cette dernière émerge avec la possibilité inhérente d'être déconstruite et subvertie car dans ce processus réitératif qu'est la performativité, les significations sont sans cesse actualisées, répétées, citées, mais jamais totalement parfaitement. Pour Butler, les normes ne peuvent jamais s'incorporer pleinement, ce qui fait en sorte que le processus par lequel celles-ci se stabilisent et en viennent à acquérir en se consolidant un statut d'évidence et de naturalité — comme le sexe ou la matière — comprend en lui-même les conditions de son instabilité<sup>350</sup>. Et c'est dans le même ordre d'idée que pour Preciado, qui conçoit le genre, non pas comme une essence ou une identité, mais comme un dispositif de production pharmacopornographique — comme un code vivant, à la fois sémiotique, technologique et biologique, pouvant circuler et être échangé —, les fondements technoscientifique, industriel et marchand du genre correspondant à un état de fait du système contemporain, la critique des codes genrés passerait, non pas par leur rejet absolu, mais par une réappropriation des produits pharmacopornographiques ; ceux-ci présentant de vastes potentialités en termes de subversion, de détournement et de réappropriation. La même idée se retrouve chez Haraway, pour qui les technosciences représentent, non pas une source uniquement de domination, mais une voie possible par laquelle il serait possible de s'émanciper des catégories régulatrices et oppressives du genre et du sexe<sup>351</sup>. Déjà technicisés, le genre, le sexe et le corps ne peuvent être pensés pour Haraway en dehors des codes technoscientifiques contemporains qui les constituent ; s'extirper de la domination ne passerait donc pas par le rejet des codes et objets technoscientifiques à la source des catégories de genre, de sexe et de corps, mais par la

---

<sup>350</sup> Butler (2009). *Op. cit.*

<sup>351</sup> Preciado (2008). *Op. cit.*

réorientation de leur usage<sup>352</sup>. Toutes trois partagent en ce sens cette forme de « résilience », explicitement technoscientifique ou non, partagée par nombre d'auteur-e-s postmodernes et issue de la perspective foucauldienne du pouvoir et par laquelle aucune sortie du « système » de pouvoir actuel est possible ; tout étant toujours déjà traversé et constitué par le pouvoir et les « codes culturels » ou les « codes technologiques », la seule possibilité d'accroître la capacité d'agir de l'individu se résume à l'élargissement des usages de ces « codes » et objets et à leur démocratisation afin de multiplier les configurations possibles.

Pour revenir plus spécifiquement à la question de la matérialité chez Butler, qui est fondamentale dans la perspective déconstructiviste et la conception postmoderne du genre, il faut rappeler l'objectif premier à partir duquel Butler élabore cette conception du genre, du sexe et de la matière. En effet, Butler écrit d'abord dans un objectif politique très concret qui est celui d'ouvrir le féminisme aux minorités sexuelles. Et pour ce faire, elle mise, non pas seulement sur une dés-essentialisation et une dénaturalisation du sexe, du genre, du corps et sujet, mais sur leur dématérialisation et, en amont, sur celle de la matière elle-même. La conséquence est que ces catégories se voient vidées de toute signification en elles-mêmes pour ne devenir que des contenus, des nœuds de significations fluctuants et instables. Le genre, tout comme le sexe ou le sujet, ne *sont* plus substantifs, mais performatifs ; ils apparaissent davantage comme des moments, jamais réellement définissables et définis car toujours mouvants, d'un processus de construction sans lequel ils n'ont aucune matérialité. Le « genre » est ainsi un moment de la performance, un moment de la construction, un moment dans l'historicité du terme genre. Il n'est pas en lui-même : si on veut le définir, si on veut on le rapporter à quelque chose, il est ce processus par lequel, à un moment précis de son historicité, va prendre forme. Il n'est discernable que dans les moments/performances où il se cristallise, où il se matérialise. Toujours fluant, n'étant jamais exactement le même, du fait qu'il est sans cesse répété et acté, en boucles, mais de manière imparfaite car ne pouvant devenir et actualiser pleinement « le genre ». Il apparaît ici la forme classique de la perspective postmoderne, teintée de nihilisme, dans laquelle l'acte, le faire, le « devenir sans

---

<sup>352</sup> Donna Haraway (2007) [1991]. *Op. cit.*

jamais être » priment dans la définition du réel et dans laquelle figure le paradigme cybernétique<sup>353</sup>. À ce titre, il est possible de voir dans la cybernétique bien plus qu'un parallèle avec la perspective déconstructiviste et la conception postmoderne du genre, mais bien que ces dernières s'inscrivent directement dans celui-ci. Si la cybernétique et sa représentation informationnelle du vivant et de la matière participe effectivement, très fortement, de cette tendance technicienne à la dématérialisation, en réduisant l'ensemble du réel à des codes et des flux informationnels à l'intérieur de réseaux<sup>354</sup>, la conception butlérienne du genre ne peut être envisagée, et comprise dans ses fondements, à l'extérieur de ce cadre. Et, une fois que cela est dit, les liens sont d'une évidence déconcertante. Pour Butler, comme nous l'avons expliqué, la matérialité en tant que telle est effet de pouvoir, effet de performance, effet de réitération des codes ; la matérialité n'étant plus définie que comme une cristallisation plus forte, plus lourde, plus expressive, plus permanente que les autres formes et effets de pouvoir. Ainsi, la matérialité, comme le sexe, le genre, ou le corps, n'est pas donnée, mais bien acquise par la mise en performativité de certains codes ; elle est *performance*, elle est *faire*, elle est *processus*, et non plus *être*. La matérialité émerge par la circulation, la fluidité, la contingence, de certains codes, par leur mise en assemblage et leur configuration dans un espace virtuel. Ainsi, le réel, réduit à des codes abstraits, dématérialisés, se voit caractérisé et défini, certes, par son mouvement perpétuel, mais plus encore, par sa réitérativité : il se constitue et se matérialise par un retour constant sur lui-même, par une adaptation lente et continue à ses propres codes, s'expliquant par lui-même en créant un réseau de dépendance entrelaçant chacun des éléments et des processus du système. À ce titre, la forme argumentaire de Butler reprend directement cette idée de système auto-engendré selon laquelle l'effet d'une opération devient, par un retournement logique, la cause de l'opération qui la constitue préalablement. C'est d'une certaine manière cela qui est à l'œuvre quand Butler tente d'établir que le sexe, posé comme réalité antérieure au genre, est en fait l'effet du genre lui-même, qui cherche à fonder les bases opératoires de son propre processus avant lui de manière à s'auto-expliquer. Le même principe est utilisé pour expliquer le corps et la matérialité comme effets du processus de matérialisation, comme nous avons pu le constater.

---

<sup>353</sup> Lafontaine (2008). *Op. cit.*

<sup>354</sup> *Ibid.*

À travers ce type d'explication tautologique, ces diverses catégories sont vidées, désubstantialisées, pour n'en garder que la forme, pour n'en garder que le vecteur, dans laquelle peuvent traverser divers codes signifiants. On voit dès lors le désir d'abstraction caractéristique de la logique technicienne moderne, qui atteint un niveau inégalé dans la technoscience et le paradigme informationnel ; une volonté de se détacher de la finitude humaine et de rompre les relations entre l'existence humaine et le réel par l'entremise d'une maîtrise opératoire du réel, elle-même rendue possible par une représentation de la matière comme un ensemble de processus contingents, indéfinis, homogénéisés, muables et manipulables. Et c'est de cette manière que la matérialité en vient à s'aplanir, et conséquemment, l'ensemble du réel. Dans la proposition butlérienne, de même que dans la reprise faite par Preciado, ce n'est plus seulement le genre ou le sexe qui deviennent des effets de pouvoir discursif, mais l'ensemble de la matière ; en d'autres termes, toutes les sphères du réel se retrouvent expliquées au même niveau, qui est celui du code, du processus et de l'échange informationnel/symbolique. Dans ce cadre, ce n'est pas le sexe, le corps ou la matière qui signifient quelque chose, de par une substance inhérente, mais leur mise en performance, leur usage ; c'est l'action qui est effectuée l'objet qui est signifiante et non l'objet en tant que tel, c'est l'assemblage momentané des codes préexistants qui fait émerger une certaine forme de matérialité, voire même de réalité. Le corps devient en ce sens accessoire, tout comme le genre ou le sexe d'ailleurs ; même s'ils sont constitutifs dans la formation du sujet, ils ne sont pas préalablement décisifs.

# Chapitre V

## Conclusion

Dès le commencement de ce travail, il nous paraissait crucial d'entamer une réflexion mettant en exergue les contextes et les logiques ayant conduit au développement du concept de genre et qui se retrouvent aux fondements de la plupart de ses acceptions contemporaines. De plus, ces logiques ne pouvaient être examinées indépendamment des enjeux techniques, scientifiques, économiques, sociaux et politiques qui les ont accompagnées et des contextes qui les ont vues naître. Dans ce but, nous avons considéré utile de remonter le cours de l'histoire conceptuelle et épistémologique du genre, et ce bien au-delà du concept lui-même, pour l'inscrire dans une tendance considérablement plus vaste qui est celle de la quête des déterminants ou de la nature du sexe. En effet, nous nous étions donné pour ambition de penser le concept de genre en saisissant à ses racines ce qu'il implique fondamentalement. Il nous apparaissait primordial d'empoigner pleinement les contextes et les logiques ayant contribué au développement du concept de genre et ayant conduit à ses définitions actuellement dominantes. En suivant cette voie, notre volonté était ainsi d'explorer certains pans souvent négligés de la notion de genre, soit ses origines médicales et technoscientifiques, de manière à offrir une vision plus large de celle-ci. Quelles conceptions du monde, du social, de l'humain, du corps, du sujet, la notion de genre a-t-elle mises de l'avant depuis son apparition comme nouvelle manière d'appréhender le sexe ? À partir de quels contextes son élaboration a-t-elle été rendue possible et à quoi venait-elle répondre ? Dans quelles logiques s'est-elle inscrite et comment en est-elle venue à occuper une place aussi prégnante dans les débats contemporains ? Telles étaient les questions initiatrices de notre réflexion.

C'est en développant ces différentes questions que nous avons tâché de mettre en lumière et d'examiner le lien fondamental — au double sens de fondateur et de significatif —

qui reliait selon nous le concept de genre à la technique et l'univers des technosciences contemporaines. Élaboré dans les années 1950, à une époque de profonds changements dans le domaine de la science et des technologies, le concept de genre ne nous apparaissait pas seulement lié de manière plus ou moins directe à cet ensemble de transformations scientifiques et technologiques — et au-delà —, car nous le voyions comme l'un des produits et comme l'un des acteurs de ces bouleversements. Profondément liés l'un à l'autre, le genre et l'univers technoscientifique apparaissent, dans un processus de co-construction, s'influencer et se supporter mutuellement. D'une part, le développement technologique nous est apparu favorisé, espéré, demandé, par la déconstruction du genre, au sens où celle-ci passe inévitablement par la déconstruction préalable du sexe, et, plus fondamentalement, du corps et de la matière, comme nous l'avons vu avec la perspective butlérienne ; et inversement, la déconstruction théorique et discursive du genre encourage, voire légitime, de son côté, plus ou moins directement, selon auteur-e-s et agent-e-s sociaux, le développement technologique et la déconstruction technique du corps et de la matière en véhiculant les mêmes conceptions et logiques technoscientifiques de maîtrise opératoire du réel et d'instrumentalisation. Il ne s'agissait pas de dire que l'un des processus produit l'autre, mais bien qu'ils sont intimement intriqués l'un et l'autre, s'influençant mutuellement. La déconstruction matérielle du corps et du sexe qui avait déjà cours dans le domaine biomédical au début du XXe siècle nous est alors apparue comme étant la base, la condition de possibilité, de l'élaboration de la notion de genre dans les années 1950, et plus tard, de sa formulation postmoderne car elle ne semble jamais avoir cessé d'être en relation directe avec cet univers de sens technoscientifique qui l'a rendue possible, en l'accompagnant dans ses mutations et en y participant activement. Si le projet de déconstruction du corps et du sexe est généralement associé aux auteur-e-s postmodernes et à leur usage particulier du genre, nous souhaitons mettre de l'avant l'idée que le concept de genre suppose en lui-même un corps et un sexe déconstruits, fragmentés, dématérialisés ; qu'il repose, depuis ses origines, sur la maîtrise et l'instrumentalisation du corps, héritées de la pensée mécaniste de la science moderne ; et qu'il dépend du paradigme technicien et de l'univers technoscientifique industriel sans lequel il n'aurait pu être envisagé. En effet, penser le genre ne pouvait se faire sans que le sexe biologique perde préalablement son statut de condition, de détermination et d'essence. Bien que la plupart des grandes théoriciennes du genre aient partagé une même remise en cause des préjugés scientifiques, progressistes et

productivistes modernes, il semble tout de même y avoir une forme de correspondance, d'analogie, entre la critique féministe du corps naturel et du sexe biologique et le développement technique moderne. S'il est indéniable que les efforts de dénaturalisation des mouvements féministes ont fortement contribué, à partir des années 1970, à cette perte de statut ontologique du sexe, il importe de préciser que ce processus était déjà en train de se faire dans le champ des sciences et des technologies depuis le début du XXe siècle, et ce, d'une manière encore plus concrète et significative que ne peut l'être la plus radicale des pensées déconstructivistes. Ainsi, nous avons soutenu et travaillé l'hypothèse que le projet postmoderne de déconstruction du genre flotte, en réalité, sur celui déjà bien établi de déconstruction du sexe, du corps, de la matière et de la vie, auquel se vouent, depuis maintenant des décennies, les technosciences contemporaines ; d'une certaine façon, il pourrait même être dit qu'il n'en est finalement que le versant sociodiscursif qui, à sa manière, œuvre à la légitimation du démantèlement réel des corps, des sujets et des identités.

Dès Money, l'élaboration du concept de genre a créé par le fait même cet objet social qu'est le genre, sous la forme d'un rôle social ou d'une identité primordiale subjective, mais, plus encore, il a radicalement transformé notre manière de penser le sujet, le corps, les hommes, les femmes, le masculin, le féminin, etc., en permettant notamment d'envisager la possibilité de leur modification et de leur fluidité. En effet, comme l'a fait la notion de sexe biologique avant lui, à travers l'idée moderne de l'Homme sexué biologiquement, le concept de genre véhicule, en tant que représentation du sexe, au sens large, une conception particulière de l'être humain qui est celle d'une entité genrée dont les caractéristiques ne sont pas de nature ontologique ou essentielle, mais processuelle et informationnelle. L'importance accordée à la notion de performativité de Butler et, parallèlement, de processus, apparaît ici cruciale dans la compréhension du concept de genre en tant que véhicule d'une représentation technicienne du sexe, du corps et du sujet. En effet, ce qui est privilégié, c'est une conception dans laquelle le corps sexué et genré est non plus pensé en termes d'essence ou de nature, mais en termes d'action et de performance. Le corps sexué apparaît dès lors comme n'ayant plus de vérité intrinsèque, décisive, déterminante, permanente, mais comme étant le produit, mouvant, instable, de jeux individuels et systémiques. Comme nous l'avons mentionné, la vérité ne se retrouve plus dans le corps du sujet parce que la science s'est peu à peu avérée incapable de

déterminer clairement et univoquement ce qui détermine fondamentalement la dimension sexuée de l'être humain. En fait, comme Cyrino le dit très bien, ce ne sont pas seulement les mutations des conditions matérielles qui ont fait changer notre représentation du sexe en genre, mais ce sont aussi des mutations dans l'ordre des savoirs ; ce n'est pas seulement la possibilité de prendre des hormones et de changer de sexe avec les nouvelles techniques chirurgicales, mais c'est aussi parce que la science n'arrivait plus à bien définir ce qu'était le sexe et qu'elle avait perdu la légitimité de prononcer sa vérité, soit la crise des critères biologiques<sup>355</sup>. En fait, au courant du XXe siècle, la science en vient à déconstruire les catégories « naturelles » et « biologiques » qu'elle avait elle-même participé à élaborer depuis le XVIIIe siècle en œuvrant de plus en plus à dévoiler, non plus les vérités univoques du monde, mais son caractère fondamentalement complexe et changeant ; dans le champ du sexe, la découverte des multiples formes d'intersexualité montre que le « sexe » n'est pas aussi facile à définir qu'on le croyait auparavant. D'une certaine manière, avec les nouvelles découvertes scientifiques et médicales dans le domaine de la biologie, de l'endocrinologie et de la génétique, la science en vient à souligner l'équivocité profonde du corps et à rejeter encore plus son unicité et, par le fait même, sa dimension sacrée. Le corps sexué est, dès lors, perçu comme n'ayant plus de vérité en lui-même. Pour tenter de retrouver une forme de légitimité, la science a changé la dimension dans laquelle elle ambitionnait de trouver cette vérité. De l'époque moderne jusqu'à la fin du XIXe siècle, le corps sexué était avant un corps anatomique, physiologique et biologique ; la vérité du corps pouvant être révélée dans les organes et les tissus. Au tournant du XXe siècle, ce corps perd peu à peu de sa pertinence comme lieu de vérité au profit d'une vision moléculaire et chimique de la corporalité et du sexe à travers le développement d'un modèle hormonal du sexe, signant ainsi une étape de plus dans le processus de fragmentation du corps mené par la science et la médecine modernes. Dans ce cadre, le sexe ne veut plus rien dire, sinon une configuration possible de notre corps. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que cette vision du sexe n'est possible qu'avec le développement technologique et scientifique du début du XXe siècle. Avec le modèle hormonal, le sexe ne se retrouve plus dans un ou des organes, dans un lieu spécifique,

---

<sup>355</sup> Cyrino (2014). *Op. cit.*

comme une essence, mais provient d'une substance chimique qui parcourt et affecte l'ensemble du corps. Toutes les cellules du corps deviennent sexuées par le travail de ces substances chimiques que sont les hormones sexuelles. Ainsi, considérer le sexe comme étant quelque chose de mobile, de muable, de transférable, de reproductible, de « possible, mais non définitif ou déterminé », ne peut l'être qu'en considérant le sexe comme étant une entité en soi, pouvant être à l'extérieur du corps. Et c'est ce que les hormones sexuelles font : avec l'isolement et la fabrication d'hormones de synthèse, le sexe n'est plus une essence qui ne se retrouve que dans le corps. Le sexe devient une substance chimique créée en laboratoire qu'il est possible d'ingurgiter ou de s'injecter. Et c'est cette représentation du sexe qui, défini par une malléabilité, et modifiabilité et une fluidité aussi bien naturelle qu'artificielle, traverse les discours postmodernes du genre.

Le corps a perdu son unité et son caractère sacré, celui d'être déterminant et définitif. Son importance tient désormais à sa valeur utilitaire à titre d'accessoire identitaire. Le corps prend désormais sens à travers la marque identitaire, devenant un représentant visuel, physique et sensoriel momentané de l'identité, elle-même mouvante. En perte de liens avec les structures sociales, l'individu contemporain se rattache à son corps, mais d'une manière toute particulière, qui est celle d'un rapport de maîtrise entre le propriétaire et sa propriété. Avec les possibilités technoscientifiques, le corps a acquis un degré de malléabilité inédit. Auparavant, quasi intouchable, non transformable, aussi bien symboliquement que concrètement, il a acquis une importance nouvelle quand on s'est mis à le concevoir comme une ressource, pouvant être développée, exploitée, transformée, améliorée, rentabilisée, publicisée, vendue. Le corps n'est plus un déterminant de notre être au monde, mais une simple part de notre existence matérielle. Il est un objet que l'on possède : on a un corps plus que l'on est son corps. Désacralisé, il devient accessoire identitaire, lui donnant ainsi une certaine consistance provisoire, une certaine matérialité, une certaine substance, qu'il est possible d'afficher aux autres. Mais s'il permet de matérialiser l'identité, en tant que support du je, il n'est plus rien en lui-même<sup>356</sup>. Il devient un ensemble de processus, de mécanismes, de molécules,

---

<sup>356</sup> Le Breton (2013). *Op. cit*

d'informations, que le sujet, ne s'y reconnaissant pas car totalement désincarné, utilise. Le corps matériel, physique, biologique, apparaît en ce sens comme un autre, étranger, extérieur. Ce qui lui reste de vérité est désormais pensé en termes biomédicaux, techniques et informationnels, soit des termes détachés du monde vécu et de l'expérience incarnée. Cela fait en sorte que si l'individu sait, grâce aux connaissances médicales, comment son corps fonctionne, il ne s'y sent pas plus lié pour autant ; bien au contraire, il apparaît comme un amas incertain, et bien souvent défaillant, de molécules et de processus du même statut que le reste de la matière, désacralisée et neutre. Le corps, comme signifiant concret, perd avec la rationalité technique son sens, faisant en sorte que le sujet perd à son tour son corps comme structure, comme fondement de soi. C'est l'identité, considérée plus signifiante, plus permanente, qui devient le fondement, la structure, alors que le corps est relégué au statut d'accessoire dont la forme est malléable. On assiste à une volonté de libérer le corps en le délestant de ses caractéristiques traditionnelles et modernes, de ces constructions sociales et inégalitaires que sont le sexe et la race. Cela se manifeste par la tentative dénaturante de montrer que le corps a été construit historiquement et socialement (en grande partie par la science moderne) et pour se débarrasser des stéréotypes/préjugés qui l'encombraient, on a décidé de faire table rase de toute nature du corps (au lieu de seulement s'attaquer aux constructions qui s'avéraient injustes, préjudiciables, sexistes, racistes, etc.). Or, comme le mentionne Le Breton, on ne peut jamais totalement se débarrasser du corps<sup>357</sup>. On ne peut pas en faire quelque chose d'exclusivement discursif, sans que quelque chose en vienne à nous échapper sans qu'on le veuille. Et cette chose qui échappe à cette volonté de libérer le corps de ses normes et ses oppressions, c'est la matérialité du corps en soi, c'est sa réalité concrète. La matérialité du corps a été laissée à elle-même. Alors qu'elle était traditionnellement incluse dans notre conception du corps et de ces différents aspects, elle a été détachée de tout sens, signification, fonction ou rôle qu'elle avait auparavant. La valeur symbolique du corps ne cesse de diminuer, pour n'avoir qu'une valeur vénale, au sein de l'économie marchande. Or, si le corps en soi n'a plus de sens ou de signification sociale, il en est venu à avoir, dans le contexte où le marché demeure la principale source actuelle de sens, une valeur marchande.

---

<sup>357</sup> Le Breton (2013). *Op.cit.*

Dégagé de toutes déterminations biologiques, sociales ou sociales, de toute signification, le corps finit par ne devenir qu'un simple objet, qu'une simple ressource, qu'on peut s'approprier, au même titre que tout autre élément de la matière ; le corps n'étant vu que comme un amas de matière comme les autres. Le corps est présenté comme un amas de matière, certes, mais il apparaît en même temps dématérialisé, présenté comme le produit instable et impermanent d'un processus social de matérialisation discursive et culturelle. La déconstruction du genre et du sexe rend plus facilement accessible le corps pour sa biocapitalisation. En retirant le caractère naturel du sexe, tout en soulignant le caractère social et politique du genre, de même qu'en valorisant le dépassement des limites normatives du genre, le corps comme pure matière se voit libéré, n'étant plus contraint biologiquement, ni normé symboliquement, ni protégé par sa sacralisation. Cela fait en sorte que se voit facilité l'accès aux corps et matériaux corporels, mis à disposition par la perte de toute symbolique contraignante, et qu'ils deviennent une ressource facilement capitalisable dans le contexte biopolitique contemporain.

La figure du cyborg de Haraway est à ce titre exemplaire de cette volonté de rejet et de négation du corps ; le cyborg se présentant comme une nouvelle catégorie, comme une nouvelle structure signifiante, technicisée, à partir de laquelle il serait possible d'imaginer et de promouvoir un monde affranchi des catégories de sexe, de genre et de reproduction, rendues désuètes par le développement technologique et, plus spécifiquement, biotechnologique et cybernétique<sup>358</sup>. Les notions de genre, de corps et de nature apparaissant, chez Haraway, comme des catégories de domination, des conceptions ontologiques archaïques issues du contexte moderne, elle invite les femmes à s'en émanciper par le recours aux technosciences<sup>359</sup>. Vu comme étant de part en part traversé par le pouvoir, construit par celui-ci, le corps n'est plus perçu comme l'élément univoque, unifié et sacré qu'il était<sup>360</sup>. Toujours dans cette perspective, le corps est un puissant instrument et objet du pouvoir : il en est le produit. Dans le cadre de l'approche foucauldienne, mère des études culturelles, le corps,

---

<sup>358</sup> Haraway (2007) [1991]. *Op. cit.* ; Haraway (2009) [1991]. *Op. cit.*

<sup>359</sup> Haraway (1997). *Op. cit.* ; *Ibid.*

<sup>360</sup> Le Breton (2013). *Op. cit.*

d'abord langagier, discursif, sémiotique, se présente lui-même comme une forme de contrôle, le corps étant le produit d'un système disciplinaire. Si la question de la race a réussi à être déconstruite sans détruire et renier le corps en lui-même, la question du sexe l'a toutefois fortement ébranlé. Le corps, perçu comme source d'oppression, comme porteur de ces catégories de domination que sont, entre autres, la race et le genre, perd ainsi, dans la remise en question de ces catégories, son caractère sacré et sa valeur symbolique. Il apparaît comme étant imparfait, voire nocif, en tant qu'il s'impose à l'individu avec un ensemble de normes et de rapports historiques de domination. Le corps apparaît tel un frein que l'on doit, autant dans une optique de progrès social et de réduction des inégalités sociales que d'amélioration et d'émancipation individuelle, laisser de côté, ou du moins, profondément transformer. Et ce rejet du corps implique nécessairement celui du sexe et du genre. Dans cette vision, si le corps ne peut, culturellement parlant, être neutre, portant avec lui une ambiguïté sociale profonde qui ne saurait se résoudre, le discours technoscientifique permet d'une certaine manière de le neutraliser en le fragmentant et en le désacralisant. En adhérant à une vision technicienne du corps, on arrive d'une certaine manière à se défaire de cette ambiguïté. Trop chargé d'ambiguïtés, trop lié à des éléments de domination, on rejette le sexe, et du même coup, on rejette également le corps comme structure.

La conception postmoderne du genre sous-entend une volonté de dépasser le sexe, le corps, qui est intrinsèquement lié à notre condition d'être mortel et qui représente nos limites en tant qu'êtres finis. Le sexe devient une copie de lui-même, sa substance n'est plus que la répétition performative d'un processus dématérialisé et abstrait. Le sexe perd signification, sens et fondement, se réduisant tout au plus à une configuration possible du corps et de la subjectivité. Or, ce qu'il est important de considérer, c'est que cette vision postmoderne du sexe n'est possible qu'avec le développement technologique et scientifique du début du XXe siècle. Avec le modèle hormonal, le sexe ne se retrouve plus dans un ou des organes, dans un lieu spécifique, comme une essence, mais provient d'une substance chimique qui parcourt et affecte l'ensemble du corps. Toutes les cellules du corps deviennent sexuées par le travail de ces substances chimiques, qui deviendront les hormones sexuelles. Ainsi, considérer le sexe comme étant quelque chose de mobile, de muable, de transférable, de reproductible, de « possible, mais non définitif ou déterminé », ne peut l'être qu'en considérant le sexe comme

étant une entité en soi, pouvant être à l'extérieur du corps. Et c'est ce que les hormones sexuelles font : avec l'isolation et la fabrication d'hormones de synthèse (artificielles), le sexe n'est plus une essence qui se retrouverait dans le corps. Le sexe devient une substance chimique, créée en laboratoire, qu'il est possible de commercialiser, d'acheter, de transporter, d'ingurgiter ou de s'injecter. Et ce n'est qu'à partir de cette transformation concrète du sexe, mais dont les répercussions sont également ontologiques, que la modification des caractères sexués et le changement de sexe se sont vus considérés comme choses possibles. Dès lors, le sexe fut lui-même défini par cette malléabilité, du moins dans le modèle hormonal.

La démarche déconstructiviste du genre, telle qu'initiée par Butler, passe par une dénaturalisation des rapports de sexe, de genre et de sexualité, qui entend favoriser le dépassement des limites normatives venant restreindre la capacité d'agir du sujet, et passe également par une déterritorialisation importante du corps. On veut dépasser le sexe en adoptant le genre, qui semble être quelque chose de plus à la hauteur de nos possibilités, car lié directement au développement technoscientifique. Le genre apparaît lié au domaine de la subjectivité, de l'autonomie, du contrôle que l'individu a sur lui-même, de ce qui lui permet de savoir qui il est vraiment, à avoir conscience et connaissance de son être et de connaître cette vérité toute personnelle qui lui était auparavant imposée, socialement ou biologiquement. Le genre, notamment au sens d'identité de genre, se présente alors comme quelque chose de plus vrai, plus véridique, parce qu'il est plus facile d'acquérir le contrôle, relatif de celui-ci. Contrairement à l'ancienne représentation du sexe biologique, qui impose une condition d'existence, un corps avec ses limites et ses ambiguïtés qu'on ne sait pas vraiment comment interpréter et penser, le genre semble présenter davantage de possibilités. Le genre vient accentuer l'impression d'un contrôle du corps : d'une part, individuellement, car on peut adapter notre corps à notre genre et, d'autre part, socialement, en considérant le corps comme un produit discursif que l'être humain peut modeler et transformer. Il donne une certaine prise sur le monde. Il vient ancrer la « vérité » de l'être dans la psyché, de même que dans le social. Là où l'individu semble avoir un contrôle et une capacité d'agir sur celui-ci, de le créer.

Cela nous amène à envisager que les propositions faites dans les études de genre par certaines féministes et théoricien-ne-s LGBTI+ ne sont pas de pures constructions théoriques. Même si ces travaux se rapportent souvent à la question du discours, du langage, du social et du politique (bien souvent dans une perspective philosophique, sinon sociologique – avec une grande part de psychologique également quand vient le temps de parler des identités de genre), ces discours sont profondément liés au développement technoscientifique et aux nouvelles possibilités offertes par les avancées technologiques (chirurgie plastique, hormonothérapie, endocrinologie, etc.). Les discours sur le genre viennent en quelque sorte donner une rationalité et une légitimité au développement technoscientifique ; ils offrent une manière de penser le sexe, le corps sexué, la sexualité, la reproduction de façon à intégrer ces nouvelles pratiques qui ont transformé de manière radicale les conceptions traditionnelles de la nature humaine, de son corps, de son sexe et des rapports sociaux de sexe. D'une certaine façon, les discours sur le genre semblent apparaître telle une tentative d'apporter une réponse « rationnelle » aux profondes transformations de l'être humain par la technologie. Serviraient-ils de « baume » symbolique, anthropologique, psychologique aux remises en question et à l'étonnement (voire le traumatisme) que peuvent produire les nouvelles possibilités technologiques ? La science moderne a profondément modifié la manière dont nous concevons le sexe (rôles sexuels, fonctions, identités, corps), qui se rattachait traditionnellement à une question de rôle social lié à une condition physiologique déterminante et constante (capacités reproductives des hommes et des femmes). Les nouvelles sciences de la vie au début du XXe siècle l'ont encore plus bouleversé, en montrant que le sexe n'était pas fixe et qu'il pouvait être extrait, reproduit, artificialisé, mis en bouteille, chirurgicalement altéré. Une des caractéristiques fondamentales, si ce n'est primordiales, pour définir culturellement un être humain a profondément été remise en question avec cette capacité de transformation concrète du sexe, qu'il s'agisse de changer de sexe par l'entremise de chirurgies plastiques ou par la consommation de substances chimiques. La science a grandement extrait le sens et la signification qui étaient accordés au caractère sexué des individus : ce caractère qui apparaît pourtant central l'ensemble des cultures humaines et dont la charge symbolique est considérable. Face à ces nouvelles possibilités et ces nouvelles connaissances qui rompent avec le sens commun et la manière dont les individus vivent leur corps et conçoivent les autres, les discours sur le genre permettraient-ils d'agir comme effet de balancier ? Dès

Money, l'élaboration du terme de genre a permis de sauvegarder le sens accordé au sexe en le déplaçant dans la psyché de l'individu. Alors que les sciences naturelles montraient avec de plus en plus de preuves que le sexe n'était pas quelque chose qui était de l'ordre de l'évidence (multiplicité des facteurs biologiques et crise des critères biologiques), remettant en question l'idée même de sexe et de différence sexuelle, les sciences humaines et sociales se sont très rapidement réappropriées le sens et ont déterminé que le sexe était, du moins en partie, psychologique (et par la suite, social ; puis, politique). Le sens accordé au sexe a été reproduit dans l'idée de genre, reproduisant également la différence sexuelle et les anciennes conceptions de l'homme et de la femme. Comme nous l'avons vu, il est possible d'interpréter le genre comme une réponse à la crise de la science et de la médecine moderne quant aux critères biologiques et naturels du sexe ; comme une réponse aux transformations symboliques et matérielles du corps en Occident ; comme outil, théorique, mais surtout symbolique, nous aidant à accepter ces nouvelles possibilités et à les intégrer dans notre conception postmoderne de la nature humaine. Les sciences humaines et sociales viennent produire — souvent *a posteriori* — le cadre symbolique et théorique autour du développement technoscientifique ; et certains courants, dont le déconstructivisme et, plus largement, le postmodernisme, l'intègrent et en viennent souvent à le légitimer et le justifier. Le développement de la notion de genre le montre relativement bien. Il n'était considéré au départ que comme un nouvel aspect, un nouveau facteur, du sexe (en plus des caractéristiques biologiques) : il était essentiellement psychologique, et en partie social. Puis, celui-ci s'est étendu pour englober le social. Et il en est venu à remplacer, dans certaines mouvances postmodernes, le sexe en tant que tel, ce dernier apparaissant comme l'effet du genre. Le sexe serait du genre : si cette conception est, notamment chez Butler, présentée et articulée de manière fort complexe, l'idée renvoie ultimement à une conception et à une réponse très simple, et potentiellement problématique, voire néfaste, car la complexité du sexe comme phénomène sociobiologique se perd dans une représentation technicisée et instrumentale du réel. Produit du pouvoir, effet de discours, le sexe semble, vu de cette manière, bien moins déterminant, oppressant, limitant, contraignant, qu'il ne l'était auparavant dans sa représentation naturaliste. Serait-ce une volonté de s'affranchir de ce sexe avec lequel il nous apparaît trop difficile d'interagir, celui-ci ayant été profondément ancré, à travers l'histoire, dans des rapports de pouvoir, de domination et d'exploitation que nous avons peine à nous extirper ?

Ainsi donc, s'il traverse de part et d'autre le discours postmoderne sur le genre, sous la forme d'un appel à la remise en question des identités de genre et des identités sexuelles, le concept de genre renvoie aussi plus fondamentalement à un projet de déconstruction discursive de la matière qui, en défendant l'idée que la réalité matérielle, biologique et corporelle est le résultat de l'activité discursive et symbolique, légitime l'appropriation corporelle, la mise à disposition des corps et, ultimement, sa marchandisation, dans le contexte néolibéral actuel de la bioéconomie<sup>361</sup>. Un corps qui, dégagé de toutes déterminations biologiques, sociales et symboliques, finit par être réduit à un simple objet, à une ressource qu'il est possible de s'approprier et de transformer. Un corps dématérialisé à force de procédures de déconstruction faisant de lui qu'un simple et pur produit du discours, qu'un ensemble de représentations, de textes et d'informations. La déconstruction rend possible la mise en relation du discours sur le genre et de la logique technoscientifique, en articulant déconstruction discursive du genre et déconstruction technique de la matière.

---

<sup>361</sup> Lafontaine (2014). *Op. cit.*

## Bibliographie

- Adorno, Theodor et Horkheimer, Max (1983). *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 294 p.
- Alaimo, Stacy et Hekman, Susan (2008). « Introduction : Emerging Models of Materiality in Feminist Theory », in Stacy Alaimo et Susan Hekman (dir.), *Material Feminisms*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 1-19.
- Arendt, Hannah (1972). « La conquête de l'espace et la dimension de l'homme », dans *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, pp. 337-355.
- Arendt, Hannah (1983[1961]). *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, p. 211.
- Baril, Audrey (2007). « De la construction du genre à la construction du « sexe ». Les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Recherches féministes*, vol. 20, no. 2, pp. 61-90.
- Benjamin, Harry (1966). *The Transsexual Phenomenon*. New York, Julian Press.
- Bensaude-Vincent, Bernadette (2009). *Les vertiges de la technoscience*. Paris, La Découverte, 228 p.
- Bereni, Laure et al. (2012). *Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck, 358 p.
- Borell, Merriley (1985). « Organotherapy and the Emergence of Reproductive Endocrinology », *Journal of the History of Biology*, vol. 18, no. 1, pp. 1-30
- Bosa, Bastien (2015). « C'est de famille ! L'apport de Wittgenstein au travail conceptuel dans les sciences sociales », *Sociologie*, vol. 6, no. 1, pp. 61-80.
- Bouhallier, July (2015). « Le bassin osseux : splendeurs et misères de la clé de voûte du corps humain », in Évelyne Peyre et Joëlle Wiëlds (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, pp. 120-141.
- Butler, Judith (1990). *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge, 172 p.
- Butler, Judith (1993). *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of « Sex »*, New York et Londres, Routledge, 256 p.

- Butler, Judith (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 281 p.
- Butler, Judith (2009). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Éditions Amsterdam, 249 p.
- Butler, Judith (2012). *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Cadden, Joan (1993). *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages: Medicine, Science, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 326 p.
- Carnino, Guillaume (2010). « Les transformations de la technologie : du discours sur les techniques à la « techno-science » », *Romantisme*, no. 150, pp. 75-84.
- Cérézuelle, Daniel (2011). *La Technique et la chair. Essais de philosophie de la technique*, Lyon, Parangon/Vs, 261 p.
- Chivallon, Christine (2008). « La notion de diaspora appliquée au monde noir des Amériques : l'historicité d'un concept », *Africultures*, vol. 1, no. 72, pp. 20-35.
- Clarke, Adele E. (1998). *Disciplining Reproduction : Modernity, American Life and the Problem of Sex*, Berkeley, University of California Press.
- Clarke, Adele E. et al. (dir.) (2010). *Biomedicalization. Technoscientific, Health, and Illness in the U.S.*, Durham, Duke University Press, 512 p.
- Corbin, Alain (2005). « La rencontre des corps », in Alain Corbin (dir.). *Histoire du corps. Tome II. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, pp. 149-214.
- Cyrino, Rafaela (2014). *Le genre : du déterminisme biologique au déterminisme social ?*, Paris, L'Harmattan, 248 p.
- David-Sebbah, François (2010). *Qu'est-ce que la « technoscience » ? Une thèse épistémologique ou la fille du diable*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 188 p.
- Delphy, Christine (1998). *L'Ennemi principal. Tome I : L'Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 262 p.
- Delphy, Christine (2001). *L'Ennemi principal. II. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 366 p.
- Dorlin, Elsa (2005). « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », *Raisons politiques*, no. 18, pp. 117-137.
- Dorlin, Elsa (2008). *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France, 153 p.
- Dreger, Alics (1998). *Hermaphrodites and the Medical Invention of Sex*, Cambridge, Harvard University Press, 268 p.

- Dreyfus, Hubert et Rabinow, Paul (1984). *Michel Foucault : un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 366 p.
- Eder, Sandra (2010). « The Volatility of Sex : Intersexuality, Gender and Clinical Practice in the 1950s », *Gender & History*, vol. 22, no. 3, pp. 692-707.
- Elbe, Lili (1933). *Man into Woman : An Authentic Record of a Change of Sex*, London, Jarrolds, 288 p.
- Ellul, Jaques (1954). *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 401 p.
- Ellul, Jacques (2017 [1988]). *Le bluff technologique*, Paris, Pluriel, 768 p.
- Epstein, Barbara (2010). « Pourquoi le poststructuralisme est une impasse pour le féminisme », *Revue Agone*, no. 43, pp. 85-105.
- Fassin, Éric (2008). *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 263 p.
- Fauconnet, Paul et Mauss, Marcel (1969 [1901]). « La sociologie : objet et méthode », dans Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris, Points/minuit.
- Faulkner, Wendy (2001). « The Technology Question in Feminism : A View From Feminist Technology Studies », *Women's Studies International Forum*, vol. 24, no. 1, pp. 79-95 ; Francesca Bray (2007). « Gender and Technology », *Annual Review of Anthropology*, vol. 36, pp. 37-53.
- Faure, Olivier (2005). « Le regard des médecins », in Alain Corbin (dir.). *Histoire du corps. Tome II. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, pp. 15-50.
- Feenberg, Andrew (2004). *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 230 p.
- Feenberg, Andrew (2011). « Les dix paradoxes de la technologie », dans Jacques Lesourne et Denis Randet (dir.), *La Recherche et l'Innovation en France*, Odile Jacob, p. 289.
- Foucault, Michel (1971). *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 88 p.
- Foucault, Michel (1975). *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 360 p.
- Foucault, Michel (1976). *Histoire de la sexualité. Tome I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 248 p.
- Foucault, Michel (2001[1971]). « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits*, vol. I, Gallimard, Paris, pp. 1004-1024.

- Fraser, Nancy (2012[1994]). « Une généalogie de la « dépendance ». Enquête sur un concept-clé de l'État-providence américain », dans *Le féminisme en mouvements. Des années 1960 à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, 336 p.
- Friedman, Georges (1952). « Les conséquences sociales du progrès technique », *Bulletin international des sciences sociales*, vol. 4, no. 2, p. 269.
- Gardey, Delphine (2006). « Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 3, pp. 649-673.
- Gaudillière, Jean-Paul (2004). « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », *Mouvements*, vol. 1, no. 4, pp. 15-23.
- « Gender Revolution » (janvier 2017). *National Geographic*, vol. 231, no. 1 (numéro spécial).
- Goldberg, Susan (janvier 2017). « What If All Could Thrive ? », *National Geographic*, vol. 231, no. 1 (numéro spécial : « Gender Revolution »), p.6.
- Habermas, Jürgen (1973). *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, 211 p.
- Haraway, Donna (1997). *Modest\_Witness @ Second\_Millennium. FemaleMan\_Meets\_Oncomouse : Feminism and Technoscience*, New York et Londres, Routledge. 376 p.
- Haraway, Donna (2007) [1991]. « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences — Fictions — Féminismes*, Paris, Exils, pp. 29-92.
- Haraway, Donna (2009) [1991]. *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, Paris, Actes Sud, 485 p.
- Hausman, Bernice L. (1995). *Changing Sex: Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender*. Duke University Press, 264 p.
- Hurtig, Marie-Claude, Kail, Michèle et Hélène Rouch (2002), « Avant-propos », in *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS.
- Jarrige, François (2014). *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 419 p.
- Jonas, Hans (1974). « Seventeenth Century and after : the Meanings of the Scientific and Technological Revolution », *Philosophical Essays : From Ancient Creed to Technological Man*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, pp. 45-80.

- Jordanova, Ludmilla (1989). *Sexual Visions : Images of Gender in Science and Medecine between the Eighteenth and Twentieth Centuries*, Madison, University of Wisconsin Press, 207 p.
- Jorgensen, Christine (1967). *A Personal Autobiography*. New York, Paul S. Eriksson.
- Keller, Reiner (2007). « L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives. », *Recherches Qualitatives*, Hors Série, no. 3, pp. 287-306.
- Kessler, Suzanne (1998). *Lessons from the Intersexed*, New Brunswick, Rutgers University Press, 193 p.
- King, Helen (2014). *The One-Sex Body on Trial : The Classical and Early Modern Evidence*, London and New York, Routledge, 274 p.
- Lafontaine, Céline (2008). *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Éditions du Seuil, 240 p.
- Lafontaine, Céline (2014). *Le corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Paris, Éditions du Seuil, 288 p.
- Laqueur, Thomas (1992). *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 520 p.
- Latouche, Serge (2004). *La Mégamachine. Raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., 204 p.
- Lauretis, Teresa de (2007). *Théorie queer et cultures populaires : De Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 189 p.
- Le Breton, David (1990). *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 330 p.
- Le Breton, David (2013). *L'adieu au corps*, Paris, Éditions Métailié, 243 p.
- Löwy, Ilana (2003) ; « Intersexe et transsexualités : Les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique du sexe social », *Cahiers du Genre*, vol. 1, no. 34, pp 81-104.
- Löwy, Ilana (2006). *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 276 p.
- Löwy, Ilana et Rouch, Hélène (2003). « Genèse et développement du genre : les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre », in Ilana Löwy et Hélène Rouch (dir.).

- La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture*, Paris, L'Harmattan/Cahiers du Genre, vol. 1, no. 34, pp. 5-16.
- Macé, Éric (2010). « Ce que les normes de genre font au corps/Ce que les corps trans font aux normes de genre », *Sociologie*, vol. 1, no. 4, pp. 497-515.
- Macé, Éric (2015). *L'après-patriarcat*, Paris, Éditions du Seuil, 180 p.
- Marcuse, Herbert (1968). *L'homme unidimensionnel*, Paris, Éditions de Minuit, 312 p.
- Marcuse, Herbert (2001). « Quelques implications sociales de la technologie moderne », *Tumultes*, vol. 2, no. 17-18, pp. 11-43.
- Martino, Mario (1977). *Emergence : A Transsexual Autobiography*, New York, Crown Publishers.
- Mathieu, Nicole-Claude (2013 [1989]). « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisations du rapport entre sexe et genre » dans Mathieu, Nicole-Claude (2013 [1991]), *L'anatomie politique*, Paris, Éditions iXe, pp. 209-247.
- Money, John (1955). « Hermaphroditism, Gender and Precocity in Hyperandrenocorticism : Psychologic Findings », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 96, no. 6, pp. 253-264.
- Money, John, Hampson, Joan G. et John L. Hampson (1955). « Hermaphroditism : Recommendations Concerning Assignment of Sex, Change of Sex, and Psychologic Management », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 97, no. 4, pp. 284-300.
- Money, John, Hampson, Joan G. et John L. Hampson (1955). « An Examination of Some Basic Sexual Concepts : The Evidence of Human Hermaphroditism », *Bulletin of the Johns Hopkins Hospitals*, vol. 97, no. 4, pp. 301-319.
- Morris, Jan (1974). *Conundrum*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- Morris, Jan (1974). *L'énigme. D'un sexe à l'autre*. Paris, Gallimard, 216 p.
- Moulin, Anne-Marie (2006). « Le corps face à la médecine », in Jean-Jacques Courtine (dir.). *Histoire du corps. Tome 3. Les mutations du regard : Le XXe siècle*, Paris, Seuil, 551 p.
- Moulinié, Véronique (2013). « Andropause et ménopause : la sexualité sur ordonnance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 37, pp. 105-121.
- Mumford, Lewis (2016 [1934]). *Technique et civilisation*, Paris, Éditions Parenthèses, 480 p.

- Nicholson, Linda (2009). « Comment interpréter le genre », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 28, no. 3, pp. 62-88.
- Nordlund, Christer (2007). « Endocrinology and Expectations in 1930s America : Louis Berman's Ideas on New Creations in Human Beings », *The British Journal for the History of Science*, vol. 40, no. 1, pp. 83-104
- Oprea, Denisa-Adriana (2008). « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, pp. 5-28.
- Oudshoorn, Nelly (1994). *Beyond Natural Body. An Archeology of Sex Hormones*, London, Routledge, 195 p.
- Park, Katharine et Nye, Robert A. (1991). « Destiny Is Anatomy », *New Republic*, pp. 53–57.
- Park, Katherine (2009). *Secrets de femmes. Le genre, la génération et les origines de la dissection humaine*, Paris, Les presses du réel, 361 p.
- Pestre, Dominique (2015). « Les savoirs du social », dans Christophe Bonneuil et Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 3. Le siècle des technosciences*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 125-143.
- Peyre, Évelyne (2006). « Du sexe et des os », in Catherine Vidal (dir.). *Féminin/Masculin : Mythes et idéologies*, Paris, Éditions Belin, pp. 39-55.
- Peyre, Évelyne et Joëlle Wiëlds (dir.). *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 360 p.
- Pinsart, Marie-Geneviève (2003). « Hans Jonas : Sur la civilisation technologique », dans Pascal Chabot et Gilbert Hottois (éd.) *Les philosophes et la technique*, Paris, Vrin, pp. 187-202.
- Preciado, Beatriz (2008). *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.
- Repo, Jemima (2016). *The Biopolitics of Gender*, New York, Oxford University Press, 218 p.
- Robert-Dufour, Dany (2015). *L'individu qui vient après... le libéralisme*, Paris, Gallimard, 496 p.
- Rouch, Hélène, Dorlin, Elsa et Dominique Fougeyrollas-Schwebel (dir.), *Le corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, 170 p.
- Rouch, Hélène, Dorlin, Elsa et Dominique Fougeyrollas-Schwebel (2005). « Introduction », in Hélène Rouch, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel (dir.), *Le corps, entre sexe et genre*, Paris, L'Harmattan, p. 10.

- Schiebinger, Londa (1989). *The Mind Has No Sex ? Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge and London, Harvard University Press, 355 p.
- Schiebinger, Londa (1993). *Nature's Body. Gender in the Making of Modern Science*, Boston, Beacon Press, 289 p.
- Scott, Joan W. (1988). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37-38, pp. 125-153.
- Stolberg, Michael (2003). « A Woman Down to Her Bones : The Anatomy of Sexual Difference in the Sixteenth and Early Seventeenth Centuries », *Isis*, vol. 94, no. 2, pp. 274-299.
- Sedgwick, Eve K. (2007). *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 257 p.
- Sengoopta, Chandak (2000). « The Modern Ovary : Constructions, Meanings, Uses », *History of Science*, vol. 38, no. 4, pp. 425-488.
- Sinding, Christiane (2003). « Le sexe des hormones : l'ambivalence fondatrice des hormones sexuelles », in Ilana Löwy et Hélène Rouch (dir.). *La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture*, Paris, L'Harmattan/Cahiers du Genre, vol. 1, no. 34, pp. 39-56.
- Stoller, Robert J. (1964). « A contribution to the study of gender identity », *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 45, pp. 220-226.
- Stoller, Robert J. (1968). *Sex and Gender. The Development of Masculinity and Femininity*, New York, Science House, 400 p.
- Stoller, Robert J. (1978). *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Paris, Gallimard, 408 p.
- Stoller, Robert J. (1989) [1985]. *Masculin ou féminin ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 368 p.
- Sullivan, Nikki (2008). « The Role of Medicine in the (Trans)Formation of « Wrong » Bodies », *Body & Society*, vol. 14, no. 1, pp. 105-116.
- Vidal, Catherine (dir.) (2006). *Féminin/Masculin : Mythes et idéologies*, Paris, Éditions Belin, 160 p.
- Wacjman, Judy (2007). « From Women and Technology to Gendered Technoscience », *Information, Communication & Society*, vol. 10, no. 3, pp. 287-29.
- Wittig, Monique (2001 [1992]). *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam.